GRIR – Groupe de recherche et d'intervention régionales

Entretiens avec
Noémie Boulanger

FATOU SARR, L'ÉGÉRIE DES ÎLES DU SALOUM AU DESTIN EXCEPTIONNEL

Sous la direction de
Marie Fall

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

2020

FATOU SARR, L'ÉGÉRIE DES ÎLES DU SALOUM AU DESTIN EXCEPTIONNEL

Coordination de l'édition : Suzanne TREMBLAY
Édition finale et mise en forme : Catherine TREMBLAY
Crédit photo de la page couveture : Noémie BOULANGER

GRIR
© Université du Québec à Chicoutimi
555, boul. de l'Université
Chicoutimi (Québec)
G7H 2B1

Dépôt légal –3 e trimestre 2020
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-923095-89-9

Publications
Groupe de recherche et d'intervention régionales

Présentation du GRIR

La création du GRIR résulte de la rencontre de deux volontés : l'une, institutionnelle et l'autre, professorale. Sur le plan institutionnel, après un débat à la Commission des études sur l'opportunité d'un Centre d'études et d'intervention régionales (CEIR) à l'UQAC, les membres de la commission décidaient, le 4 avril 1981, de « différer la création d'un centre d'études et d'intervention régionales, de favoriser l'éclosion et la consolidation d'équipes en des groupes de recherche axés sur les études et intervention régionales ». Deux ans plus tard, la Commission des études acceptait et acheminait la requête d'accréditation, conformément à la nouvelle politique sur l'organisation de la recherche. Reconnu par l'UQAC depuis 1983, le GRIR s'intéresse aux problèmes de développement des collectivités locales et régionales d'un point de vue multidisciplinaire.

Les objectifs du GRIR

Le GRIR se définit comme un groupe interdisciplinaire visant à susciter ou à réaliser des recherches et des activités de soutien à la recherche (séminaires, colloques, conférences) en milieu universitaire, dans la perspective d'une prise en main des collectivités locales et régionales en général, et sagamiennes en particulier. Les collectivités locales et régionales, objet ou sujet de la recherche, renvoient ici à deux niveaux d'organisation de la réalité humaine. Le premier niveau renvoie à l'ensemble des personnes qui forment un groupe distinct par le partage d'objectifs communs et d'un même sentiment d'appartenance face à des conditions de vie, de travail ou de culture à l'intérieur d'un territoire. Le deuxième niveau est représenté par l'ensemble des

groupes humains réunis par une communauté d'appartenance à cette structure spatiale qu'est une région ou une localité, d'un quartier, etc.

En regard des problématiques du développement social, du développement durable et du développement local et régional, le GRIR définit des opérations spécifiques de recherche, d'intervention, d'édition et de diffusion afin de susciter et concevoir des recherches dans une perspective de prise en main des collectivités et des communautés locales et régionales; d'encourager un partenariat milieu/université; de favoriser l'interdisciplinarité entre les membres; d'intégrer les étudiants de 2e et 3e cycles; de produire, diffuser et transférer des connaissances.

Les activités du GRIR

À chaque années, le comité responsable de l'animation scientifique invite plusieurs conférenciers et conférencières du Québec et d'ailleurs à participer aux activités du GRIR. C'est ainsi que des conférences sont présentées rejoignant ainsi plus de 500 personnes issues non seulement de la communauté universitaire (étudiants, employés, professeurs, etc.), mais aussi du milieu régional. Le comité responsable de l'édition scientifique publie chaque année des publications de qualité. Ce volet du GRIR offre à la communauté universitaire et aux étudiants des études de cycles supérieurs l'occasion de publier des actes de colloque, des rapports de recherche ou de synthèse, des recherches individuelles ou collectives. Vous pouvez consulter la liste des publications sur notre site internet : http://grir.uqac.ca/

L'Équipe du GRIR

REMERCIEMENTS

Livrer une partie de sa vie est un acte de générosité. Je remercie Fatou Sarr de s'être si bien prêtée au jeu. Son dynamisme, sa grande ouverture et son enthousiasme débordant ont permis de rendre cette recherche des plus stimulantes. Je tiens également à remercier Marie Fall de m'avoir fait confiance dès le début de ce projet qui lui tient à cœur depuis plusieurs années ainsi que pour l'entière organisation et le soutien qu'elle m'a offert tout au long de la réalisation du projet. Je voudrais aussi remercier Mario Gagné d'avoir si bien coordonné les activités sur le terrain et m'avoir permis d'éviter les nombreuses embûches. De plus, les conseils de Camil Girard ont été d'une grande aide et m'ont permis d'être bien orientée dans le domaine de la recherche biographique. Ensuite, je ne peux passer sous le silence l'accueil chaleureux de tous les habitants de Dionewar qui ont partagé avec moi leur culture et m'ont permis d'effectuer un séjour mémorable dans les îles du Saloum. Finalement, je tiens à remercier Lamine Diouf qui a été mon interprète, mon coordonnateur et mon bras droit durant les deux mois que j'ai passés dans la communauté. Sans sa précieuse implication et ses nombreuses initiatives, cette recherche n'aurait jamais pu aboutir.

Noémie Boulanger

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS V
TABLE DES MATIÈRES VII
AVANT-PROPOS XI

INTRODUCTION 1

LE SÉNÉGAL ET LES ÎLES DU SALOUM 7

RENCONTRE AVEC MAMADOU LAMINE NDONG, CHEF DU VILLAGE DE DIONEWAR 11
Liste des personnes par ordre de mention 28
Associations mentionnées 33
Lieux mentionnés 35

FATOU SARR : FILLE DE DIONEWAR, FEMME DU MONDE 37

JE SUIS LE PRODUIT DE MA SOCIÉTÉ 43

FILLE ET FEMME DES ÎLES 45
Les unions avec Alassane Diouf et Mamadou Ndong 50
Mon union avec Mamadou Kana Ndiaye 57
J'ai tout fait pour mes enfants 61

VIE PROFESSIONNELLE 65
La fédération locale des groupements d'intérêt économique (FELOGIE) 65
Historique des actions de la FELOGIE de 1992 à 2014 78
Les liens entre la Caisse nationale de crédit agricole et la FELOGIE 80
La création de la case des tout-petits 93
Le jardin communautaire 93

La création du centre de transformation des produits forestiers 104
Le repos biologique....109
Les moyens de transport de la FELOGIE....117
La création du premier centre de formation professionnelle 122
Le Grand Prix du Chef de l'État....123
Les visites d'échange....128
La Fédération Nationale des femmes transformatrices et micro mareyeuses du Sénégal (FENATRAMS)....129
Les fûts d'eau....138
Le festival culturel des îles du Saloum....139
Le problème politique à Dionewar....142

MOI, FATOU SARR, AUJOURD'HUI....145

TÉMOIGNAGES....155
Mame Awa Sarr....155
Fatou Niang Sarr....158
Aminata Sarr....160
Chérif Sarr....162
Ousmane Sarr....164
Astou Sadio Diop....168
Rocky Ndong....171
Ndeye Senghor....174
Seynabou Touré....176
Mariama Thior....178
Ndeye Mama Sarr....181
Ramata Ndong....183
Mariama Sally Dieng....185
Lamine Diouf....188
Oumy Seck....190
Sophie Diouf....192
Mariatou Diene....193
Fatou Bakhoum....196
Seynabou Dième....199

BIBLIOGRAPHIE.....203

ANNEXE 1 FICHE DESCRIPTIVE DE L'ORGANISATION DES FEMMES TRANSFORMATRICES DE DIONEWAR 205

AVANT-PROPOS

Quoi de plus exceptionnel qu'une femme rurale, analphabète, aux origines modestes et vivant dans une zone insulaire qui, jusqu'à une période récente, était fortement enclavée et très difficile d'accès. Fatou Sarr a triomphé de tous ces handicaps en faisant preuve d'un admirable leadership reconnu au plus haut sommet de l'État sénégalais et célébré dans le monde entier.

La vie de Fatou Sarr, c'est l'histoire d'une paysanne qui a su transformer, grâce à sa résilience, son charisme et son sens de l'initiative, ce qui devait être des facteurs limitatifs à son ascension sociale et professionnelle en autant d'opportunités et de leviers pour porter le combat du développement dans les îles du Saloum. Elle a su vaincre de multiples lourdeurs sociales et venir à bout de nombreux obstacles qui auraient pu nuire à la réalisation de vastes chantiers au profit des femmes et des familles insulaires. Elle a pu aboutir à cela, non pas en s'écartant des normes sociales et des prescriptions culturelles qui régissent les statuts et rôles de la femme dans la société niominka, mais plutôt en faisant preuve d'une capacité à concilier fidélité à sa culture, sa religion, et ouverture vers l'extérieur, acceptation de la nouveauté et investissement dans le combat du développement. Comme le montrent avec éloquence les multiples témoignages recueillis ainsi que son propre récit de vie, Fatou Sarr a su démontrer un enracinement dans les valeurs cardinales de la société niominka autant dans ses choix matrimoniaux que dans le respect des us et coutumes encadrant les conditions sociales des femmes.

Ce qui rend le parcours de Fatou Sarr encore plus remarquable, c'est comme si sa vie était une fenêtre ouverte sur l'évolution de la société niominka, permettant ainsi d'en décrypter les mutations majeures au cours des 60 dernières années. En lisant les multiples événements qui ont ponctué sa vie (enfance, relations avec sa fratrie et ses pairs, mariages, maternités, décès de ses conjoints), on en apprend énormément sur la société niominka et sur le village de Dionewar.

Grâce à son itinéraire, on dispose d'autant de lunettes d'observation sur les rites sociaux, sur les canons de beauté féminins et masculins, sur l'organisation des cérémonies familiales, les rapports de genre, la conciliation activités professionnelles et vie de famille, etc.

Fatou Sarr a depuis fort longtemps été exposée aux rudes exigences de cette conciliation qui taraude beaucoup de femmes d'aujourd'hui professionnellement actives. Sa vie peut être vue comme une suite ininterrompue de sacrifices et de renonciations pour arriver à garder la dignité et l'humilité qui la caractérisent. Fatou Sarr est une pionnière dans l'autonomisation des femmes. Pour l'avoir vue se consacrer entièrement à la cause des femmes de Dionewar, des îles du Saloum et du Sénégal sans jamais rechigner ni se résigner, et pour l'avoir vue endurer des déplacements entre son île natale de Dionewar et ses nombreuses destinations sans jamais se plaindre des affres de l'ancienne route cahoteuse entre Joal et Djifère sur la base de va-et-vient incessants entre Dakar et les îles, je ne peux qu'être impressionnée par cette femme qui, derrière un physique en apparence fragile, dispose d'une puissante armure capable de lui permettre de rebondir après chaque coup du destin, que ce soit des problèmes de santé ou des épreuves de la vie.

Le leadership positif et inclusif que Fatou Sarr a toujours incarné explique sa longévité à la tête de la Fédération locale des groupements d'intérêt économique (FELOGIE) de Dionewar et les nombreuses marques de reconnaissance en faveur des femmes et du développement de Dionewar. Ce leadership a pour soubassement des valeurs interpersonnelles intériorisées grâce à une adhésion aux valeurs éminentes et aux cosmogonies de la société niominka : solidarité, pondération, humilité, osmose entre les humains et la nature, égalitarisme social, pacifisme, sobriété et générosité.

La vie de Fatou Sarr, c'est le destin d'une femme pour qui être illettrée n'a jamais été rédhibitoire à l'accomplissement de ses rêves. Au contraire, ce handicap l'a amenée à miser sur d'autres potentialités : son

tempérament de battante et sa propension à toujours refuser la fatalité pour être une authentique et efficace leader du développement. Mais combien ont été ardus les nombreux défis qu'elle a relevés, et qu'elle continue d'affronter, en étant continuellement animée par la forte ambition de permettre aux femmes de la FELOGIE de jouir pleinement des fruits de leur labeur que sont la cueillette et la transformation des fruits de la mer. Par son sens de l'innovation, par les soutiens qu'elle a pu mobiliser auprès des institutions gouvernementales, des ONG et des partenaires internationaux, et par le dynamisme qu'elle a su insuffler à la FELOGIE de Dionewar, Fatou Sarr a fortement contribué au succès de cette organisation et à donner dignité et reconnaissance aux femmes des îles du Saloum. Les retombées de son action et ses combats ont ultimement profité à l'ensemble de la population de cette région du Sénégal. Elle mérite donc pleinement ce titre d'égérie au destin exceptionnel que cet ouvrage sur sa vie va illustrer.

Marie Fall, Ph. D.,
Professeure de géographie et coopération internationale
Responsable du Laboratoire d'études et de recherches appliquées sur l'Afrique
Département des sciences humaines et sociales
Université du Québec à Chicoutimi
Directrice du projet

INTRODUCTION

Marie Fall

Cet ouvrage revient sur le parcours de vie d'une femme au destin remarquable : Fatou Sarr. Plus qu'une leader du développement, Fatou Sarr peut véritablement être considérée comme une égérie du Delta du Saloum. Les événements marquants de sa vie et ses multiples combats au service du développement des îles du Saloum, les nombreux succès qu'elle a obtenus dans ce domaine à force d'abnégation, d'ingéniosité et de sacrifices y compris de sa vie familiale témoignent de son destin exceptionnel. Tout en elle fait ressortir son attachement à cette région du Sénégal aux paysages fabuleux et aux populations accueillantes et généreuses.

Dans le système traditionnel sénégalais, la personne n'existe pas sans la communauté. Les témoignages présentés dans cet ouvrage démontrent l'importance de l'appréciation d'une personne par les membres de sa communauté. Fatou Sarr a construit son monde autour de son village natal avant de s'ouvrir au monde. Elle a été profondément enracinée dans les valeurs traditionnelles avant de s'émanciper. À cet effet, l'entretien avec Mamadou Lamine Ndong, chef du village de Dionewar, a toute sa pertinence pour mieux connaître l'histoire de Fatou Sarr qui est très liée à celle de son village. Cet entretien est précédé d'une brève présentation du Sénégal et des îles du Saloum[1].

Les entretiens avec Fatou Sarr reviennent sur son parcours de vie. Disons, de ses parcours de vie comme femme, épouse, mère, productrice, entrepreneure, leader, modèle et miroir de sa société.

[1] Ces données sont tirées de la thèse de doctorat de Marie Fall qui portait sur les acteurs et les conflits dans la réserve de biosphère du delta du Saloum. Repéré à https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/17623/Fall_Marie_2006_these.pdf?sequence=1

Nous visitons son enfance, sa fratrie, ses unions, ses enfants, sa vie professionnelle, ses responsabilités comme présidente de la Fédération locale des groupements d'intérêt économique de femmes et de la Fédération nationale des femmes transformatrices et micro-mareyeuses du Sénégal. Nous découvrons ses engagements dans les caisses communautaires, les services sociaux, les services aux familles, les initiatives environnementales, les programmes de formation professionnelle et les projets de développement. Enfin, les reconnaissances nationales et internationales qui ont souligné son leadership nous renseignent sur sa capacité à mener des projets collaboratifs et inclusifs.

Pour arriver à la réalisation de cet ouvrage qui est le fruit d'un stage en coopération internationale de deux mois au Sénégal, un mandat de collecte de données a été élaboré. Connaissant Fatou Sarr depuis plus de 20 ans, je ne pouvais passer à côté de cette occasion qu'elle m'avait offerte de documenter sa vie pour en faire un modèle, une inspiration pour les jeunes générations. Ainsi, le mandat de stage confié à Noémie Boulanger qui a d'excellentes habiletés en communication devait se faire en trois étapes. D'abord, durant le semestre précédant son stage, Noémie a réalisé une recherche documentaire sous forme de lecture dirigée sur le thème des femmes leaders au Sénégal. Ensuite, elle a élaboré un portrait de la situation des femmes et leur place dans les structures politiques et économiques. Finalement, pour bien définir et adapter sa démarche méthodologique aux réalités du terrain, Noémie s'est inspirée des travaux de Camil Girard sur les récits de vie de personnalités Ilnues et de mes recherches sur les ressources, les communautés et les territoires des îles du Saloum ainsi que ceux de collaborateurs expérimentés.

À partir des données secondaires collectées, Noémie devait concevoir un guide d'entretien pour le récit de vie de Fatou Sarr. Une fois au Sénégal, Noémie devait la suivre pendant deux mois dans son quotidien au village, mais aussi dans ses réunions, ses congrès, ses visites et ses voyages. Les compétences et les connaissances en

administration et en gestion de Noémie ont été stimulées tout au long du projet. Ce mandat touchait donc autant le domaine de la coopération internationale que de l'administration et la communication. En observant Fatou dans ses tâches quotidiennes, Noémie a pu se familiariser avec ce nouvel environnement et développer une bonne complicité avec elle. Bien qu'elles parlent deux langues différentes, les fous rires et les échanges ont été nombreux. Durant le deuxième mois de son stage, Noémie a emménagé dans la maison de Fatou; cela lui a permis de la côtoyer dans sa vie personnelle. Elle a expérimenté l'observation participante et échangé avec ses enfants, ses parents et ses proches.

Pendant plus de 20 heures, Noémie s'est assise avec Fatou et Lamine Diouf, son interprète, qui a été une ressource essentielle à la réalisation de ce projet. Noémie enregistrait toute la conversation et la transcrivait par la suite. Évidemment, le consentement de toutes les personnes qui ont participé au projet a été obtenu et elles ont été informées de l'objectif du projet, de leur droit de se retirer à tout moment et des retombées attendues.

Des adaptations ont été faites tout au long du projet. En effet, durant les premières séances, Noémie posait des questions déjà préparées avant son arrivée au Sénégal. Les réponses de Fatou étaient honnêtes, mais Noémie a vite réalisé que cette femme est très dynamique et ne suivait pas la ligne des questions. Elle a beaucoup d'entregent et elle n'a aucune difficulté à raconter vivement ses histoires. Durant les séances qui ont suivi, Noémie lui a donc simplement laissé la parole en lui disant : « C'est votre histoire, je vous écoute ». Une suggestion de Camil Girard qui a été fort utile. De cette façon, chacune des histoires que racontait Fatou lui venait du cœur et n'était pas suggérée par le guide d'entretien. Il s'agissait de moments qui l'ont marquée et qu'elle désire plus que tout partager.

Finalement, Noémie a recueilli divers témoignages des proches de Fatou. Cette suggestion que je lui ai faite revêt toute sa pertinence dans

une société qui garde encore ses valeurs traditionnelles de reconnaissance par les pairs, de partage et de solidarité. L'entourage a permis de découvrir toutes les facettes de Fatou Sarr. Ces personnes significatives dans sa vie ont raconté des anecdotes, des souvenirs, l'ont remerciée et ont expliqué comment Fatou leur a donné leur chance. Noémie a adoré échanger avec chacune d'elles. Il faut toutefois admettre qu'obtenir un témoignage unique était parfois ardu. La culture locale ne permet pas de parler des autres, que ce soit en bien ou en mal. Ainsi, gagner la confiance des gens a souvent pris du temps. De plus, la plupart d'entre elles semblaient gênées et inconfortables au début. Noémie a donc essayé de mettre l'enregistreur à l'abri des regards, même si elle avait obtenu leur consentement; et elle commençait chacun de ses entretiens par de grandes conversations afin de mieux les connaître. Il était également très important que l'entretien se fasse dans un endroit où elles puissent être à l'aise comme si elles étaient chez elles. Cela conférait un caractère plus confidentiel à la conversation.

Durant le projet, Noémie s'est assurée de bien intégrer son interprète Lamine Diouf comme le lui avait conseillé Camil Girard. Il était d'une aide précieuse et il devait connaître l'importance de son rôle dans la réalisation du projet. Noémie s'est donc assurée de développer une bonne relation de travail avec lui.

Une fois la transcription mot à mot des enregistrements faite dans une première étape en éliminant les hésitations, mais tout en gardant les tournures de phrases et les expressions particulières à un français sénégalais parlé avec des expressions locales, nous avons retravaillé le texte en ajoutant des illustrations et des précisions concernant les noms et la toponymie. Au besoin, nous avons recontacté Fatou Sarr et l'interprète Lamine Diouf pour obtenir des détails, des précisions ou des corrections afin d'assurer une bonne compréhension des propos tenus.

En fin de parcours, j'ai effectué une mission à Dionewar pour valider le contenu du récit avec Fatou Sarr et les autres participant-e-s au récit pour nous assurer de l'accord formel et éclairé de la communauté pour une éventuelle publication. Je souligne l'importante contribution du professeur Cheikh Faty Faye, historien natif de Dionewar et parent de Fatou Sarr, qui a relu le manuscrit.

Le texte a été revu par la suite par divers évaluateurs externes associés au dossier ainsi que par nos collaborateurs Camil Girard et Mamadou Dimé.

Les idées maîtresses qui ont guidé cette démarche sont les suivantes : rapporter les propos des personnes interrogées en respectant la parlure de chacune tout en respectant le droit des tiers et le fait que certains propos ont été, à la demande de Fatou Sarr, gardés dans le domaine du privé. Tous les contenus ne sont pas présentés. Le défi était de trouver la limite entre une confidence, un aveu et une information à diffuser.

Toutes les photos des témoignages ont été prises par Noémie Boulanger lors de son séjour.

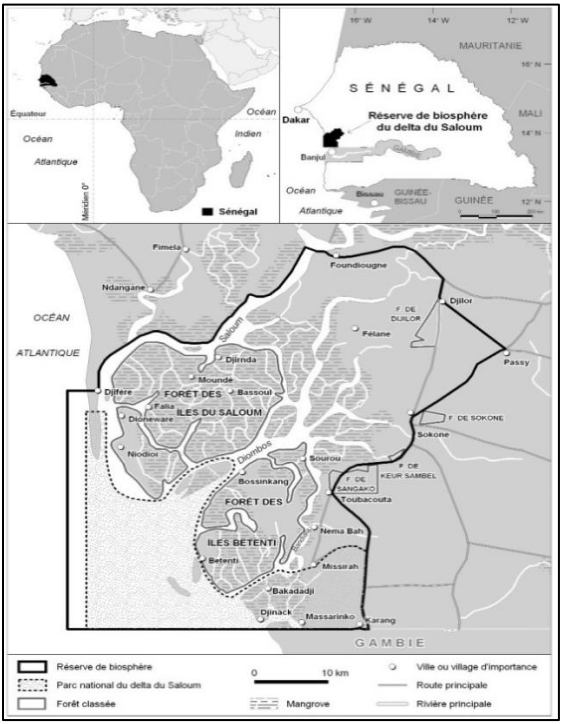
Nous espérons, que ces quelques éléments liés à la méthodologie et aux questions éthiques sauront éclairer notre démarche.

LE SÉNÉGAL ET LES ÎLES DU SALOUM

Marie Fall

Le Sénégal est un pays francophone d'Afrique de l'Ouest situé sur la partie occidentale du continent africain avec plus de 700 km de côtes sur l'Océan Atlantique (carte 1). Sa devise est *Un peuple, un but, une foi*. Le Sénégal est un État laïc avec une population très majoritairement composée de musulmans. La société sénégalaise est connue par son hospitalité et le vivre-ensemble de ses différentes communautés ethniques.

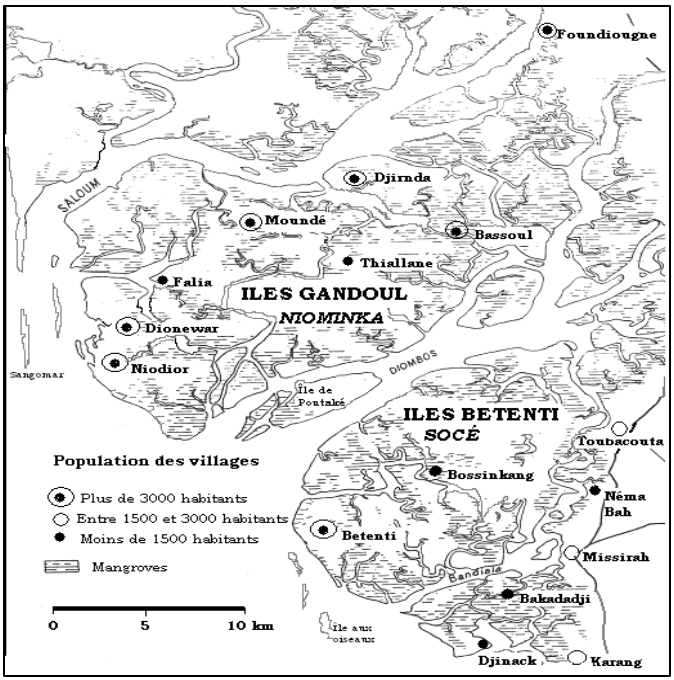
Carte 1 Le Sénégal et les îles du Saloum



Source : Marie Fall, 2006.

Les îles du Saloum sont situées au centre-sud du Sénégal dans la région administrative de Fatick (carte 2). L'ethnie majoritaire des îles, les Sérères Niominka, est surtout installée dans les Îles Gandoul. Ils parlent un dialecte de la langue sérère et l'utilisent comme première langue. Les Îles Gandoul sont composées de plusieurs villages éparpillés dans de petites îles bordées par la mangrove dont les principaux, du point de vue de la population, sont Niodior, Dionewar, Bassar, Bassoul, Moundé, Djirnda et Diamniadio. Les autres ethnies présentes sont les Peuls, Socé, Bambaras et Wolofs, récemment installés dans le Gandoul à cause de la sécheresse qui sévit à l'intérieur du pays et qui a entraîné la perte de terres dans le bassin arachidier (Fall, 2009).

Carte 2 Les îles du Gandoul et les îles Bétenti



Source : Marie Fall, 2006.

Dans le Gandoul, la principale activité demeure la pêche et la transformation des produits de la mer. Comme autre activité, nous retrouvons l'agriculture. Elle se pratique de moins en moins au profit de la pêche à cause de l'avancée de la mer et la salinisation des terres. Enfin, l'exploitation forestière, l'exploitation du coquillage, le ramassage et la cueillette des fruits de mer, leur transformation et leur vente, le commerce et l'artisanat mobilisent de plus en plus de personnes, surtout les jeunes et les femmes.

L'organisation sociale dans les villages est liée à la structure des familles. Les rôles des acteurs sociaux sont attribués en fonction du rang social, du sexe, de l'activité et de l'âge. Les carrés familiaux, sous forme de grandes concessions, sont sous l'autorité de l'homme le plus âgé. À l'échelle du village, les autorités sont constituées des chefs coutumiers, des chefs de village, des imams, du Jaraaf et de l'Alcali, dépositaires des traditions et des cultes. Les responsables des principaux domaines d'activité que sont la terre, la mer et la forêt sont souvent des personnes âgées qui détiennent les secrets de la nature transmis de génération en génération (Fall, 2001et 2006).

La société traditionnelle niominka est égalitaire, sans hiérarchisation sociale et sans système de castes. Chacun est libre de faire l'activité et le métier de son choix. Il n'y a pas de profession propre à tel ou tel individu selon ses origines. L'islam est la principale religion et les études coraniques sont une exigence dans l'éducation des jeunes. Dans la société niominka, la solidarité horizontale (entre personnes de même génération) et verticale (entre générations) est forte. La solidarité villageoise et intervillageoise est aussi très enracinée dans les mentalités (Fall, 2009).

En ce qui concerne les modes de vie, un certain modernisme est noté chez les jeunes, mais cela ne les empêche pas de se soumettre aux règles coutumières dictées par les anciens. Les manifestations et les cérémonies sociales revêtent une grande importance. Certains rites y sont toujours pratiqués. La lutte est la principale manifestation

culturelle donnant lieu à des tournois entre villages au cours desquels les rythmes, les chants, les danses et les poèmes gymniques ne sont pas en reste.

RENCONTRE AVEC MAMADOU LAMINE NDONG, CHEF DU VILLAGE DE DIONEWAR

M.L.N. Il serait très difficile de dater la création du village de Dionewar parce qu'à ce moment-là, les gens n'étaient pas instruits et c'était la traduction orale. Les gens n'écrivaient pas. Mais ce qui est sûr, quand on se réfère à ce qu'on a trouvé sur place comme les amas coquilliers et les arbres les plus âgés du village, on comprend que c'est un village qui a été fondé il y a très, très longtemps. On ne sait pas, on ne peut pas donner de date exacte […]

Dionewar a été fondé par une femme du nom de Ngodane. Ngodane faisait partie de la lignée d'un autre roi, Maïssa Waly Dione, ce dernier était le premier roi du Sine. Mais Maïssa n'était pas originaire du Sénégal, tout comme Ngodane. Ils étaient tous de l'empire du Gabou. L'empire du Gabou c'est un peu, aujourd'hui, l'emplacement de la Guinée-Bissau, un peu du Mali et une partie de la Guinée […]

Dans ce temps-là, l'empire du Gabou, à cause des luttes entre princes, a éclaté. Les gens ont donc immigré vers le nord, en quittant l'empire du Gabou […] tout comme Maïssa Waly Dione. Celui-ci est parti du Gabou et est arrivé au Sénégal. Il a fait plusieurs villages et il y avait un village ici, derrière Samba Dia, […] le village se nomme Mbissel. C'était là qu'il s'était arrêté […] Puis, après un certain temps, il a jugé qu'il fallait changer d'habitation et qu'il fallait aller vers le Sine, mais Ngodane ne l'a pas suivi. C'est à partir de ce moment que Ngodane a créé sa propre route. Dans un premier temps, elle est venue s'installer à Sangomar, ville qui est en face de Dionewar. C'est là-bas, donc, qu'elle est venue s'installer. On ne sait pas combien de temps elle a fait

là-bas, mais on sait que c'est elle qui a fondé Sangomar. Puis, c'est de Sangomar qu'elle est partie pour venir ici, à Dionewar. On ne sait pas la date.

Pour le nom de Dionewar, il y a deux versions. Vous savez, à l'entrée il y avait des bolongs. Les bolongs sont des ouvertures dans les mangroves, une sorte de route maritime dans les mangroves. En venant, celui qui conduisait la pirogue aurait dit : « tu tournes et tu longes », « dioni wann » en sérère[2]. Ça serait la première version.

Il y a une deuxième version. Celle-ci dit qu'il paraît que quand Ngodane était là, un bateau qui passait a vu la fumée. Ils se sont donc arrêtés et ils sont venus voir ce qu'il se passait. C'était des *Toubabs*, des Blancs, et le Blanc s'appelait *John One*. Ça, c'est la deuxième version.

Maintenant, laquelle des versions est la plus plausible, on ne sait pas. Mais ce qui est sûr et certain, nous, nous privilégions « dioni wann » parce que c'est en langue sérère et que les gens qui étaient là parlaient déjà le sérère.

De toute façon, les deux versions sont là. Quelle est la meilleure ? On ne sait pas, mais ce sont ça les origines.

Donc Ngodane s'est installée et petit à petit les gens venaient. Et chacun recevait un petit lopin de terre. Et c'est comme ça que Dionewar s'est peuplé. Au départ, ils n'étaient pas musulmans. Mais avec tous les voyages en Gambie, ils se sont convertis à l'islam.

N.B. Et avant cela, c'était quelle religion ? Catholique ?

M.L.N. Non, vous savez, les religions catholiques et musulmanes sont des religions qui sont arrivées de l'extérieur. Avant cela, c'était notre

[2] La langue sérère est parlée en Afrique de l'Ouest, particulièrement du centre-ouest du Sénégal soit, du sud de Dakar jusqu'à la frontière gambienne.

propre religion avec nos propres pratiques. Avec le temps, avec les voyages, les contacts avec d'autres civilisations, les gens ont commencé à se convertir à l'islam. C'est comme ça que tout le monde est devenu musulman. C'était un village de pêcheur, mais de culture aussi, on cultivait le riz. On n'achetait jamais de nourriture ici, on la cultivait nous-mêmes. On était vraiment autosuffisant. Mais maintenant, on ne cultive plus. Ce n'était pas seulement sur l'île ici, il y a d'autres îles où c'était meilleur. On abandonnait l'île ici et on allait sur ces îles-là pour à peu près une, deux, trois semaines, un mois pour cultiver le riz et revenir. À la récolte aussi, on partait là-bas, on récoltait et on revenait. Il y avait l'île de Djimsane, l'île de Djissanor et il y avait l'île de Nioudy. C'est là qu'on allait cultiver. C'est pendant la récolte qu'on célébrait les mariages, les circoncisions, tout se faisait à ce moment. Tout le monde rentrait au village et c'était le moment des fêtes. Maintenant, avec les temps modernes, toutes ces choses-là ont disparu. Bien sûr, on continue de faire nos mariages, mais ce n'est plus comme avant.

N.B. Parce qu'avant c'était l'exode rural, c'est bien ça ?

M.L.N. Oui voilà. Parce que le mariage autrefois, c'était différent. L'argent ne comptait pas. Non, l'argent ne comptait pas. D'ailleurs, nous n'avions même pas besoin d'argent pour vivre, car tout était là, tout était naturel. On avait le riz, on avait le mil, on avait le poisson. Donc pour que les gens mangent, il n'y avait pas de problème. Mais maintenant, pour célébrer, ça prend beaucoup d'argent. La circoncision aussi, c'est maintenant au dispensaire, c'est avec l'infirmier. Avant, on avait quelqu'un qui était là, qui avait les connaissances pour cela. Il faisait la circoncision aux enfants, il avait un pouvoir mystique. Maintenant, toutes ces choses-là ont disparu. L'anesthésie et les antibiotiques, on ne connaissait pas ça, on n'avait pas ça.
N.B. Quelles sont les mœurs et coutumes, aujourd'hui, à Dionewar ? Et les valeurs de Dionewar ?

M.L.N. Pour les valeurs, on fait toujours le travail. Si vous allez à l'extérieur du Sénégal, vous verrez des gens qui, pour manger, tendent la main. De cela, il n'y en a pas à Dionewar, les gens vivent de leur travail. Tout le monde travaille. Personne ne veut être le mendiant des autres […] et ça, c'est une valeur qu'on conserve, le travail. On se nourrit de notre sueur.

Nous avons la famille aussi. Chacun appartient à une famille. Et voyez-vous comment les maisons elles sont grandes ? C'est pour accueillir les familles. Je n'ai pas le droit, moi, par exemple, de tuer un coq et de le garder, je suis obligé de le partager avec les autres. Je ne peux pas prendre ça moi-même, seul avec ma famille, avec ma femme et mes enfants. Il faut partager avec les voisins, avec tout le monde. Quand ma femme n'a pas de sel, c'est chez le voisin qu'elle va chercher ça, elle ne va pas l'acheter. Maintenant, si le voisin n'en a pas, là, elle peut aller en acheter.

Également, je vous ai dit tout à l'heure que nous sommes restés musulmans, mais nous pratiquons. Là aussi, il s'agit d'une valeur. Tout le monde pratique. C'est différent d'ailleurs où si tu veux, tu le fais, si tu ne veux pas, tu ne le fais pas […] C'est très difficile ici, quand tu ne pratiques pas, d'avoir une femme parce qu'elle ne te donnera pas sa fille si tu ne pratiques pas. Mais cette religion que nous pratiquons ici n'a rien à voir avec ce qui se passe ailleurs en Occident, avec le terrorisme, Daesh […] Nous, on se demande même si ces gens-là sont des musulmans parce que notre religion ne me permet pas de te faire du mal. Ma religion que je pratique m'interdit de te faire du mal. Ma religion que je pratique m'interdit de parler derrière toi quand tu n'es pas là […] Si j'ai quelque chose à te dire, je te le dis face à face. Quel que soit ce que je veux te dire, je ne dois pas attendre que tu ne sois pas là pour le dire. Je te le dis face à face, que ça te plaise ou non, je te le dis face à face.
Mon frère, par exemple, quand il se bat là-bas, je peux prendre part, mais il faut que je sache d'abord pourquoi il y a une bagarre. Si c'est lui

qui a tort, je dois lui dire la vérité. Je dois dire à mon frère : « Tu as tort ». Ça, c'est une valeur aussi.

Ensuite, ce qui ne m'appartient pas, ce qui t'appartient à toi, comme cette feuille-là, je peux la prendre, mais sous ta supervision. On ne vole pas. Ici, quand le jeune est voleur, ce sera très difficile pour lui d'avoir une femme. Quand tout le village sait que celui-là ne dit pas la vérité ou qu'il est voleur, ce sera très difficile. Il faut toujours dire la vérité, quelles que soient les circonstances. Quand je parle avec toi et que je te dis « oui », c'est « oui » pour toujours. Il faut être véridique, ça aussi c'est une valeur.

N.B. On voit que les femmes ont une bonne organisation au village et une bonne cohésion. Ça se ressent beaucoup, pouvez-vous m'en parler ?

M.L.N. Oui, les femmes ont beaucoup d'associations. Ça, c'est venu avec la modernisation. Avant, la femme était le pilier de la famille, c'est la femme qui nourrissait la famille, c'est la femme qui devait travailler avec l'homme. Quand l'homme est à la pêche, la femme doit être au champ. Mais maintenant, petit à petit, avec la modernisation, on a connu ce qu'on appelle les GIE, *les groupements d'intérêt économique*. Les femmes se sont regroupées par affinités, par quartier, par domicile. Maintenant, dans le village, il y a une vingtaine de GIE qui travaillent bien, qui transforment les produits de la mer et qui vont vendre ça en ville où bien aux femmes qui vont dans les lumas. Les lumas sont les marchés hebdomadaires qui sont dans les villes.

Si les femmes veulent se réunir, elles ont une calebasse qu'elles tapent à travers le village. Moi quand j'entends cela, je sais qu'en tant qu'homme je ne suis pas concerné. Mais quand elles tapent le tamtam, là, c'est une réunion pour tout le monde, hommes et femmes. Les heures sont divergentes, ça dépend toujours des disponibilités, ça peut être le matin, ça peut être le soir. La personne qui tape le précise et tout le monde sait l'endroit. Pour les réunions pour hommes et femmes,

nous avons un arbre à palabres et tout le monde se rencontre là-bas. Pour la réunion des femmes, c'est dans la brousse, mais les hommes n'ont pas le droit de partir là-bas. C'est un problème de femmes, ce sont les femmes qui règlent ça. Les hommes, les enfants et les femmes qui ne sont pas mariées aussi, non pas le droit d'y aller. Les femmes restent au moins 18 ans sans mari. Mais auparavant, ce n'était pas possible, à 18 ans, elles étaient déjà mariées. Aujourd'hui, avec l'école, avec le lycée, les études, les femmes vont rester jusqu'à 18 ans, 20 ans, 30 ans sans se marier. Ça dépendra.

[…] Avant aussi, c'était les parents qui te trouvaient ton mari. Aujourd'hui, ce n'est plus possible. Avant, toi tu es une fille, ton père t'appelle, il te dit : « Écoute, Seynabou, j'ai vu un homme pour toi ». Ça, c'est les familles qui règlent ça entre elles, toi tu ne pouvais pas dire « non ». Ton père te disait donc : « Seynabou, j'ai vu un homme pour toi, il s'appelle Mamadou, c'est le fils de ton oncle » ou bien « le fils de ta tante ». Parce qu'avant, c'était toujours par parents, c'était des cousins. Parfois, il y a des filles qui se révoltaient et qui fuyaient. Elles sortaient du village parce qu'elles n'aimaient pas l'homme qu'on leur avait choisi. Ça devait être très difficile, qu'on te choisisse un homme.

Maintenant, c'est révolu. Quand je fais ça à ma fille, elle me dit : « Non, laisse-moi choisir mon mari ». Auparavant, elle ne pouvait pas parler. Son avis ne comptait pas. De plus, c'était souvent un homme qu'elle n'avait jamais vu, qu'elle ne connaissait même pas. Quand son père lui annonçait qu'il lui a trouvé un mari, le futur mari venait deux ou trois jours après avec ses amis pour la saluer. C'est à ce moment-là que la fille découvrait l'homme qu'elle mariera.

N.B. Les parents du garçon aussi forçaient leur fils ?
M.L.N. Non, en réalité, c'est le garçon qui repérait en premier la fille. Ils ne parlaient pas directement avec la fille, ils allaient plutôt voir ses parents. Donc, par exemple, si on te repère toi, on irait voir ton papa et on lui dirait : « Écoutez, il y a mon fils qui a déjà repéré ta fille ».

C'était le garçon donc, qui avait le droit de choisir la fille, mais la fille était soumise.

N.B. Ça me surprend que certaines filles se révoltaient, la famille est tellement importante ici.

M.L.N. Oui effectivement, mais le mariage, ce n'est pas pour un an, c'est pour toujours ! Des fois, on te présente un homme, tu le regardes, mais tu ne veux pas. Tu ne l'aimes pas. Parfois, ça pouvait être un homme du même âge que ton père, deux fois plus âgé que toi. Toi, tu aurais probablement préféré avoir un jeune, comme toi. Parfois, ça pouvait être un vieux, mais tu ne pouvais pas refuser, parce que ta famille a déjà dit oui.

Quand la famille dit « oui », mais que la fille dit « non », dans le village ça parlera. Ils diront : « Ouf !, lui, il ne contrôle pas sa famille. Regarde-le, sa fille a osé dire non quand lui il a dit oui ». Donc après, aux réunions à l'arbre à palabres, quand il fallait prendre des décisions, sa parole ne comptait pas. On disait : « C'est quelqu'un qui ne gère même pas sa famille, comment veux-tu qu'il gère le village ? Sa fille lui a dit non ». Les filles aussi, elles ne voulaient pas mettre leur papa dans cette situation-là en disant non. Donc même si tu ne voulais pas, tu ne l'aimais pas, tu acceptais par contrainte, pour éviter que ton papa soit la risée du village.

Pour ma maman, c'était comme ça, mais maintenant, ça ne se fait plus. Maintenant, c'est la fille qui va voir son papa et lui dit : « Papa, j'ai vu un homme. » Il pouvait être du village, il pouvait être d'un autre village, il pouvait même être d'une autre religion. Maintenant, tout est possible.

Auparavant, une fille ne pouvait pas se marier avec un garçon chrétien, ce n'était pas possible. Si elle insistait pour se marier avec ce garçon, elle était reniée par sa famille. Son père lui dira : « À jamais ».

Mais maintenant, c'est ouvert. Les gens ont voyagé, les esprits se sont ouverts. Les mariages entre cousins se font encore, mais avant, c'était automatique, maintenant non. Moi je peux avoir une cousine que je n'aime pas, et rencontrer une fille, avec qui je n'ai aucun lien de parenté, mais que j'aime. Maintenant, ça se fait aussi, aller vivre à Dakar, rencontrer une fille, la marier et ensuite, tu l'amènes.

Quand le père est contrarié par sa famille, car les enfants ne le respectent pas ou quand les enfants ne respectent pas sa parole, ça diminue un peu sa notoriété dans le village. Il ne pourra plus accéder à certaines fonctions dans le village. La femme, les enfants, ils étaient soumis, ils n'avaient pas d'avis à émettre. Quel que soit le problème, on ne leur demandait pas leur avis. « Faites ça », ils le faisaient. Il n'y avait pas de place aux questions. Le père pouvait venir : « Hey ! Mamadou, va à la pêche, tout de suite ». On ne pouvait pas dire : « Non papa, il y a une fête dans le village » ou « Non papa, y'a mon ami qui fait ceci ». C'était impossible. Dès que le papa dit que c'est ça, c'est ça. Maintenant, ce n'est plus ça. Les enfants sont laissés libres, mais parfois, ils sont mal éduqués.

Je n'approuve pas la façon qu'ils faisaient à 100 %, mais quand même, c'était de l'éducation. Ils te mettaient sur le droit chemin. Je donne un exemple, un enfant n'osait jamais fumer devant son père parce que la cigarette était bannie […] Actuellement, c'est possible qu'un enfant dise à son père : « Papa, prête-moi une allumette pour que j'allume ma cigarette ».

Les filles, quant à elles, avant on devait rester, excusez-moi le terme, vierge, jusqu'au mariage. On n'avait pas le droit de se donner à un autre homme. C'était la honte de la famille. Si tu n'arrives pas au mariage intacte, c'était la honte. Même que le mari qui prend une femme, et qui découvre qu'il y a un autre qui l'a précédé, il ne la respectera pas. Si c'est un mari qui a deux femmes, il va respecter plus celle qui s'est donnée à lui seulement. Tu comprends ce que je veux dire ? C'est ainsi que les filles se réservaient pour leur mari. Elles faisaient ça également

pour ne pas ridiculiser sa famille. Mais maintenant, ce n'est plus comme ça. Vous savez, avant les filles faisaient le travail saisonnier. Elles partaient à Dakar, à Banjul (capitale de la Gambie), à Kaolack pour travailler comme femme de ménage. Ça, c'est quand on avait fini de faire les récoltes. Les femmes partaient pour travailler comme femme de ménage jusqu'à l'approche de l'hivernage. Au mois de juin, tout le monde rentrait, peu importe, où vous étiez, vous rentriez, homme et femme. Par contre, vous savez, si jamais vous tombiez enceinte, vous ne reviendriez jamais. Vous deviez faire une croix sur le village. Parce que déjà, on dit : « Réservez-vous pour votre mariage ». Alors évidemment, vous ne désiriez pas revenir avec un enfant (rire). Ça, c'était le top.

N.B. Et si, par exemple, la femme mariait un homme, qu'il décédait, et qu'elle en mariait un deuxième ? Elle n'était pas vierge, mais avait-elle droit au respect ?

M.L.N. Pour la succession, il n'y a pas de problème. Si la femme est là, dans la maison, que son mari meurt, là normalement, c'est un des hommes de la maison qui va la prendre comme épouse. Là aussi, c'est pour éduquer les enfants, pour ne pas qu'elle sorte de la maison. On ne veut pas qu'un autre homme vienne la marier, alors c'est un homme de la maison qui la prend.

Aussi, il y a une valeur que j'ai oublié de vous dire. L'adultère est banni. Quand on trouvait un homme sur une femme mariée, même si on le tuait, il perd. Selon nous, selon nos lois, même si on le bastonne ou on le frappe jusqu'à la mort ce n'était pas un problème parce qu'on l'a trouvé sur la femme d'un autre. Aujourd'hui, ce n'est plus ça, on va à la police, à la gendarmerie, mais avant, c'était ça. Maintenant, la femme qui avait fait de l'adultère, c'était très dur pour elle de vivre dans le village. Elle allait même préférer partir et s'installer ailleurs parce qu'elle serait sur toutes les bouches. Ces enfants seront chahutés, chaque fois qu'ils sortiront, on leur dira : « Écoutez, votre maman, ce qu'elle fait là… ». Ils devaient vivre les conséquences.

L'homme, lui, ce n'était pas pareil, évidemment il était chahuté, mais c'est la femme qui subissait le plus. L'homme, lui, on lui faisait des remontrances, il pouvait même être battu à mort […] Mais la femme, elle, ne sera pas touchée, mais […] c'est le fait d'être dans toutes les bouches. Par exemple, une femme pouvait être prise en flagrant délit d'adultère, si elle a une fille de 10 ans, par exemple, quand cette jeune fille-là atteindra 20 ans, elle est majeure, mais les gens se souviendront et ils l'associeront à sa mère. Mon fils pourrait me dire : « Écoute papa, moi j'ai vu cette fille-là et je l'aime bien » et moi je lui dirais « Ah non, cette fille-là, elle n'est pas bonne parce que sa maman n'est pas bonne ». Donc c'est comme dire : « Celle-là, je ne la veux pas dans ma famille parce que sa maman, une fois, a été prise en adultère ». Vous voyez donc, comment c'était une grande pesanteur qui était sur la tête des gens. Mais tout ça, c'était avant. C'est encore banni aujourd'hui, mais ce n'est pas avec la même force. Maintenant, une femme peut être prise en flagrant délit d'adultère, mais trois jours après, tu la croises dans la rue. Auparavant, on s'enfermait, on ne sortait plus.

N.B. C'est vraiment intéressant, ça permet de mieux comprendre les mentalités présentes ici, des générations passées et nouvelles !
Est-ce que vous pouvez me parler un peu des associations présentes ici à Dionewar ?

M.L.N. Oui, dans les associations, il y a le COGER, c'est le Comité de gestion des ressources naturelles. Vous êtes-vous promenée dans la brousse ? Vous avez vu qu'il y a beaucoup d'arbres et beaucoup de fruits, par exemple, il y a le *ditakh (ditarium),* on fait du jus avec ça. Avant, la terre était sauvage et il y avait beaucoup de fruits, les gens cueillaient quand ils le voulaient, même si ce n'était pas mûr. À un certain moment, le village s'est réuni pour dire qu'il faut mettre un terme à ça : « On va créer un comité, on va gérer tous les fruits des arbres et ça va profiter au village ». Maintenant, on interdit à tous les villageois de prendre n'importe quel fruit dans la brousse quand il n'est pas mûr, ça, c'est un. Ensuite, auparavant, on avait les *banabanas*. Ce

sont les marchands qui se déplaçaient pour acheter de la marchandise. Ils pouvaient se déplacer de Dakar pour venir ici acheter du *pagne*, du poisson ou autre. Ces gens on les appelle les banabanas. Donc les banabanas venaient ici acheter des fruits. Maintenant, on dit non, on interdit. On veut que ça reste dans le village. Ce qui veut dire que les jeunes du village vont en cueillir et vont les vendre aux femmes du village qui, elles, vont se déplacer pour aller les vendre à Mbour. Ou bien, les jeunes du village vont en cueillir et vont, par exemple, les vendre aux GIE ou à la FELOGIE qui vont les transformer. Ça, c'est ce qu'on appelle le COGER.

Maintenant, il y a les GIE. Si toutes les femmes s'étaient rassemblées dans une seule association, ça aurait été très dur à gérer. Les GIE ce sont seulement des femmes, les hommes n'y sont pas acceptés. Ce sont des paresseux, ils ne travaillent pas (Rire). Les GIE sont composés de 15, 20, 30 femmes qui travaillent ensemble, qui ont fait des formations sur la qualité, sur l'hygiène, etc. Une fois que cela est fait, elles achètent des produits qu'elles transforment et qu'elles vont revendre. Ensuite, elles se partagent les bénéfices. Maintenant, tous les GIE se regroupent dans une fédération, c'est la FELOGIE avec Fatou Sarr, qui est la présidente. FELOGIE c'est : Fédération locale des GIE. GIE ? C'est les groupements d'intérêt économique. Alors c'est la Fédération locale des groupements d'intérêt économique de Dionewar. Madame Fatou Sarr en est la présidente.

Avant, chaque GIE travaillait dans son coin. Ensuite, on a construit un site de transformation où elles pouvaient travailler et depuis 2015, il y a les Canadiens qui ont construit l'actuel site qui est là. Tous les GIE ont le droit d'aller là-bas pour y travailler dans les normes parce qu'en fait, c'est ça l'intérêt du site, c'est que les gens travaillent dans les normes, que ce soit les normes d'hygiène et autres. C'est pour ça qu'il y a des formations d'offertes, ce sont des formations en qualité, des formations en hygiène, des formations en management, etc. Elles en ont suivi beaucoup. Maintenant, on a installé beaucoup de réflexes

dans leur tête. Réflexes d'hygiène, de la qualité, de bien gérer, tout ça, ce sont des réflexes qui leur ont été donnés.

N.B. Merci ! Ça m'aide beaucoup à comprendre. On entend énormément parler des GIE et de la FELOGIE, mais maintenant c'est beaucoup plus clair.

M.L.N. Oui, il y a beaucoup de GIE. Chaque GIE a un bureau avec une présidente. Maintenant, avec les actions des Canadiens, elles ont tout et elles sont bien équipées. Elles peuvent aller vendre dans les foires avec l'UTA, l'Institut de technologie alimentaire qui est à Dakar. L'UTA est venue ici et a donné un agrément pour qu'elles puissent vendre partout au Sénégal. Mais le problème maintenant, c'est de travailler pour l'exportation vers d'autres pays. Vous voyez, là aussi, il y a des normes, surtout en qualité et en hygiène. Alors il faut renforcer les formations pour exporter. Pour pouvoir vendre au Sénégal et dans les foires, elles ont déjà l'agrément de l'ITA (Institut technique africaine). Puis avec l'ITA et avec le Fonds pour l'environnement mondial (FEM), les femmes pratiquent maintenant le repos biologique. C'est-à-dire que pour le ramassage des fruits de mer, à partir du premier août**,** on va fermer toutes les vasières, là où l'on ramasse les fruits de mer, […] pour permettre la régénération, la reproduction, etc. Auparavant, c'était 12 mois sur 12 que les gens ramassaient les fruits de mer. Maintenant, à partir du premier août, on fait le repos biologique jusqu'au 31 octobre, ça permet la régénération. C'est avec la FELOGIE et Madame Fatou Diatou Sarr, à la suite d'une assemblée générale avec toutes les femmes des GIE, que cela a été initié. Parce qu'il faut comprendre qu'il y a des femmes qui ne vivent que de ça, alors si on ferme toutes les vasières, il y a des femmes qui auront des problèmes. On va donc faire une assemblée générale et on va déterminer un ou deux endroits qu'on va laisser pour nos besoins. Maintenant, pour les 90 % autres, ils seront au repos biologique. Dès le premier novembre, ce sera rouvert et tout le monde pourra y aller pour chercher des coquillages et d'autres fruits de mer. Cela se passe chaque année aux mêmes dates.

N.B. Pourquoi avez-vous choisi ces dates-là ? Est-ce qu'ils se reproduisent plus durant cette période ?

M.L.N. Non, c'est parce que c'est l'hivernage. Durant cette période, vous allez en mer, vous ramassez beaucoup de fruits, vous voulez les faire sécher et là, la pluie vient. On ne peut pas les faire sécher et ce sera pourri. Donc comme à l'hivernage il n'y a pas beaucoup de soleil, on profite de cette saison pour permettre la régénération parce qu'il n'y a pas beaucoup de soleil et il y a beaucoup de pluie. Donc ça ne sèche pas beaucoup et ce n'est pas bon à consommer, ce n'est pas la bonne qualité.

Durant le repos biologique, les femmes retournent aux champs pour cultiver le jus de *bissap*. Donc d'août à octobre, elles cultivent le jus de *bissap* et dès le premier novembre, ils sont tous déjà mûrs et elles les ramènent dans les maisons. Puis, elles reprennent la mer.

Ensuite, à part les GIE, il y a plusieurs autres associations. Il y a l'Association des jeunes parce que les jeunes aussi ont leur association. Il y a le COGER comme je vous ai dit. Également, nous avons une commission qui s'occupe du transport dans le village. Par exemple, la pirogue qui va à Djifère tous les jours, il y a une commission qui est là pour voir si la pirogue a pris le nombre adéquat de passagers. Il ne faut pas bonder la pirogue, il faut limiter pour la sécurité, que ce soit la pirogue qui va à Foundiougne, la pirogue qui va en Gambie ou bien la pirogue qui va à Djifère. Ainsi, il y a une commission pour ça, son seul objectif est d'assurer la sécurité. Chaque pirogue donne, au départ, 1 000 FCFA (2,24 $ CAD)[3] à l'association. L'association garde l'argent et c'est avec ça qu'elle achète les gilets de sauvetage. Les gilets coûtent 2 500 ou 5 000 FCFA (5,50 $ à 11,25 $ CAD). Ils gardent l'argent jusqu'à ce qu'on ait 20 000, 40 000, 50 000 FCFA (45 $, 90 $, 112 $ CAD) et là, on peut acheter plusieurs gilets. C'est l'association

[3] Repéré à https://www.google.com/intl/en/googlefinance/disclaimer/

qui est chargée de donner les gilets aux pirogues pour assurer la sécurité du transport. Ça aussi, c'est une très bonne association.

N.B. Oui effectivement, surtout avec l'accident qui est survenu dernièrement, c'est tellement triste.

M.L.N. Oui ! Donc outre l'association du COGER, il y a aussi l'Association des arènes de lutte. Chaque année, le village organise une séance de lutte. C'est une organisation pour tout le village ! Avec l'argent amassé, on fait des actions au niveau des écoles, au niveau du dispensaire, etc. Parce qu'il y a des problèmes dans le village que nous, nous ne pouvons pas régler individuellement, mais que le gouvernement aussi ne pourra pas régler. Par exemple, si on veut une toilette à l'école ou au dispensaire, ce n'est pas le gouvernement qui va venir faire ça, c'est nous. Il faut chercher de l'argent pour cela. Chaque année, on organise une grande lutte et on réinvestit les bénéfices dans le village. C'est comme le COGER, avec les bénéfices effectués dans les fruits on a acheté une échographie pour le dispensaire, pour la sage-femme.

Avant l'arrivée de cette sage-femme, on avait une autre sage-femme. Celle-ci est prise en charge par l'État, mais celle qui était là, ce n'est pas l'État qui la payait, c'était le village. On l'a payée pendant trois ans. Maintenant, l'État a envoyé une sage-femme qu'il paye. Quand l'État ne peut pas en envoyer… Vous savez, dans beaucoup de villages, ce sont les villageois qui s'organisent, qui cherchent une sage-femme et qui la payent. C'était notre cas pendant trois ans, jusqu'à ce que l'État nous en envoie une.

C'est ça le but des associations. On sait au départ que le gouvernement ne peut pas tout faire pour nous. Ça, c'est sûr. Donc nous, on s'organise pour régler certains des problèmes qui sont à notre portée. S'il s'agit d'un problème qui nous dépasse, là, on fait appel à la commune, on fait appel à l'État. Mais construire une toilette au dispensaire ou à l'école, réhabiliter une salle de classe, acheter du

matériel pour le dispensaire, ça, c'est à notre portée et ça, c'est le rôle des associations.

N.B. Je vous remercie énormément pour toutes ces informations ! Ça m'aide énormément à mieux comprendre l'environnement dans lequel Fatou vit et son rôle.

M.L.N. Ça me fait plaisir ! Et vous savez, Fatou est une femme très, très dynamique. Elle a de l'énergie et elle a une force de leadership. Elle est bien écoutée par les femmes. Elle est à l'origine de beaucoup, beaucoup de choses dans le village comme la création des GIE. Elle a beaucoup voyagé, elle partage son expérience avec les femmes, elle a beaucoup vu. Elle partage toutes ces formations en hygiène, en qualité, en management, tout ça. D'après ses voyages, à l'intérieur du pays comme à l'extérieur, elle a vu, elle a comparé. Elle est partie au Canada, elle est partie en Corée, elle est partie en France, elle est partie à Dubaï, elle est partie partout. Et donc, elle réinvestit son expérience. Elle est en train, encore, de former des femmes. Les femmes n'ont pas voyagé, mais maintenant, grâce à elle, les femmes vont vendre dans les foires, elles ont des produits qui ont de l'hygiène, qui ont de la qualité. Oui, elle est très, très dynamique.

N.B. J'ai l'impression aussi que quand elle parle, elle a une façon de s'exprimer incroyable, j'ai l'impression que les gens arrêtent de faire tout ce qu'ils font pour l'écouter.

M.L.N. Oui, elle capte ! Elle capte l'attention. On ne sait pas comment, mais elle a cette capacité à capter son auditoire. On l'écoute. Et les femmes lui font confiance. Même en ce qui concerne les hommes, elle est très respectée parce que les hommes connaissent sa valeur, ils savent ce qu'elle fait, ce qu'elle vaut.

N.B. Et vous avez travaillé ensemble aussi, je crois ?

M.L.N. Oui, nous avons beaucoup travaillé ensemble. Est-ce qu'elle t'a dit qu'elle a gagné une fois le Grand Prix du Chef de l'État ?

N.B. Je ne me souviens pas...

M.L.N. Mais si ! Quand vous allez sur le site de travail des femmes, vous verrez qu'il y a une photo où le président Abdoulaye Wade lui remet son diplôme. Tu as vu ça ?

N.B. Oh ! Oui, je me rappelle maintenant !

M.L.N. Voilà ! Ça, c'est quand elle a gagné le Grand Prix du Chef de l'État. Et ça, ce sont toutes les femmes du Sénégal qui étaient en compétition. Et puis elle a gagné ça. C'est par son dynamisme. C'était un concours. C'est au niveau régional d'abord, on dit qu'on va sélectionner une seule FELOGIE par région. Toutes les FELOGIE se proposent et montrent ce qu'elles ont. Il y a une commission qui fait le tour, qui regarde et qui maintenant, au niveau régional, sélectionne un groupement. Sur chaque région, nous avons 14 régions, donc nous avons 14 groupements. Ensuite, il y a une commission régionale qui fait le tour de ces 14 groupements et qui évalue le travail qui est fait et qui, maintenant, choisit parmi ces 14, le groupement qui prendra la première place. C'est comme ça qu'en 2002, elle a gagné la première place.

C'est un très beau prix ! Parce qu'avec ce prix, vous avez la visibilité. Les ONG viennent vers vous, les gens viennent vers vous parce qu'ils savent que si vous avez gagné le Grand Prix du Chef de l'État pour la femme, ce n'est pas quelque chose de coutume. Les gens viennent voir qu'est-ce qu'il y a derrière pour avoir gagné ça, qu'est-ce que vous faites pour mériter ce prix-là. C'est comme ça que les relations ont été améliorées avec le FEM (Fonds pour l'environnement mondial), avec d'autres associations et avec d'autres ONG, ils viennent vous soutenir.

N.B. Je vous remercie énormément pour tout le temps que vous m'avez accordé. Cet ouvrage, comme on l'espère, fera rayonner autant Fatou Sarr que son village, Dionewar. On espère aussi montrer qu'on peut être leader sans être allé à l'école, Fatou est l'exemple parfait pour cela.

M.L.N. Oui, effectivement, elle n'est pas allée à l'école, mais elle vaut mieux que quelqu'un qui a été à l'école, quant à moi. Et ça me fait plaisir, je suis content d'avoir travaillé avec vous.

Liste des personnes par ordre de mention

Lamine Diouf	Interprète et superviseur de la FELOGIE
Ngodane	Créatrice de Dionewar
Maïssa Waly Dione	Premier roi du Sine
Samboudiang Sarr	Père
Diatou Maï-Diouf	Mère
Aminata Sarr	Grande sœur, l'aînée
Chérif Sarr	Petit frère
Fatou Niang Sarr	Petite sœur
Mame Awa Sarr	Petite sœur
Daba Sarr	Petite sœur
Mariama Sarr	Petite sœur, la cadette
Alassane Diouf	Premier mari
Mamadou Ndong	Deuxième mari
Mamadou Kana Ndiaye	Troisième mari
Rocky Diouf	Fille aînée
Mamadou Ndong	Fils
Sambou Ndong	Fils
Ndiémé Ndong	Fille
Ndèye Diatou Ndiaye	Fille
Abdou Ndiaye	Fils
Maïdaba	Grand-mère maternelle
Mamadaba	Arrière-grand-mère maternelle
Mamadi Diouf	Oncle
Ansoudiouma	Grand-père maternel
Anadaory	Amie de la famille en Gambie
Madjigène Diouf	Tante de Fatou
Docteur Faye	Docteur en Gambie
Mama Sasaoum	Vendeuse de couscous à Kaolack
Arfang Diouf	Oncle de Fatou
Seynabou Diène	Membre de la FELOGIE et chargée de l'animation

Khady Sarr	Chargée de la santé
Oumy Seck	Secrétaire générale de la FELOGIE
Salymata Sarr	Membre de la FELOGIE
Anadory	Amie de la Gambie
Sally Sarr	Présidente de Dimlé
El Hadji Sarr	Commerçant
Maïmouna Ndiaye	Gérante du magasin d'alimentation
Pape Diouf	Ministre de la Pêche en 2000
Ndèye Tickè	Directrice de la pêche en 2000
Alioune Badara Sy	Chef régional du service de pêche à Dakar
Babacar Ndir	Chef régional du service de pêche à Kaolack
Ibrahima Faye	Chef régional du service de pêche de Djifère
Sané	Chef du service de pêche local de Niodior
Ndiamé Ndiaye	Chef d'appui au développement local de l'arrondissement de Niodior
Éric	Chargé de projet pour PAPA-SUD
Fabi Sarr	Président de la communauté rurale de Dionewar
Hassane Touré	Entrepreneur chargé de la construction du premier site
Mamadou Ndong	Chef du village de Dionewar en 2002
Atoumane Diouf	Chargé de la formation sur l'hygiène et la qualité
Mamadou Bitèye	Coordonnateur d'ADF au Sénégal

Fatou Ndiaye	Représentant des Nations Unies au Sénégal
Mamadou Ndoye	Représentant du Programme d'amélioration de la qualité, de l'équité et de la transparence (PAQUET)
Cadeye Sarr	Représentant du PAQUET
Mariama Thior	Chargée des ventes dans la FELOGIE
Awa Ndong	Membre de la FELOGIE
Fatou Thior	Membre de la FELOGIE
Chérim Mouchor	Accompagnateur pour le voyage en Gambie
Ramata Sarr	Chargée de veiller et de sécuriser l'environnement et la forêt
Aminata Tchiaré	Chargée de la santé
Faback Sarr	Chargé du projet sur les toilettes
Assane Thiam	Chef du Comité d'appui au développement local
Niohor Diouf	Environnementaliste et professeur à Dakar
Nafi	Agent chargé de la formation avec Enda Graf
Amina Ndiaye	Membre du CLPA
Mariama Dieng	Secrétaire de la FELOGIE
Fatou Ndoye	Coordonnatrice d'Enda Graf
Alassane Dialy Ndiaye	Ministre de la Pêche de 1995 à 2000
Abdou Diouf	Deuxième président du Sénégal
Abdoulaye Wade	Troisième président du Sénégal
Ndèye Senghor	Présidente du site du centre des formations professionnelles
Atoumane Diouf	Secrétaire du directeur de la pêche

Détik Ndiaye	Directrice de la pêche
Heysatou Diouf	Membre de la FELOGIE
Awa Diop	Ministre de la Femme et de la Petite enfance
Idrissa Seck	Premier ministre en 2002
Valdiodio Ndiaye	Ancien procureur de la République
Mamadou Fatou	Ami de Samboudiang
Mamadou Ndiaye	Ami de Samboudiang
Fodè Karamo Ndiaye	Ami de Samboudiang
Bakary Mama Sarr	Ami de Samboudiang
Mame Salifou	Ami de Samboudiang
Mamadou Dia	Ancien député du Sénégal
Matar Cissé	Secrétaire permanente de la FENATRAMS
Mame Seynabou Sambe	Première présidente de la FENATRAMS
Ayam Baye	Trésorière de la FENATRAMS
Fati Diop	Secrétaire de la FENATRAMS
Adi Fatou Ndiong	Membre de la FENATRAMS
Omar Sarr	Ministre de la Pêche
Le Grand Serigne de Dakar	Chef coutumier
Abdoulaye Diouf Sarr	Maire de la commune de Yoff à Dakar
Macky Sall	Président actuel du Sénégal
Aïda Mbodj	Ministre de la Femme et de la Petite enfance de 2004 à 2007
Djibolé Tika	Ministre de la Pêche
Amine Diouf	Responsable de la FENATRAMS à Niodior
Awa Ndong	Responsable de la FENATRAMS à Moundé
Sawa Njagor	Responsable de la FENATRAMS à Bassoul
Ibrahima Sarr	Président de la commune

Balla Ndiaye	Président du centre culturel régional Blaise Senghor à Dakar
Cheikh Faty Faye	Professeur à l'Université de Dakar
Marie Fall	Professeure à l'Université du Québec à Chicoutimi
Abdou Diouf Faye	Responsable politique
Ansou Diouf	Fils de Astou Sadio Diop
Bingo	Ami du GIE Nguenaar
Fatou Faye	Amie de la FELOGIE
Ibrahima Ndiaye	Grand-père de Fatou Sarr

Associations mentionnées

GIE	Groupements d'intérêt économique
FELOGIE	Fédération locale des groupements d'intérêt économique
COGER	Comité de gestion des ressources naturelles
UTA	Institut de technologie alimentaire
ITA	Institut de technologie africaine
FEM	Fonds pour l'environnement mondial
CLPA	Conseils locaux de pêche artisanale
CNCA	Caisse nationale de crédit agricole
PAPEC	Programme d'appui aux petites entreprises
Niamane	Premier GIE
Dimlé	Deuxième GIE avec la présidente Sally Sarr
Ngodane	Troisième GIE avec la présidente Mariama Thior
Diandame	Quatrième GIE avec la présidente Ndèye Codou Sarr
FENATRAMS	Fédération nationale des femmes transformatrices et micro-mareyeuses du Sénégal
ADF	African Development Fundation
FIARA	Foire internationale de l'agriculture et des ressources animales
COSEC	Conseil sénégalais des chargeurs
UN	Nations Unies
FAED	Fonds d'appui à l'économie et au développement
CEM	Collège d'enseignement moyen
UICN	Union internationale pour la conservation de la nature

WAAME	West African Association for Marine Environment
DIP	Direction des industries de la pêche

Lieux mentionnés

Dionewar	Village natal et lieu de résidence de Fatou Sarr situé dans les îles du Saloum
Empire du Gabou	Ancien empire de l'Afrique de l'Ouest
Sénégal	Pays d'Afrique de l'Ouest
Samba Dia	Village des îles du Saloum
Mbissel	Village du Sénégal
Sangomar	Village face à Dionewar
Gambie	Pays voisin
Djimsane	Village des îles du Saloum
Djissanor	Village des îles du Saloum
Nioudy	Village des îles du Saloum
Dakar	Capitale du Sénégal
Banjul	Capitale de la Gambie
Kaolack	Ville du Sénégal
Mbour	Ville du Sénégal
Djifère	Village près de Dionewar
Foundiougne	Village des îles du Saloum
Ndéralé	Quartier de Dionewar
Mbine Mack	Quartier de Dionewar où vit Fatou
Niodior	Village voisin de Dionewar
Yarakh	Quartier de Dakar
Hôtel de la cafétéria de Yarakh	Hôtel à Dakar
France	Pays européen
Canada	Pays situé en Amérique du Nord
Corée du Sud	Pays situé en Asie de l'Est
Busan	Ville portuaire en Corée du Sud
Paris	Capitale de la France
Maroc	Pays situé en Afrique du Nord

Sokone	Village des îles du Saloum
Joal-Fadiouth	Ville du Sénégal
Falia	Village des îles du Saloum
Fimela	Village des îles du Saloum
Moundé	Village des îles du Saloum
Gimsa	Village des îles du Saloum
Mbour	Ville du Sénégal
Côte d'Ivoire	Pays d'Afrique de l'Ouest
Niodior	Village voisin de Dionewar
Bassar	Village des îles du Saloum
Arrondissement de Niodior	Regroupements des 18 îles du Saloum
Palmarin	Ville du Sénégal
Diogane	Village du Sénégal
Fatick	Village du Sénégal
Ghana	Pays d'Afrique de l'Ouest
Guinée-Conakry	Pays voisin
Guinée-Bissau	Pays voisin
Kayar	Ville du Sénégal
Tambacounda	Ville du Sénégal
Kébémer	Ville du Sénégal
Casamance	Région du Sénégal
Lompoul	Village du Sénégal
Terama	Village du Sénégal
Diamniadio	Village du Sénégal
Centre culturel régional Blaise Senghor	Situé à Dakar
Ndéralé	Quartier de Dionewar
Djilor	Village du Sénégal

FATOU SARR : FILLE DE DIONEWAR, FEMME DU MONDE

Ici, tout le monde est frères et sœurs

N.B. Où êtes-vous née ?

F.S. Je suis née en 1950, mais je ne connais pas la date exacte. Je suis née ici à Dionewar. Toutefois, lorsque nous irons à ma maison je pourrai vous montrer ma carte d'identité, le jour et le mois sont indiqués. (Elle est effectivement née le 21 janvier 1953 à Dionewar selon la carte, mais son frère m'a confirmé qu'elle est née en Gambie)

N.B. Quel était le nom complet de chacun de vos parents ?

F.S. Le nom de mon papa est Samboudiang Sarr et le nom de ma maman est Diatou Maï-Diouf.

N.B. Avez-vous des frères et sœurs ?

F.S. J'ai un frère qu'on appelle Chérif Sarr qui est le troisième enfant de la famille. Ensuite, j'ai une sœur qui s'appelle Aminata Sarr qui est l'aînée, il y a Fatou Niang Sarr, Mame Awa Sarr, Daba Sarr et Mariama Sarr. Je suis la deuxième de la famille après Aminata. Nous sommes donc sept enfants dans la famille.

N.B. Quel âge ont-ils ?

F.S. Je ne peux pas vous donner les dates de naissance pour le moment, mais je pourrai vérifier par après.

N.B. Avez-vous déjà été mariée ?

F.S. Oui. D'abord, je me suis mariée à l'âge de 20 ans avec Alassane Diouf, ce mariage a duré 7 ans. Il était malade et il ne pouvait plus tenir de femmes alors le partage a été arrêté. Suite à cela, je suis restée 10 ans sans mari. C'est donc à l'âge de 37 ans que je me suis remariée avec celui qu'on appelle Mamadou Ndong. Je suis restée plus de 15 ans avec Mamadou. Lors de son décès, j'ai contracté un autre mariage, avec l'ancien chef du village de Dionewar, Mamadou Kana Ndiaye.

N.B. Avez-vous des enfants ?

F.S. J'ai eu un enfant qu'on appelle Rocky Diouf avec Alassane. Puis j'ai eu Mamadou Ndong, Sambou Ndong et Ndiémé Ndong avec mon deuxième mari. Finalement, avec Mamadou Kana Ndiaye, j'ai eu deux enfants, Ndèye Diatou Ndiaye et Abdou Ndiaye.

N.B. Où sont-ils nés ?

F.S. Ils sont tous nés à Dakar, à l'exception de Rocky Diouf qui, elle, est née à Dionewar.

N.B. Pouvez-vous me parler de Dionewar ?

F.S. Depuis ma naissance, j'ai vécu à Dionewar, mais comme je me suis mariée, je suis allée vivre à Dakar pour vivre l'exode rural et aller chercher les habits et les autres éléments pour le mariage. Effectivement, à partir de l'âge de 13 ou 14 ans, chaque année je partais pour 6 mois puis je revenais à l'hivernage, à la saison des pluies. À cette période, tout le monde revenait au village, car nous avions besoin de soutien pour la culture du riz et du maïs.

Lorsque j'étais jeune, ce n'est pas comme aujourd'hui. Maintenant, ce sont les hommes qui vont vers les femmes pour les aborder et leur parler. Mais lorsque j'étais jeune, c'était les parents qui te trouvaient un mari. C'était donc ton papa ou ta maman qui te disait que tu vas te marier avec un tel, il s'agissait de mariages forcés. À 13 ans, on pouvait déjà te trouver un mari, mais tu ne vivais pas dans la maison ou la même concession que lui, vous ne partagiez donc pas le même foyer ou le même lit. Jusqu'au jour où la famille de l'homme réclame l'aide de la femme dans sa famille. Il fallait toutefois qu'elle soit mature. Donc une fois le mariage annoncé et une fois l'amour déclaré, il fallait des cadeaux. L'homme donnait alors un tissu bazin à la jeune femme, ce qui était très significatif. À ce moment-là, il fallait alors commencer à se préparer au mariage. L'homme partait donc au travail puis il devait acheter un lit qu'il donnait ensuite à la maman de la jeune femme. Celui-ci était fait en bois et le matelas était fait de sac de riz vide qu'on cousait pour faire une forme de matelas et qu'on remplissait de paille. Tout cela était emmené par l'homme à la maison de la jeune fille. Il devait tout amener pour embellir la chambre de la jeune fille, tout ce qui est nécessaire pour équiper une chambre. Une fois que tout était enfin prêt et que l'homme avait tout amené pour embellir la chambre, il pouvait maintenant venir passer la nuit avec la jeune femme, et ce, dans le même lit. Toutefois, il n'y avait pas de rapport sexuel, il ne touchait pas du tout la femme. Cela se passait durant plusieurs mois, environ trois mois, soit tout le temps de la saison des pluies.

Maintenant que nous avions passé cette étape, nous pouvions organiser et procéder au mariage pour qu'il puisse l'amener avec lui dans sa maison familiale. C'est alors à ce moment que la famille de l'homme envoyait un émissaire chez les parents de la jeune femme pour leur annoncer qu'ils sont fins prêts à recevoir et à habiter avec la jeune femme. Suite à cela, une grande fête était organisée afin de célébrer le mariage et tout le village était invité. On tuait le bœuf et la fête pouvait durer jusqu'à trois jours. Tout le village venait manger dans la concession de la jeune mariée. Les femmes chantaient et dansaient pendant les trois nuits.Par la suite, la jeune femme, sa maman

ainsi que le jeune homme partaient en exode rural. Ils pouvaient alors acheter tout ce qui servira à meubler la chambre dans la famille de l'homme ainsi que des habits pour la femme et de la vaissellerie.

N.B. Qui s'occupait des coûts reliés à cela ?

F.S. Il s'agit de la famille au complet. Vous savez, ici nous sommes très près les uns des autres et lorsqu'il y a un mariage, c'est la famille au complet qui y participe. En Afrique, nous avons tous de grandes familles. De plus, il y a la solidarité qui règne. Ainsi, quand il y a un mariage c'est tout le village qui y participe, les frères, les sœurs, les tantes, etc. Toutes les femmes amènent des cadeaux comme des ustensiles de cuisine, des tissus, des carafes, des draps, des oreillers, etc. Durant le mariage, on distribue de la volaille, du riz, des biscuits, des bonbons et tout ça. C'était un grand événement et c'est ce que j'ai vécu lorsque je me suis mariée à 20 ans.

Toutefois, avant d'amener la jeune femme à son mariage, on l'amène dans la brousse. C'est pour la laver et lui donner des conseils sur la manière de s'entretenir en tant que femme, et comment agir avec la famille du mari, c'est sur la discipline en quelque sorte.

N.B. Avec qui habitiez-vous ?

F.S. J'habitais avec mon père, ma mère et tous mes frères et sœurs.

N.B. Pouvez-vous me parler de l'histoire de ce village ?

F.S. Il y a certaines personnes comme le chef du village qui sont beaucoup mieux placées que moi pour vous en parler.

Au village, il y a une très bonne entraide entre les voisins. Par exemple, lorsqu'il y a un problème, c'est tout le monde qui se réunit et qui travaille pour la résolution du problème, que ce soit physiquement, mentalement ou même financièrement, tout le monde y est. Vous

savez, à Dionewar, il y a quelque chose qu'il faut savoir, ici, tout le monde est frères et sœurs. Tu peux ne pas connaître tout le monde, mais quiconque qui se réveille ici à Dionewar est parent avec l'autre.

N.B. Comment se passe la communication entre les femmes ?

F.S. La communication et la solidarité que tu peux voir entre les femmes sont excellentes. Il y a une cohésion et une bonne entente entre nous et lorsqu'il y a une information à partager, on appelle tout le monde, sans exception.

N.B. Quelles sont les associations présentes ?

F.S. Il y a de nombreuses associations ici. Il y a l'Association des jeunes, l'Association de la santé, les groupements d'intérêt économique (GIE), l'Association des écoguides où Mamadou Lamine Ndiaye est le président, ensuite, il y a le Comité de la pêche artisanale (CLPA)[4], le Comité de gestion des ressources naturelles (COGER) et le Comité des charpentiers. Il y en a d'autres, mais ils ne me viennent pas en tête pour le moment.

N.B. Quels sont les principes et les valeurs que vous défendez en ce qui touche à la famille, aux enfants, à votre communauté et à votre pays ?

F.S : Il faut comprendre que nous sommes des pêcheurs et que nous vivons pour le travail et la pêche. Il faut aussi savoir que, quel que soit ton âge, il faut rester avec ta famille, particulièrement avec ton papa et ta maman, et ce, peu importe ta situation financière. Donc si tu as les

[4] Bonnes pratiques de la pêche artisanale : exemple de Dionewar. http://www.crc.uri.edu/download/COMFISHSenegal_BMP_508.pdf http://matteroftrust.org/14111/are-blue-carbon-projects-a-win-for-the-climate-and-the-people

moyens financiers, construis-toi une maison, mais amène ton papa et ta maman avec toi.

Je tiens à ce que nous éduquions les enfants avec nos valeurs religieuses, soit la religion musulmane. C'est donc de les éduquer pour qu'ils aient le respect envers les grandes personnes et les vieilles personnes. De plus, nous devons les éduquer pour qu'ils ne soient pas paresseux et qu'ils soient travaillants. C'est de leur donner un mode de vie pour qu'ils puissent s'entretenir eux-mêmes et qu'ils sachent vivre en société. Les héritiers doivent également leur montrer la culture. Par exemple, chaque fois que quelqu'un revenait de l'exode rural, on lui organisait des chansons et des chants dès le coucher du soleil et jusqu'à l'aube, et cela, tout le monde y participait, les filles et les garçons.

À Dionewar, nous défendons la valeur du respect de l'autre. Les valeurs de respect entre tous et chacun sont quelque chose de très important partout dans la communauté de Dionewar. Ma plus grande bataille ici est le développement total. Il faut que nous puissions avoir accès à tout ce qui est accessible en ville. Il faut que les enfants n'aient plus besoin de quitter le village et de se rendre en ville pour aller chercher quelque chose, cela doit être accessible ici. Ce que je désire pour mon pays c'est le changement des conditions de la femme. Aujourd'hui, quand vous visitez le Sénégal, vous voyez que ce sont les femmes qui tiennent les foyers. Je veux que les femmes soient transformatrices, commerçantes, cultivateurs, agriculteurs, éleveurs ou n'importe quel autre métier. Toutes les femmes doivent participer pour diriger le Sénégal parce que le développement du Sénégal et l'émancipation du Sénégal ne se passeront pas sans la femme. Ma plus grande bataille c'est cela. Que tous les projets, partout au pays, les femmes soient financées et aient accès au développement.

JE SUIS LE PRODUIT DE MA SOCIÉTÉ

Partager son bol de riz : la solidarité une valeur essentielle

N.B. Comment votre grand-mère maternelle gagnait-elle sa vie ?

F.S. Pour subvenir à nos besoins, c'était la cueillette de coquillages et l'agriculture, le riz, le maïs et le mil. Nous travaillions ensemble. Ma grand-mère était une très bonne grand-mère, très ouverte, généreuse et travaillante surtout. Elle nous a éduqués dans la droiture, dans la solidarité et dans le partage. C'était une très brave femme.

N.B. A-t-elle aidé à vous élever ? Étiez-vous proche d'elle ?

F.S. C'est ma grand-mère qui m'a élevée. J'ai connu ma maman, mais ce n'est pas elle qui m'a éduquée, c'est ma grand-mère. Jusqu'à mes 20 ans, ma mère vivait. Ma grand-mère et mon grand-père maternels sont tous les deux, originaires d'ici. Ils sont de l'ethnie Sérère. Ma grand-mère s'appelait Maïdaba, elle est née à Dionewar. C'est mon arrière-grand-mère Mamadaba qui a mis au monde ma grand-mère Maïdaba, qui, elle, a enfanté ma mère, Diatou. Tout le reste de la famille vivait avec leur mère, mais moi, c'est ma grand-mère qui m'a éduquée. Aussi, il y a mon oncle Mamadi Diouf qui m'a beaucoup aidée pour mon éducation et pour mon ouverture surtout. Si j'ai pu apprendre à diriger, je remercie beaucoup mon oncle pour cela, car c'était un homme ouvert, un homme qui aimait partager et qui aimait recevoir aussi. Il m'a toujours remise dans le droit chemin.

NB. Connaissez-vous votre grand-père maternel ?

F.S. Non, je ne l'ai pas connu, mais il s'appelait Ansoudiouma. Lorsque je suis allée vivre avec ma grand-mère, il était déjà décédé. Ma grand-

mère et ma mère ne vivaient pas dans la même maison parce que dû au mariage, ma mère vivait dans un quartier qu'on appelle Ndéralé alors que ma grand-mère vivait dans le quartier qu'on appelle Mbine Mack. Ce qui fait que je vivais dans la maison de ma grand-mère, mes oncles et mes tantes.

L'homme qui m'a le plus influencée est mon papa. Il est une illustre personne dans ce village. Il m'a beaucoup influencée pour que je puisse être leader aujourd'hui. Il s'est battu nuit et jour pour Dionewar. Tout son temps, il l'a consacré au village de Dionewar pour qu'il devienne l'un des meilleurs villages du Sénégal. Tout ce que mon papa a fait pour Dionewar, j'ai posé la main sur ça. Je me disais : « Si mon papa a travaillé nuit et jour pour le développement, pour la solidarité, pour les fils de Dionewar, ça ne peut pas rester comme ça ». Raison pour laquelle, aujourd'hui, c'est moi qui travaille pour Dionewar, pour honorer et véhiculer le message de mon papa. C'est pour cela que je suis actrice du développement pour le village de Dionewar et des îles du Saloum.

L.D (Traducteur – accompagnateur) C'est vrai et c'est elle qui dit toujours que quand elle a son bol de riz, si elle mange seule, elle n'est pas contente. Il faut que tout le monde partage son bol de riz, quelle que soit la quantité. Il faut que tout le monde puisse y mettre la main et son bol de riz, c'est l'arrondissement de Dionewar. Ce qu'elle veut partager, c'est l'arrondissement de Niodior et c'est avec toutes les îles du Saloum qu'elle veut partager. Raison pour laquelle, quand tu l'entendras dire un discours, tu l'entendras citer toutes les îles du Saloum.

FILLE ET FEMME DES ÎLES

Enfance, quand il fallait toujours aller en exode rural

F.S. Je m'appelle Fatou Sarr et je suis née à Dionewar d'un père qu'on appelle Samboudiang Sarr et d'une maman qu'on appelle Diatou Maï-Diouf. Lorsque je suis née, je suis restée avec ma mère jusqu'au sevrage. Lorsque j'ai été sevrée, ma grand-mère Maïdaba, qui est la mère de ma mère, m'a prise et m'a amenée avec elle. C'est à l'âge de deux ans qu'elle m'a emmenée.

C'est ma grand-mère qui était avec moi, qui m'éduquait et qui a tout fait pour moi. Lorsque je commençais à être plus vieille, vers l'âge de sept ans, je l'accompagnais en brousse et à la mer. Quand ma grand-mère partait chercher des coquillages, je partais avec elle et je transportais les coquillages. C'est comme ça que j'ai été avec ma grand-mère jusqu'à l'âge de 10 ans. Ensuite, la petite sœur de ma grand-mère qui a le même père et la même mère, Fatou Diouf, m'a emmenée en Gambie parce qu'elle avait une petite fille et je devais l'aider à porter l'enfant pendant qu'elle allait au travail. Je suis restée là-bas jusqu'à l'âge de 12 ans. Quand l'enfant a été sevré, je me suis préparée à rentrer à Dionewar, mais juste avant de repartir, je me suis fait faire une petite mallette en bois pour mettre mes habits. Il s'agit d'un petit coffre muni d'un cadenas.

Je suis restée quelque temps à Dionewar puis ma maman devait partir en exode en Gambie parce qu'en fait, mon papa avait deux femmes, il était polygame. Il travaillait en Gambie comme charpentier, c'est lui qui fabriquait les pirogues. Chaque année, il partait avec une femme pendant un an puis quand l'année se terminait, l'une rentrait à Dionewar et l'autre partait avec lui. Les deux femmes venaient de Dionewar. Ainsi, je suis repartie en Gambie avec mes parents cette année-là. Ma mère vendait du couscous. Quand elle partait vendre, moi je partais avec une autre femme qu'on appelle Anadory. Je l'aidais à

entretenir son enfant et une fois que ma mère revenait à la maison, j'y retournais également et je l'aidais à piler le mil, je faisais tous les travaux nécessaires pour l'aider. C'est comme ça que ça se passait en Gambie et chaque fois que ma mère devait rentrer, je rentrais avec elle.

Fatou Sarr avec sa mère et sa fraterie

Source : collection privée de Fatou Sarr

Je commençais à entrer dans la cour des grands tranquillement et plus tard, ma mère a commencé à m'envoyer en exode rural même si elle ne partait pas. C'était comme ça, il fallait toujours aller en exode, neuf mois par année. C'est lorsque la saison des pluies approchait qu'on devait rentrer pour s'occuper des champs. À cette période-là, aucune fille ne restait à l'extérieur, tout le monde devait rentrer au village, sans exception. Lorsque j'avais 15 ans, on m'a amenée en brousse pour m'éduquer. C'était une éducation parce qu'on t'apprenait les moments les plus importants de ta vie de jeune fille, on t'apprenait les moments les plus importants de ton éducation et les moments les plus importants que tu vas vivre avec les gens.

Ç'a duré une semaine. À l'aube, on me réveillait et on partait dans la brousse avec toutes les autres filles de mon âge. On te montre comment parler avec les gens, comment se comporter, à ne pas toucher à ce qui ne t'appartient pas et à être aussi une bonne travailleuse parce qu'il y avait toutes sortes d'épreuves que tu affrontais pour démontrer que tu avais réussi. Tu y restais de l'aube jusqu'à ce que tout le village se couche, et là, on pouvait rentrer à la maison. Le lendemain matin, à l'aube, on repartait. C'est la maman de chaque fille qui apportait le manger que ce soit le petit-déjeuner, le déjeuner et le dîner.

On nous apprenait tout, comment vivre, comment parler, etc. Par exemple, on te disait : « Tout ce que ton œil voit, ta bouche ne doit pas le dire ». Aussi : « Ne touche jamais ce qui ne t'appartient pas, il faut que tu te suffisses de ce que tu as. Par exemple, si tu n'as qu'une seule paire de chaussures, il faut que ça te suffise. Et pour en avoir une autre, il faut être travailleuse et courageuse ». C'est avec cette éducation-là que je remercie ma grand-mère, parce que grâce à cette expérience, je suis celle que je suis aujourd'hui. Lorsque les sept jours se sont terminés, je suis sortie de la brousse et j'étais devenue une femme, je savais ce que je voulais. Je savais également ce que veut la femme. Suite à ça, je suis repartie en exode rural avec la sœur de ma mère qu'on appelle Awasi Madjigène Diouf. Je suis partie avec elle à Kaolack. Là-bas, je savais que ce que j'avais appris dans la brousse allait me servir parce qu'après ça, je savais que je voulais être quelqu'un. Je savais aussi que je voulais gagner plus d'argent pour faire plaisir à ma grand-mère qui m'a éduquée. Lorsque je travaillais comme bonne, ma patronne laissait traîner de l'argent dans la maison pour voir si j'avais les mains baladeuses, si je n'étais pas voleuse. Elle déposait de l'argent partout dans la chambre. Moi, j'arrivais, je balayais toute la chambre, je nettoyais, je faisais le ménage et je ne touchais pas à l'argent. La patronne est venue me voir et m'a dit : « Fatou, tu n'aurais pas vu l'argent qui était là-bas ? » Je lui répondais : « Non, je ne l'ai même pas vu ». Puis elle insistait : « Mais si, pourtant je l'ai posé juste là ! », mais je continuais de décliner. Après ça, elle savait que je n'étais pas une

voleuse. Je me rappelais de ce qu'on nous disait toujours : « Ne touche jamais à ce qui ne t'appartient pas, que ce soit le manger, les habits ou le matériel, n'y touche pas. Il faut que tu te suffises de ce que tu as ».

À notre sortie de l'isolement en brousse, on nous a organisé une grande fête dans le village. Chaque mère apportait un grand bol rempli de riz, de légumes, d'huile et tous les autres condiments qui étaient nécessaires pour préparer le manger et pour bien organiser la fête. Chaque mère qui avait une fille dans la brousse amenait ça. Ensuite, on cuisinait, on mangeait ensemble et on s'habillait avec de nouveaux habits. Nous étions toutes très belles parce que pendant une semaine, le soleil n'avait pas tapé sur nos peaux. C'était la beauté, la beauté africaine. On nous a donné des pagnes noirs, un tablier et de beaux habits.

Fatou Sarr avec sa meilleure amie

Source : collection privée de Fatou Sarr

On nous mettait aussi un pagne noir autour de la taille et un autre autour de la tête. C'était très joli. On chantait et on dansait toute la journée. À ce moment, tout le monde était content. Chaque mère était contente parce qu'elle savait que sa fille était devenue grande. Elle savait que sa fille était éduquée et elle savait que sa fille saurait affronter

la vie de demain. Moi aussi j'étais très contente et je me disais : « Je sais qu'aujourd'hui, j'ai rejoint ma maman » parce qu'elle avait passé par là et ma grand-mère aussi avait passé par là. Ça m'a réjouie. C'est cette aventure-là, passée dans la brousse, qui m'a permis d'être cette Fatou Sarr que tu vois ici aujourd'hui.

Concernant le tatouage sur mon visage, c'était pour montrer notre courage en tant que jeune fille. Dans mon temps, toutes les jeunes filles du village le faisaient. C'était vraiment pour montrer son courage. On faisait ça dans les maisons, c'était avec des aiguilles qu'on attachait ensemble; ensuite, on les mettait dans l'eau bouillante pour les stériliser puis on les mettait dans la cendre noire qui provient des marmites. Toi, tu te couchais puis on te piquait à maintes reprises. Il y avait le sang qui sortait et c'était douloureux, mais on chantait et on tapait le tamtam pour toi pendant que tu te le faisais faire, pour t'encourager. Et une fois que c'était fini, il y avait une fête pour te féliciter. À ce moment-là, c'était un grand honneur de ne pas pleurer. Si tu réussis, ta mère se dirait : « Ça y est, j'ai vraiment une jeune fille ». Lorsqu'on m'a parlé de me tatouer, j'ai dit à maman : « Je ne veux pas le faire, j'ai peur d'être tatouée ». Ma mère m'a répondu : « Il ne faut pas me déshonorer, il faut le faire ».

Ce jour-là, j'étais avec deux amies à Kaolack. Une fois que mes deux amies l'avaient fait, j'ai dit : « OK, je vais le faire. Parce que j'aime ma mère et j'aime tout ce qu'elle veut. C'est elle qui m'a mise au monde et je ne veux pas la déshonorer. Il faut que je le fasse ». Donc je me suis couchée sur le banc et j'ai fait le tatouage… Et ce jour-là, nous fêtions l'indépendance du Sénégal.

Lorsque je suis rentrée, ma mère ne m'a pas vue immédiatement, mais il y a des gens qui m'avaient vu me faire tatouer et qui sont allés la voir pour lui dire. On avait également dit à ma mère que je me suis fait tatouer sans pleurer, sans bouger, que j'avais été très courageuse. Lorsqu'elle est venue me voir, elle m'a dit : « Vraiment, je suis contente, très contente de toi. Tu l'as fait. Et tu es tellement belle aujourd'hui,

c'est une beauté magnifique que je vois en toi. Tu m'as honorée, merci ».

Mes moments de jeune fille, je les ai passés ici à Dionewar, mais parfois, je partais en Gambie ou à Kaolack en exode rural. J'ai habité à Dakar également, mais je n'y ai pas passé mes moments de jeune fille parce que ce qui m'a amenée à aller vivre là-bas, c'est le mariage.

Les unions avec Alassane Diouf et Mamadou Ndong

F.S. Mon premier mariage a été ici à Dionewar, c'était avec Alassane Diouf. On a organisé une très grande fête, c'était pendant trois jours. Pendant ces trois jours, tout le village y était. On amenait des bœufs, des moutons, etc. Tout ce qu'il faut pour que la fête soit réussie.

Mon premier mariage je l'ai donc passé ici avec Alassane Diouf. Nous avons eu une fille qu'on appelle Rocky, Rocky Diouf. Nous avons fait sept ans ensemble. Ensuite, Alassane est tombé malade et il ne pouvait plus entretenir une femme. Il a fallu que les familles entrent pour imposer le divorce.

Ça ne se passait pas comme ça se passe aujourd'hui. Comme les parents nous donnaient des éducations exemplaires, parfois c'était le papa qui venait et disait à sa fille : « J'ai vu un homme, un homme bien éduqué, quelqu'un qui peut entretenir une femme, qui est travaillant ».

Il allait également voir l'homme en question et lui disait : « Viens, je vais te donner ma fille en mariage ». C'est comme ça que ça s'est passé avec moi. Ce n'est pas Alassane qui est venu me voir, c'est mon papa qui lui a dit : « Viens, je vais te donner ma fille Fatou en mariage ». Alassane était d'accord. Mon papa m'en a également parlé et j'étais d'accord avec l'idée. On a pu célébrer le mariage. Je n'étais pas sa première femme, j'étais sa deuxième femme. Mon mari était polygame. Dans ce temps-là, c'était surtout si ton éducation, ton courage et ton abnégation suffisent pour que les parents acceptent.

Lorsque Alassane est tombé malade, ce n'est pas lui qui a divorcé. Comme mentalement, il ne pouvait plus tenir de femme, c'est mon oncle qui m'a dit que je devais rentrer chez moi et que je devais me trouver un autre mari. Quand je suis rentrée chez moi, je suis restée cinq ans sans demander le divorce, c'est lorsque Alassane a demandé le divorce que ça s'est finalement terminé.

Lorsque je l'ai quitté, je suis restée seule cinq ans. Puis, j'ai vu un homme que je désirais marier. Mais il n'habitait pas à Dionewar. Mon oncle m'a dit : « Non, nous n'allons pas célébrer ce mariage-là parce que tes sœurs ne connaissent personne d'autre que toi ». Quand ma mère était malade, c'est moi qui ai été à son chevet, je l'ai soignée et je m'en occupais. Je faisais tout pour elle jusqu'à sa mort. Puis, toutes mes petites sœurs, que ce soit Mame Awa, Fatou Niang, Mariama ou Daba, ont grandi avec moi. C'est moi qui les ai éduquées. Elles ne connaissaient personne d'autre que moi. Pour rester près d'elles, je devais me trouver un mari qui habite à Dionewar, c'est pour ça que mon oncle m'a dit ça. Comme je ne voulais pas le déshonorer, je suis revenue sur ma décision et je ne l'ai finalement pas marié.

Ensuite, mon oncle m'a proposé un mari, il s'appelait Mamadou Ndong. Je me suis finalement mariée avec lui donc j'ai pu avoir mes sœurs avec moi. Je suis restée avec elles jusqu'à ce que chacune d'elles trouve un mari et c'est moi-même qui ai trouvé des maris à mes petites sœurs.

N.B. Aviez-vous encore en tête…

F.S. Oui. Mais je ne pouvais pas me marier avec lui, bien vrai que c'est lui que j'aimais… mais on ne pouvait pas. Il y avait des contraintes à respecter. Et je ne regrette pas d'avoir écouté les conseils de mon oncle lorsqu'il m'a dit de me marier avec Mamadou. Lorsqu'il m'a dit ça, je ne connaissais pas Mamadou et lui non plus ne me connaissait pas. Nous nous sommes rencontrés à Dakar dans un baptême. Lorsqu'il est

venu me saluer, il a salué tout le monde. Il a dit à mon oncle : « Celle-là qui est avec vous, je ne la connais pas », mon oncle a répondu que je suis sa nièce puis il nous a présentés. Lorsque le baptême s'est terminé, nous sommes tous rentrés.

Mon oncle, à ce moment-là, travaillait comme navigateur au port. Mamadou a quitté son domicile pour aller le voir au port, il lui a dit : « Je voudrais avoir comme femme votre nièce Fatou ».

N.B. Après seulement quelques minutes de présentation dans un baptême ?

L.D. Son oncle lui avait parlé de Fatou plusieurs fois avant, mais il ne l'avait jamais rencontrée. On pourrait dire que c'était un coup de foudre ! (Rire) Fatou était très belle au baptême.

F.S. Oui, il m'a trouvée très belle ! (Rire) Suite à cela, mon oncle est venu me voir et il m'a proposé l'idée. Au début, j'ai refusé, je lui ai dit que je ne connais pas Mamadou. Mais comme ici on ne veut pas déshonorer notre famille et qu'ils ont insisté, insisté et insisté, j'ai fini par céder ! C'est comme ça qu'on a célébré le mariage.

Je n'ai pas regretté d'avoir consommé ce mariage avec Mamadou parce que j'ai eu des enfants dans ce mariage, nous avons eu du plaisir, il m'a bien entretenue, tout ce qu'un homme faisait pour une femme, vraiment, Mamadou le faisait pour moi. Il me berçait et il me chérissait. De plus, je ne regrette pas d'avoir consommé ce mariage parce que mon oncle avait une vision et si j'avais consommé le mariage avec mon premier amoureux, je n'habiterais pas Dionewar et je ne serais pas la présidente de la FELOGIE. Raison pour laquelle, je ne regrette pas d'avoir suivi la vision de mon oncle.

C'est bien d'écouter le conseil des parents parce que parfois le parent voit plus loin que toi. C'est un proverbe sérère qui dit ça : « Le parent voit plus loin que son fils ». C'est grâce à ma mère également parce

qu'avant de mourir, j'étais à son chevet et elle m'avait demandé que mes petites sœurs ne se dispersent pas. Elle m'avait demandé que je les garde avec moi parce qu'elle savait que j'allais bien les entretenir et que j'allais faire tout ce qui est en mon possible pour qu'elles soient heureuses. Ce sont ces conseils que j'ai écoutés qui ont fait que je suis ici aujourd'hui. C'était un très bon mariage et je n'ai pas regretté de l'avoir consommé.

N.B. Comment avez-vous vécu le décès de vos parents ? Ç'a dû être très dur puisqu'ils sont décédés en moins d'un an d'écart…

F.S. La mort de ma mère est quelque chose qui m'a énormément affectée. Ça m'a beaucoup touchée parce que lorsqu'elle est décédée, je devais me marier cette même année-là avec Alassane. Ma maman était en train de préparer tout ce qui est nécessaire pour le mariage, les ustensiles et tous les autres équipements qu'il fallait apporter au mariage. Raison pour laquelle ça m'a beaucoup affectée. Je voulais juste que ma mère soit présente à mon mariage... Ça m'a beaucoup affectée parce qu'on s'aimait beaucoup. Elle me disait toujours : « Fatou, parmi tous mes enfants, c'est toi que j'aime parce que tu me ressembles par le physique et tu me ressembles par la pensée, c'est pourquoi je t'aime ». Et vice versa aussi, moi j'aimais ma maman. J'étais toujours avec elle. Lorsqu'elle était malade, c'est moi qui étais à son chevet, c'est moi qui lavais son linge, c'est moi qui lui faisais prendre sa douche, c'est moi qui lui faisais à manger, je faisais tout pour ma maman.

Notre papa est décédé moins d'un an avant le décès de notre maman. Ma mère était asthmatique. Quand la maladie commençait à la gagner, je l'ai emmenée en Gambie pour mieux la soigner. Là-bas, on l'a mise en rapport avec un docteur qu'on appelait M. Fabe. Pour la prise en charge médicale, je devais travailler. Je savais que ma maman vendait du couscous en Gambie et qu'elle avait des clients que je connaissais déjà bien. Je suis partie acheter tout ce qu'il faut pour faire le couscous puis je suis allée voir ses clients. Après cela, je donnais à ma maman un plat qu'on appelle de la salade ordinaire, donc c'est des pommes de

terre et des œufs qu'on faisait bouillir dans l'eau. On faisait des marinades et tout ça de cette façon. C'est ça que je donnais pour ma maman qui était asthmatique. J'avais également emmené mes petites sœurs avec nous.

Ce qui m'a le plus marquée lors du décès de ma maman, c'est ma petite sœur, Mariama Sarr. Le jour que ma maman est décédée, j'ai pris ma petite sœur et je l'ai portée sur le dos. Après l'enterrement de ma mère, lorsque tout le monde était rentré à la maison, ma grand-mère m'a dit : « Donne-moi la petite Mariama ». Je l'ai alors prise et je l'ai fait descendre, et à ce moment, il faut savoir qu'elle n'était pas encore sevrée, il fallait encore l'allaiter. Et lorsque je l'ai posée par terre, elle a marché pour la première fois. Ça nous a énormément étonnés et ça nous a beaucoup touchés. Et depuis ce jour-là, elle a arrêté d'être à quatre pattes et elle a commencé à marcher.

C'était difficile de perdre ma mère parce qu'imagine, une jeune fille, pas encore mariée, qui devait entretenir toutes ses sœurs, leur donner à manger, les habiller, les traiter, leur apprendre à être des filles, etc. Et tout ça, j'ai dû le prendre en charge. J'étais une très jeune fille, j'avais un peu plus de 18 ans et je m'apprêtais à me marier. Je me demandais sans cesse : « Quand je serai mariée, comment seront ces jeunes filles-là ? ».

N.B. Pouviez-vous amener vos sœurs avec vous dans la famille de votre mari ?

F.S. Je pouvais les amener, il n'y avait pas de problème. Par contre, comme ma grand-mère était encore vivante, elles étaient chez ma grand-mère. Les filles étaient avec ma grand-mère, mais tout de même, c'est moi qui faisais le linge, qui cuisinais et qui leur donnais à manger.

Comme notre papa est décédé moins d'un an avant elle, ça m'a beaucoup touchée de perdre ma mère parce qu'il n'y avait plus personne qui était là pour s'occuper de ma mère ou de mes sœurs.

J'étais une jeune fille qui n'avait ni le pouvoir ni les capacités financières pour entretenir toutes mes sœurs. C'est, entre autres, pour cette raison que j'ai emmené ma mère en Gambie, c'était pour pouvoir faire du couscous et vendre du couscous. Avec les revenus, je pouvais m'occuper de ma mère, ça représentait les charges médicales. C'est avec cela qu'on faisait tout, qu'on mangeait, qu'on s'entretenait, etc. C'était très difficile… C'était des moments très, très difficiles.

Quand nous sommes revenues, les enfants restaient chez notre grand-mère, mais c'est moi qui cuisinais, c'est moi qui faisais le linge et moi qui les entretenais. Par contre, quand l'exode rural approchait, moi je devais partir, c'était souvent à Kaolack, j'étais bonne là-bas. Une fois là-bas, j'envoyais les rations alimentaires à ma grand-mère pour qu'elle puisse les nourrir, que ce soit du riz, de l'huile, du lait, tout le nécessaire. À la fin de l'exode, quand je rentrais, j'achetais des habits pour mes petites sœurs. Nous avons fait comme ça, chaque année, jusqu'à la mort de ma grand-mère.

À la mort de ma grand-mère, je devais amener toutes mes petites sœurs en exode que ce soit Mariama, Daba, Mame Awa et Fatou Niang. Comme Mame Awa et Fatou étaient plus grandes, je leur trouvais du travail pour qu'elles ajoutent des revenus et qu'elles ne restent pas seules. J'avais donc pris une chambre à Kaolack et nous y habitions, mais c'est moi qui étais chargée de tout, que ce soit le petit-déjeuner, le dîner, tout. Pour le petit-déjeuner, j'achetais chaque jour de la bouillie à raison de 50 francs. Quand tu achetais 50 francs dans ces années-là, ça représentait beaucoup d'argent ! J'achetais ça pour que les enfants mangent avant de partir au travail. Il y avait une maman qui vendait de la bouillie. Elle habitait le village de Djirnda, mais elle travaillait à Kaolack. Chaque matin, je lui achetais pour 50 francs de bouillie, mais je lui remboursais seulement à la fin du mois, je lui donnais le 1 500 francs que je lui devais. Je n'avais pas de difficulté à rembourser parce que je travaillais et la petite Mame Awa et Fatou Niang travaillaient également. Mame Awa recevait 1 500 francs et Fatou Niang recevait 500 francs.

Voilà, nous avons continué à travailler, travailler et travailler jusqu'au jour de leur mariage. Quand tu te mariais, il fallait que ta maman achète des ustensiles de cuisine qu'elle apporterait dans la maison de ton mari. Comme nous n'avions plus notre maman, c'est moi qui avais ça en charge. J'ai donc acheté tous les ustensiles pour chacun des mariages de mes petites sœurs.

Je ne pouvais pas leur faire de mal parce que quand je pensais à faire cela, je revoyais ma mère. Ma mère m'avait donné ses enfants et elle m'avait dit de bien les protéger et de bien les entretenir. Raison pour laquelle, je ne pouvais pas les taper et je ne pouvais pas leur faire du mal. J'étais toujours à leurs besoins. Je faisais tout pour ses enfants. J'étais comme leur mère et leur père.

Source : collection privée de Fatou Sarr

Mon union avec Mamadou Kana Ndiaye

F.S. Ensuite, j'ai eu mon troisième mari, il s'agit du papa d'Abdou et Ndèye. Il est l'ancien chef du village, Mamadou Kana Ndiaye.

J'habitais à Dakar parce que mon deuxième mari y habitait, mais on ne s'entendait plus, le mariage n'allait plus, donc le divorce a été

consommé. Je suis restée des années sans avoir un autre mari. N'empêche, il y a une dizaine d'hommes qui sont venus me voir pour me demander en mariage, mais comme je ne les aimais pas, je ne pouvais pas m'aventurer avec eux. Je les connaissais, mais je ne les aimais pas.

C'est Mamadou qui est venu me trouver à Dakar pour me demander en mariage. Je le connaissais déjà bien et il était de Dionewar. Nous avons discuté et nous nous sommes entendus. Je lui ai dit que je voulais me marier avec lui. Lorsqu'il m'a demandé ça, je lui ai dit de retourner à Dionewar pour en parler à ma famille, dont à mon oncle Mamadi Diouf, mes frères et mes amies.

Mamadou est donc reparti à Dionewar pour discuter avec ma famille. De mon côté, je suis allée voir mon oncle qui habite Dakar, Arfang Diouf. Je lui ai dit que j'ai trouvé un mari du nom de Mamadou Kana Ndiaye. Mon oncle m'a dit que c'est une très bonne chose et il m'a encouragée, il a dit qu'une femme ne doit pas rester sans mari. En Afrique, on ne voit pas ça.

Suite à cela, je suis moi-même retournée à Dionewar pour en discuter avec mon oncle et également, pour mettre au courant mes sœurs, mes frères et mes amies, pour leur dire que j'ai trouvé un mari.

Je ne me souviens pas l'année où je me suis mariée avec lui, mais l'année qu'on s'est mariés, c'est la même année que Mamadou Kana a été élu chef du village à Dionewar. Le jour où on a célébré le mariage à la mosquée, c'est ce jour-là que les sages du village ont appelé Mamadou Kana à l'arbre à palabres pour lui signifier que le village est d'accord pour qu'il devienne le chef du village. Il y avait d'autres concurrents, mais c'est lui qui l'a eu.

Après le mariage, je suis retournée à Dakar. Quelques jours après, il est venu me rejoindre et nous sommes restés ensemble pendant un mois. À ce moment-là, j'étais avec mes enfants, j'en avais quatre. Il y avait

Rocky qui était avec moi, il y avait Mamadou, Sambou et Ndiémé. J'habitais donc avec les quatre enfants que j'avais eus dans mes mariages précédents. Pour nourrir mes enfants, les entretenir et payer ma location, je vendais du couscous comme ma maman le faisait. Ça marchait bien et ça nourrissait ma famille.

L'année que je me suis mariée, à l'ouverture des classes, j'ai envoyé mes enfants à l'école à Dionewar. Les enfants étaient avec ma tante Awa Sy Madjigène Diouf, elle est décédée actuellement. Elle a le même père que ma maman.

C'est un mariage qui a été très jovial et que j'ai beaucoup aimé. Mamadou Kana m'a beaucoup aidée, il m'a entretenue, il aimait sa famille et nos enfants surtout. Il aimait mes amies et il aimait tout le monde que je connaissais. C'était un mari vraiment ouvert, une gentillesse immesurable et il faisait tout pour moi.

L.D. C'est vrai, et un jour je l'ai vu, il a pris la main de Fatou, il l'a levée dans les airs et il a dit : « Dans mon mariage, c'est Fatou qui est l'homme et moi je suis la femme. C'est Fatou qui porte le pantalon et c'est moi qui noue la paille » (Rire).

F.S. Il répondait toujours à mes besoins. J'ai eu deux enfants dans ce mariage, Ndèye Diatou Ndiaye et Abdou Ndiaye. Je suis rentrée à Dionewar la même année qu'Abdou est né, ça fait 31 ans maintenant. Abdou est mon fils cadet.

Mamadou m'a accompagnée, il a éduqué mes enfants, il les a pris en charge, et cela, même si quand je l'ai marié j'avais déjà des enfants. J'ai porté des enfants avec lui et il aimait tous mes enfants également, comme s'ils étaient tous de lui. C'est lui qui payait les frais de scolarité, c'est lui qui payait la nourriture, qui les habillait, il faisait tout.

J'aimerais vraiment que Mamadou Kana soit là aujourd'hui pour que mes enfants puissent lui payer la dette, mais Dieu en a décidé

autrement. C'est un mari qui m'a vraiment aidée et qui m'a épaulée dans toutes mes entreprises.

N.B. Il est décédé… ou c'était un divorce ?

F. S. Non il est décédé et il n'était même pas malade ! Il a été malade quatre jours, mais il n'était même pas vraiment malade. En fait, il avait un petit bouton sur le genou qui lui faisait mal. Lorsqu'il avait ça, moi j'étais à Dakar. Il avait deux femmes, mais nous n'habitions pas dans la même maison à Dionewar. Lorsque je suis rentrée, les enfants m'ont dit : « Papa est venu à la maison ce matin, mais il a un petit bouton sur le genou qui lui fait mal ». J'ai donc pris ma douche puis je suis partie le voir. Quand je suis arrivée, il m'a dit : « Je suis malade… J'ai un bouton sur le genou qui me fatigue ». Je lui ai dit : « Non, non, non, tu es un poltron, tu es celui qui a peur d'être malade ». J'ai regardé son genou et je lui ai dit : « Mais non, ça c'est rien ! » et il m'a répondu : « Mais non, c'est vraiment quelque chose parce que moi ça me fait très mal ». Je suis restée avec lui jusqu'à la nuit puis je suis rentrée.

Chaque matin, après la prière de l'aube, il passait par ma maison pour venir me voir. Mais ce matin-là, il n'est pas venu, je suis donc partie le voir. Lorsque je suis arrivée, je l'ai trouvé très malade, il avait de l'énergie et mentalement ça allait, mais son bouton lui faisait très mal. Je suis restée avec lui jusqu'à la nuit et je lui ai préparé à manger. Pour dîner, je lui ai fait des œufs et il a tout mangé ! Je lui ai dit : « Là, tu m'étonnes parce que tu deviens un homme gourmand et tu n'es pas comme ça ». Il a également commencé à respirer très mal, je lui ai demandé ce qu'il avait et il m'a dit : « Là, vraiment, je souffre… » Nous sommes partis voir le médecin et il nous a dit que sa pression a beaucoup baissé, que « sa tension a gravement chuté ». Il nous a prescrit un médicament, mais il n'était pas disponible dans les pharmacies de Dionewar. J'ai immédiatement appelé le médecin de Niodior et il m'a dit : « Je n'en ai pas dans mes réserves de médicaments, mais je vais aller voir à la pharmacie ». Lorsqu'il m'a rappelée, il m'a dit qu'il n'y en avait pas là non plus. Comme sa tension

avait gravement chuté, le médecin m'a conseillé de l'amener à Dakar ou bien à Mbour. Quand je suis arrivée pour lui dire, il était déjà décédé...

N.B. C'est tellement triste… est-ce que ça fait longtemps qu'il est décédé ?

F.S : Ça ne fait pas si longtemps, c'est tout récent. C'était en 2013 je crois. Abdou s'est marié devant son papa et ses deux fils aussi sont nés devant lui. Il y en a un qu'on appelle Kana, c'est son homonyme.

N.B. Ç'a dû être tellement dur !

F. S. Oh ! C'était très dur ! Et c'était dur pour tout le village ! Quand j'ai vu qu'il était décédé je suis partie en criant ! J'ai couru jusqu'à la maison en criant. Quand je suis arrivée, j'ai dit à Ndèye : « Ton papa est mort ». Ndèye est tombée raide, évanouie, c'était difficile. Ensuite, je suis allée voir Abdou, même chose, il est tombé. C'était un homme qui avait marqué tout le village. Il était le chef du village depuis plusieurs années.

L.D. Je me souviens de ce jour parce qu'il est décédé juste après la dernière prière de la nuit. Je m'en rappelle parce qu'un de ses fils est mon ami et il m'a appelée au téléphone, il m'a réveillée et il m'a dit : « Mon papa est décédé ». Je n'en revenais pas cette nuit-là. On a tous quitté nos maisons et on est allés à la mosquée parce qu'il y a la morgue là-bas. C'était un jour qu'on ne peut oublier à Dionewar.

F.S. Lorsqu'il fallait sortir le corps pour l'amener à la morgue c'était difficile. Tout le monde disait : « On ne peut sortir Mamadou Kana de la maison » parce qu'il était adulé par tout le monde. C'était un chef, un vrai. C'était très difficile. Il aimait tout le monde, il partageait tout.

C'était un homme bien, très bien. C'était un très bon papa, il était toujours calme, toujours jovial, sans histoire, sans querelle, sans dispute et il partageait tout. Un mari exceptionnel.

N.B. Comment avez-vous fait pour remonter la pente ? Pour passer à travers ça ?

F.S. Ici, quand ton mari meurt, on dit que tu portes le deuil, c'est pendant 4 mois et 10 jours. Tu ne fais rien, tu restes à la maison et tu pries. En pays musulman, ça se passe comme ça, tu restes 4 mois et 10 jours sans rien faire. On vit le deuil. Je priais avec mon chapelet. Quand j'avais une rencontre, j'envoyais quelqu'un. Je déléguais normalement Mariama Thior, Seynabou Diène, Khady Sarr, Oumy Seck et Salymata Sarr. Elles me représentaient aux réunions et aux séminaires. En portant le deuil, tu ne portes pas de boucles d'oreilles, tu ne portes pas de bracelet, tu ne portes pas de chaîne, rien. Tu es naturelle. Pas d'henné non plus, rien, rien. C'est la tradition musulmane. Après les 4 mois et 10 jours, je suis retournée aux réunions et au travail.

J'ai tout fait pour mes enfants

F.S. Pour mes enfants, c'est moi qui me suis chargée de leur éducation et de la prise en charge scolaire. J'ai une complicité avec mes enfants. Je ne veux pas que mon enfant souffre et je ne veux pas que quelqu'un maltraite mes enfants. Je n'ai jamais posé une main sur eux, je les éduque par la parole et je les éduque par le regard. En matière d'éducation et de scolarité, c'est moi qui les ai tous inscrits à l'école pour qu'ils soient scolarisés.

Également, lorsque les garçons devaient être circoncis, c'est moi qui ai pris la charge médicale. J'ai tout fait pour mes enfants. Aussi, pour qu'ils soient mieux scolarisés, pour qu'ils soient des hommes, pour qu'ils soient quelqu'un dans la vie, j'ai tout fait. J'ai même vendu mon terrain, ma parcelle d'habitation à Mbour. Je l'ai vendu pour payer les frais d'éducation de mes enfants, en l'occurrence Mamadou et Sambou.

Puisque leurs études n'allaient plus à l'école primaire de Dionewar, je les ai sortis pour les amener à Mbour dans une école privée. C'est dans cette école que Mamadou a eu son BFEM (Brevet de fin d'études moyen).

Comme Sambou était asthmatique, j'ai allié les deux, la prise en charge médicale et les frais d'éducation. Quand Sambou était ici à l'école de Dionewar, il a fait trois fois l'examen final, mais il ne pouvait pas passer. Son instructeur m'a appelée et il m'a dit : « Sambou est un très bon élève. Peut-être qu'il n'a simplement pas le sens des examens, il faut l'amener à Mbour ou à Dakar pour qu'il suive ses études dans des écoles privées. C'est sûr qu'il aura des résultats positifs ». J'ai écouté ses paroles et je l'ai amené à Mbour chez son oncle. Il a passé toute l'année scolaire là-bas et j'ai payé jusqu'à l'admission du BFEM. Après l'avoir obtenu, il est parti à Dakar pour continuer ses études au public et avoir son BAC. Il a fait deux fois l'examen du BAC, mais il ne l'a pas eu. Comme il n'avait pas le sens des examens, je l'ai repris et je l'ai remis dans une école privée pour qu'il soit admis au BAC.

Entre-temps, il y a un Blanc qui est venu, il était ami avec Sambou. Il a continué le paiement de sa scolarité jusqu'à ce qu'il soit admis. Quand il l'a eu, il est parti à l'université. Pour mes enfants, je travaillais beaucoup, c'était important pour moi.

Concernant les repas, nous mangeons toujours ensemble en partageant. C'est tout le monde qui partage dans le même bol le repas. Cela a toujours fonctionné comme ça parce qu'en mangeant ensemble, chacun reconnaît les valeurs de l'autre. Ça permet aussi d'éduquer le partage à l'enfant. C'est pourquoi on mange toujours ensemble et tout ce qui est nourriture, on le partage. Ça fonctionne comme ça avec mes enfants et ça fonctionne comme ça avec mes petits-enfants.

Parmi mes filles, je n'ai pas payé l'école privée pour Rocky parce qu'elle était une élève très intelligente. Pendant son cycle, elle a toujours été admise à l'examen. Lorsqu'elle a terminé ses études à Dionewar, je l'ai

amenée à Sokone chez mon amie. Elle a fait là-bas un an puis quand elle est revenue au village pour les vacances, il y a un pêcheur qui était là et qui a vu Rocky. Ils se sont aimés et puis ils se sont finalement mariés. Il l'a amenée à Joal, là où il habitait. Maintenant, il est décédé et elle est revenue à Dionewar.

J'ai toujours pris mes enfants en charge et quand ils ont un besoin, je n'ai plus d'autres besoins, il faut que le besoin de mon enfant soit satisfait d'abord. J'ai toujours été comme ça avec eux.

Maintenant qu'ils sont tous majeurs et qu'ils ont leur travail, c'est eux qui me prennent en charge. Chaque mois, les enfants m'envoient de l'argent pour la ration alimentaire et pour mes besoins personnels. Aujourd'hui, les enfants ont rendu à César ce qui est à César. Aujourd'hui, ce sont mes enfants qui me prennent en charge. Et ça, c'est chaque mois. C'est avec cela que je continue à vivre à la maison avec mes petits-fils.

Je ne regrette pas d'avoir financé beaucoup d'argent sur l'éducation de mes enfants. Je ne le regrette pas parce qu'aujourd'hui, ce sont eux qui me prennent en charge. Aujourd'hui, les enfants ont bâti une maison pour moi, ils font tout pour moi. Ce que j'ai perdu pour bâtir l'avenir de mes enfants, aujourd'hui, je le récupère.
N.B. Est-ce que vous croyez que votre cheminement personnel vous a influencée à prendre ces décisions ?

F.S. Oui, le fait que je ne suis pas allée à l'école m'a forcée à tout faire pour mes enfants. Raison pour laquelle, j'ai tout fait, j'ai mis tous mes biens dans la scolarité de mes enfants, pour que mes enfants puissent être « quelqu'un dans la vie » et pour qu'ils puissent arriver au *standing* que je n'ai jamais pu atteindre.

Dans la vie, quand tu as un enfant, il faut l'éduquer. Il faut l'accompagner dans la vie, par tous les moyens pour qu'il puisse réussir un jour. Le plus grand plaisir, c'est de voir réussir son fils dans la vie.

Je tenais coûte que coûte à la réussite de mes enfants. Raison pour laquelle, j'ai mis tous mes biens dans leur éducation et Dieu merci, grâce à ces efforts, Dieu m'a remerciée et ils ont pu arriver là où ils sont aujourd'hui.

N.B. Je vois aussi que vous avez une très bonne relation avec Ndèye, vous êtes toujours en train de rire ensemble comme deux sœurs.

F.S. Étant jeune fille, Ndèye était mariée. Malheureusement, le mariage n'a pas duré et il y a eu le divorce. Également, elle n'a pas eu d'enfants dans ce mariage. Comme le divorce est souvent accompagné de séquelles, je ne voulais pas que Ndèye souffre de cela. Lorsqu'elle est revenue à la maison, je l'ai prise dans mes bras et j'étais toujours avec elle. On se couchait ensemble, on partageait tout. On était toujours en train de discuter pendant des heures. Ndèye est ma complice. Bien vrai que j'aime tous mes enfants et je suis complice avec chacun d'eux. Ndèye est celle avec qui je suis le plus proche. On se dit tout. C'est une amie, c'est une fille, c'est une complice. Quand Ndèye ne voyage pas, elle est toujours dans la maison, elle ne bouge pas et quand je rentre, je la trouve là-bas.

VIE PROFESSIONNELLE

La Fédération locale des groupements d'intérêt économique (FELOGIE)

F.S. En 1992, les hommes avaient ce qu'on appelait *La coopérative de Sangomar*. Ceux-ci travaillaient ensemble pour le développement et pour acquérir une plus grande indépendance financière. Nous les avons sollicités pour qu'ils incluent les femmes dans le développement, mais c'était difficile. Nous avons donc décidé de créer notre propre groupement d'intérêt économique (GIE) composé à 100 % de femmes. Pour avoir un GIE, il fallait se conformer. Il fallait de l'argent pour remplir et envoyer tous les papiers nécessaires et également, pour avoir la mise de fonds du début. Comme nous étions un groupe de 15 femmes, nous nous sommes toutes cotisées en donnant 20 000 FCFA (45 $ CAD) chacun afin d'avoir une somme totale de 300 000 FCFA (673 $ CAD). C'était difficile de savoir qui allait gérer le GIE, mais nous avons fait un consensus. Il fallait trouver la personne qui serait la plus présente et qui serait apte à gérer cela. Sans même voter, nous avons réussi à définir qui serait la présidente et qui serait la trésorière. Comme je n'avais pas d'enfants à élever à ce moment-là et que j'étais très impliquée, j'ai été nommée au poste de présidente. La cohésion est très importante pour qu'un GIE fonctionne et nous le savions bien. Aujourd'hui, nous utilisons souvent le processus de vote, mais généralement nous réussissons à prendre une décision seulement par consensus.

Après avoir finalement reçu tous les papiers nécessaires pour la création du GIE, nous avons été mises en rapport avec le directeur du CNCA (Caisse nationale de crédit agricole). Après un moment, ils m'ont convoquée puisque j'étais la présidente et ils m'ont auditionnée pour savoir de quelle manière j'allais gérer l'argent et qu'est-ce que nous allions faire avec cela. Par la suite, nous avons reçu l'argent, soit 100 000 FCFA (224 $ CAD) chacune pour un total de 1 100 000 FCFA (2469 $ CAD). C'était notre premier financement

avec la CNCA en 1992. Nous avons donc décidé de nous réunir pour discuter de notre projet et de la façon de le gérer.

Nous avons décidé d'investir 5 000 FCFA (11,25 $ CAD) chacune que nous avons déposés dans un compte d'épargne pour le futur. Après ça, nous avons pu débuter le travail. Nous avions beaucoup de produits de matières premières tels que le cymbium (un mollusque), le poisson, les huîtres et les coquillages à exploiter. Nous avons acheté les mollusques aux pêcheurs et nous les avons transformés. La transformation se faisait en plein air, sous le soleil. Nous pouvions enfin commencer à faire du commerce à Dakar pour grossir davantage notre marché. Nous nous sommes également installées près de la plage et nous pouvions faire le commerce là-bas. Lorsque les autres femmes de la communauté nous ont vues, elles sont toutes venues nous voir et elles étaient très intéressées, elles se demandaient comment nous avions pu obtenir ce financement. Lorsque nous leur avons expliqué, elles désiraient à leur tour créer un GIE et faire comme nous.

Quant au remboursement du prêt de la CNCA, le paiement était dû après six mois. Mais avant même d'avoir atteint cette période, nous sommes allées à la banque et nous leur avons donné l'argent. Ils nous ont demandé comment cela se faisait que nous pussions déjà tout rembourser. Nous leur avons expliqué que nous avions travaillé fort et que nous désirions maintenant, avoir un deuxième financement. Nous avons donc fait une deuxième demande en passant par le Programme d'appui aux petites entreprises (PAPEC). Notre premier groupement s'appelait *Niamane*. Comme nous avions supporté un deuxième groupe de femmes à créer leur GIE, celles-ci y sont également parvenues et elles ont créé le groupement *Dimlé* avec la présidente Sally Sarr. Puis, d'autres femmes nous voyaient faire et nous voyaient réussir, elles ont donc démontré de l'intérêt et encore à leur tour, nous leur avons expliqué et nous les avons encadrées. Celles-ci ont formé le troisième GIE de Dionewar, au nom de *Ngodane*. Il faut savoir que le nom des GIE n'est pas en fonction de nos activités économiques, ils représentent plutôt le nom de figures historiques ou le nom de

certaines choses dans notre culture. Par exemple, Ngodane est le nom de celle qui a créé Dionewar et Niamane est le nom d'un bois sacré qu'on retrouve dans notre région.

Aujourd'hui, on retrouve 24 GIE à Dionewar et tout a commencé comme cela. Les premières années étaient difficiles et c'était beaucoup de travail, mais c'était également très payant puisque nous réussissions bien à faire notre place. Ces groupements sont très puissants au niveau du développement, nous devons être dans un groupe pour pouvoir aller beaucoup plus de l'avant au niveau du développement. Le quatrième groupement à être créé s'appelait *Diandame*. Cette période était marquée par la naissance de tous les GIE au village.

Afin d'être plus fort ensemble, d'avoir une meilleure cohésion et être plus facilement financé, il fallait se fédérer. Ce sont donc ces quatre groupements-là qui ont formé en 1994, la fédération qu'on appelle aujourd'hui la FELOGIE pour Fédération locale des GIE de Dionewar. Lorsque nous sommes allées voir le chef du service des pêches, il nous a demandé pourquoi nous voulions nous fédérer. Nous lui avons répondu que c'était pour mieux participer au développement du village et pour mieux trouver des solutions aux problèmes des femmes de Dionewar. Ce qui nous a également convaincues de nous fédérer est le fait qu'à ce moment-là, il n'y avait pas de boutique d'alimentation où on pouvait trouver du riz, de l'huile et tous les autres aliments de première nécessité. C'était notre premier défi : comment avoir tout ce qui est nécessaire afin de ne plus avoir besoin d'aller sur la terre ferme. La FELOGIE servait à assurer que tous les GIE se soutiennent et travaillent ensemble pour le bon développement. Nous avons donc créé un bureau et toutes les femmes ont opté pour que je sois la représentante et la présidente de la FELOGIE.

Suite à cela, nous voulions avoir le financement pour un bâtiment qui servirait pour le magasin d'alimentation. Nous sommes donc allées voir le coordonnateur du PAPEC. Celui-ci nous a avoué qu'il n'avait jamais accepté de financer quiconque pour un bâtiment, mais il savait que les

femmes de Dionewar travaillaient bien et que tous les GIE ne montraient que des résultats positifs. Nous avions donc déjà fait nos preuves et c'est pour cette raison qu'il a accepté de nous financer.

Nous sommes retournées à Dionewar pour trouver le terrain et faire la mise en place de tous nos besoins pour le projet. Nous sommes ensuite allées voir les conseillers de la communauté rurale du village et nous avons fait la demande pour acquérir le terrain. Une fois acceptée, nous avons acquis un devis en menuiserie, un devis en maçonnerie et un devis en main-d'oeuvre, pour un coût total de 3 millions de FCFA (6 733 $ CAD). Lorsque tout était en place, le coordonnateur nous a mises en communication avec le directeur de la CNCA pour que le prêt soit accepté. Entre-temps, il y a un homme qui est venu nous voir pour nous financer, il travaillait pour l'African Development Fundation (ADF), une organisation américaine. Il nous a demandé si nous avions un compte, car il voulait nous aider dans notre travail. Pour nous financer, il nous fallait un fonds de 500 000 FCFA (1 122 $ CAD). Les 500 000 FCFA étaient déjà disponibles puisqu'elles cotisaient 5 000 FCFA par mois par personne. Ces quatre groupements-là sont ceux qui ont participé à notre caisse locale. Nous avions toutes cotisé 200 000 FCFA (449 $ CAD) et en 4 ans nous avions 9 900 000 FCFA (22 218 $ CAD).

Après, il y a eu la construction du bâtiment qui allait abriter le siège de l'alimentation générale. C'était un besoin nécessaire pour les villageois, car nous avions toutes les peines pour nous ravitailler en nourriture. Souvent, il fallait faire plusieurs kilomètres pour s'en procurer.

Pour avoir la marchandise, il fallait donner un acompte de 500 000 FCFA (1 122 $ CAD) pour recevoir 3 millions FCFA (6 733 $ CAD). Nous étions donc les quatre GIE fondateurs. Toutefois, pour les autres qui désiraient adhérer à la fédération et faire partie du magasin c'était possible, mais il fallait donner un acompte. Et c'est ainsi que nous avons réussi à faire marcher ce magasin qui est toujours là depuis des années et qui est disponible pour tout le village.

Comme c'était un prêt, il fallait le rembourser. Les versements se faisaient à tous les 3 mois et ils étaient d'un montant de 225 000 FCFA (505 $ CAD). C'était pour rembourser le prêt pour le bâtiment et pour tous les aliments qui étaient à l'intérieur. Grâce au travail des femmes, nous avons réussi à tout rembourser sans problème et même, nous avons continué de verser tous les 3 mois 225 000 FCFA (505 $ CAD) pour épargner. Chaque membre du groupement remettait 200 FCFA (0,45 $ CAD) par mois, donc chaque groupement remettait 3 000 FCFA (6,75 $ CAD). Avec le temps, nous étions rendus 11 groupements et nous épargnions ainsi plus de 30 000 FCFA (67,35 $ CAD). En discutant avec les groupements, chacun se demandait comment nous avions pu avoir ce financement et toute cette marchandise.

Il y avait un commerçant qui s'appelait El Hadji Sarr et qui vivait à Niodior. Il possédait de grandes pirogues et il partait souvent acheter du riz à Kaolack. Nous avons pris cette chance-là et nous avons discuté avec lui du fait que nous voulions du financement pour que le magasin soit complètement rempli de marchandises et particulièrement, pour que nous ayons du riz. Nous avons discuté et nous avons trouvé un terrain d'entente. Nous avons expliqué à El Hadji Sarr notre projet et il a accepté, mais avec un intérêt de 500 FCFA (1,15 $ CAD) par sac. Il nous a donné les sacs de riz que nous avons ensuite revendus. Mais il faut savoir qu'il y avait déjà quelqu'un qui les vendait plus cher au village parce qu'il vendait à ceux qui n'ont pas le même niveau de vie. Il vendait les sacs de riz plus cher et il ne vendait pas au détail. Donc, quand la famille n'avait pas les moyens d'acheter le gros sac de riz, elle devait s'en passer. Nous leur avons parlé de notre projet et ils ont accepté qu'on en vende pour permettre à toute la population des villages d'y avoir accès. Nous ne faisions pas de profit au début sur ces sacs. Tout ce que nous voulions, c'était de régler ce problème au village, c'était de permettre à tous les villageois d'avoir du riz à midi sur leur table.

Nous avons travaillé très dur pour faire marcher ce magasin qui est encore là aujourd'hui. Voilà, cela a débuté comme ça, tout ce que vous voyez ici. Nous avons travaillé très dur pour faire marcher ce magasin, et c'est nous qui avons fait toutes les démarches. C'est avec ces groupements que nous avons travaillé d'aval en amont pour obtenir les produits de première nécessité. C'est avec toutes ces braves femmes que nous avons réussi.

Au début, nous ne voulions pas avoir de gérant au magasin, car nous voulions que tout soit fait ensemble, mais ce n'était pas une bonne idée, ce n'est pas la bonne solution. C'est pourquoi nous avons choisi Maïmouna comme gérante. Comme ça, c'est elle qui s'occupe du magasin et si elle est absente, elle a une remplaçante.

N.B. Quant à votre premier centre de transformation, comment avez-vous réussi à le financer et à le bâtir ?

F.S. C'est en 2000 que tout a commencé. Dans ce temps-là, c'était Pape Diouf qui était le ministre de la Pêche, il venait d'être élu, et Ndèye Tickè était la directrice de la pêche. Elle m'avait invitée dans un séminaire à Dakar dans un quartier qu'on appelle Yarakh, à l'hôtel qu'on appelle La cafétéria de Yarakh. Le séminaire portait sur l'hygiène et la qualité des produits halieutiques, soit des fruits de mer. J'étais invitée en tant que présidente de GIE. Lorsque j'y étais, j'ai pris la parole pour leur expliquer que j'étais très intéressée et satisfaite de leur invitation sur le séminaire sur l'hygiène et la qualité puisque depuis plusieurs années, nous cheminons pour avoir la qualité, nous cheminons pour que les produits halieutiques de Dionewar soient les plus prisés du Sénégal tels que le cymbium, le kétiakh (poisson braisé-salé-séché), etc. J'avais également emporté avec moi des échantillons de cymbium pour démontrer le travail que nous faisions. Je leur ai dit que j'avais entendu parler d'un certain Blanc qui dirigeait un projet qu'on appelle PAPA-SUD portant sur l'objectif d'implanter des sites de travail pour les femmes. Je leur ai dit que nous voulions un site de travail à Dionewar puisque là où nous travaillons actuellement, c'est

très dur, c'est au rivage de la mer, il n'y a pas de tente, il n'y a pas d'ombre et nous travaillons directement sous le soleil. Également, nous n'avions pas d'équipement, nous n'avions rien. Ça nous plairait vraiment d'y participer ou bien de faire partie des villages qui vont acquérir un site de travail. Je leur ai ensuite dit qu'une fois revenue à Dionewar, j'allais leur en parler et j'allais revenir avec une lettre de demande officielle qu'on va leur transmettre, que tout le village de Dionewar aura écrite ensemble. Une lettre avec un plan d'affaires et tout ce qu'ils demandent.

Une fois arrivée à Dionewar, j'ai fait la restitution devant les gens du village, à l'arbre à palabres, là où on se rencontre toujours pour faire les réunions. Tout le village était d'accord que j'écrive la lettre avec un plan d'action et qu'on la remette à la directrice de la pêche.

Une fois fait, la directrice de la pêche nous a dit qu'il y aurait des gens qui viendraient pour visiter notre site de travail et nous poseraient quelques questions. Lorsque ces gens-là sont venus, ils ont posé des questions et ils ont demandé si nous avions un terrain où ils pourraient implanter le site. Comme nous n'en avions pas, je suis allée voir les hommes pour leur expliquer les raisons qui m'amènent et comment nous pouvions trouver un site. Ceux-ci m'ont dit qu'il n'y avait pas de problème : « Le jour où ces gens-là viendront de nouveau, nous vous trouverons un terrain adéquat ».

Les chefs régionaux des services de pêche qui sont venus voir sont Alioune Badara Sy de Dakar, Babacar Ndir de Kaolack, Ibrahima Faye de Djifère et Sané qui était le chef de service de pêche local de Niodior ainsi que Ndiamé Ndiaye de Niodior qui était le chef d'appui au développement local de l'arrondissement de Niodior. Ils sont tous venus ici pour voir le plan d'affaires, voir notre site de travail et voir comment nous travaillions. Le futur site n'était pas encore défini à ce moment-là. Il s'agissait vraiment d'une visite d'échange pour voir comment nous travaillions et voir notre plan d'action.

Il y avait également un Blanc du nom d'Éric qui était chargé du projet PAPA-SUD qui accompagnait les chefs régionaux des services locaux. Lorsqu'il est débarqué de l'embarcadère, il a mesuré en faisant de grands pas pour savoir le nombre de mètres qu'il y avait entre le port et notre site de travail.

Quant aux gens qui sont venus pour la visite d'échange, ils ont pris des notes et sont repartis. Les femmes avaient pris la peine de montrer aux gens du projet où elles désiraient implanter le site de travail. Lorsque ces gens-là sont partis, mon équipe et moi avons écrit une lettre, c'était une demande de parcelle à usage commercial que nous avons remise au président de la communauté rurale de Dionewar. Dans ce temps-là, ce n'était pas une commune, c'était une communauté rurale. Dans ce temps-là, le président se nommait Fabi Sarr, il était de Niodior, mais la communauté rurale de Dionewar est composée de trois villages dont Dionewar, Falia et Niodior, le président pouvait donc habiter un de ces trois villages. Lorsque nous avons reçu la lettre, nous avons su que la communauté rurale acceptait de nous donner une parcelle de terre.

Quand tout cela a été fait, le projet PAPA-SUD nous a confirmé qu'ils étaient d'accord pour financer la construction de notre site. Ils nous ont envoyé l'entrepreneur qui devait s'occuper des travaux, il s'appelait Hassane Touré, c'est un Marocain. Une fois arrivé, il a appelé tout le village à la place publique pour dire que c'est lui qui a gagné le contrat pour la construction du site des femmes et pour se présenter.
Il a également dit toutes ses modalités et la façon dont il allait travailler. Il a également mentionné qu'il avait ses maçons et ses ouvriers qu'il comptait amener avec lui. Mais puisqu'il travaille à Dionewar, et qu'ici il y a des maçons et il y a des ouvriers qui sont capables de faire ça, le village a rétorqué qu'il ne voulait pas qu'il amène tous ses ouvriers : « Il faut que ce soit 50/50. Donc tu amènes ce que tu as, mais y'a une partie que tu prendras à Dionewar ». C'était pour que le village aussi puisse participer à la construction et que Dionewar aussi puisse en gagner quelque chose. Finalement, il a été d'accord avec la proposition du village.

Durant tout le temps de la construction, c'est moi qui l'ai hébergé. Également, vu qu'on avait étalé le projet, l'apport du village devait être présent. C'était donc le village qui devait puiser de l'eau pour les travaux et fournir les coquillages pour la construction. Ce sont les femmes qui faisaient ce travail. C'était ça notre apport. Concernant la restauration de l'entrepreneur, c'est moi et ma famille qui s'en chargions, mais ce n'était pas payant. C'est l'entrepreneur qui payait pour ses dépenses, mais il ne nous payait pas.

Les travaux ont duré deux ans, c'est donc en 2002 que nous avons inauguré le site. Voilà, c'est de cette façon que nous avons réussi à acquérir notre premier site de travail.

Suite à cela, toujours en 2002, le chef du village, Mamadou Ndong, m'a aidée à déposer le dossier pour faire partie des candidats pour le Grand Prix du Chef de l'État. Je voulais que la FELOGIE y participe. Je devais faire un plan d'action et je devais démontrer sur quoi j'ai travaillé. C'est le chef du village qui l'avait élaboré et monté, il me l'avait ensuite remis pour que je l'envoie.

Ce jour-là, en 2002, lorsque j'ai gagné le Grand Prix du Chef de l'État, c'est le ministre de la Pêche qui est venu me voir pour dire : « Je n'ai pas encore inauguré votre site de travail, mais vous pouvez commencer à travailler, vous êtes de braves femmes, vous avez gagné le Grand Prix du Chef de l'État, vous pouvez donc commencer à travailler ». Parce qu'avant de commencer, il était censé venir pour le visiter et l'inaugurer officiellement. Également, lorsque nous avons gagné le prix, le ministre de la Pêche, Pape Diouf, a quitté Dakar pour venir directement à Dionewar nous rendre visite. Le grand prix s'élevait à 10 millions FCFA (22 443 $ CAD). Également, le ministre de la Pêche nous a donné un moteur de 40 chevaux Yamaha et une pirogue. La ministre de la Femme, quant à elle, nous a donné 2 millions FCFA (4 489 $ CAD) et des ordinateurs. Tout ça, c'est grâce à ce prix. Nous nous sommes rendues à Dakar pour recevoir ce grand prix.

Fatou Sarr posant avec son diplôme du Grand Prix du Chef de l'État.

Source : Noémie Boulanger

Il y avait des étals aussi, donc lorsque les travaux se sont terminés, j'ai écrit à la directrice de la pêche pour lui demander de nous donner des étals, là où on pose les poissons et les coquillages pour les faire sécher. Elle a accepté de nous les donner en plus de tous les équipements nécessaires pour faire fonctionner le site de travail.

Après la construction et l'acquisition des équipements, ils nous ont envoyé des gens chargés de la formation sur les techniques de transformation des produits halieutiques comme les poissons, le cymbium et tous les autres produits. Ce sont des spécialistes envoyés par le ministre de la Pêche qui l'ont donnée, ils avaient trouvé un cabinet spécialisé qui est venu ici. C'était un certain Atoumane Diouf qui était chargé de nous former sur l'hygiène et la qualité, mais également sur la transformation en partant de la matière première jusqu'au produit fini.

Nous avons également suivi une formation en gestion financière et comptable. Grâce à cela, nous avons laissé l'ancienne méthode pour utiliser seulement la nouvelle. Si nous avions continué avec l'ancienne méthode, nous n'aurions pas pu concurrencer avec les autres, c'était

une méthode archaïque et ce n'était pas efficient alors que la nouvelle méthode était plus rapide et plus payante. Ainsi, quand le poisson venait, nous devions partir à la mer, puiser de l'eau, nettoyer le poisson et peser le poisson, parce que quand tu le pèses, tu sais combien tu devras mettre en sel pour le faire fermenter. Alors qu'avant, on prenait le poisson, on mettait du sel sans savoir quelle quantité était nécessaire et nous ne lavions même pas le poisson. De plus, sans la formation, nous ne faisions aucun calcul, on ne savait même pas combien on a investi en matière première versus le bénéfice final. Tout était mélangé. Grâce à la formation, nous sommes arrivées à cette capacité, à faire la différence (Annexe 1).

Ce sont toutes les femmes qui ont suivi la formation. Comme il y avait pas mal de gens et que la salle ne pouvait pas contenir tout le monde, dans chacun des 11 groupements, j'ai pris une personne et c'est elle qui venait la faire. De cela aussi, le cabinet nous a fait monter des commissions : il y avait la commission chargée des étals, la commission chargée du nettoyage, une pour la restauration, une pour l'hébergement, la gestion, etc. Il fallait également toujours changer le matériel quand il était vieillissant. Donc ce qu'on a fait, c'est que pour poser tes produits sur les étals, il fallait payer 50 FCFA (0,11 $ CAD) par jour pour les coquillages et le poisson était à 100 FCFA (0,22 $ CAD) par jour. L'argent était gardé dans les comptes pour le futur, jusqu'à ce que nous ayons besoin de racheter le matériel neuf. D'ailleurs, ces commissions existent toujours aujourd'hui.

Ces formations nous ont permis de modifier et d'améliorer nos méthodes de travail et de gestion. Après leur départ, nous nous sommes assurées de conserver cela.

Vu toutes les visites dans les marchés d'alimentation et les foires, il y a pas mal de gens qui sont venus en visite ici pour apprendre comment la FELOGIE travaille. Depuis, les produits de Dionewar ont gagné en popularité et partout au Sénégal où il y a des marchés et des foires, la FELOGIE de Dionewar est invitée, encore de nos jours. Et ce n'est

pas seulement au Sénégal puisque je suis partie en France, au Canada, en Corée du Sud, pour parler de l'organisation de la FELOGIE, pour montrer nos produits, mais aussi pour avoir des partenaires qui pourront nous aider à mieux aller de l'avant pour le développement. Pour être sélectionné dans ces foires internationales, il faut que ton site de travail soit parmi les plus propres et tes produits soient de meilleure qualité. Parce qu'ils vont vous envoyer un dossier que vous allez remplir et que vous devrez retourner au ministère de la Pêche accompagné d'échantillons de vos produits. Une fois ces produits-là arrivés, ils vont être analysés par l'ITA. Il s'agit de l'institut chargé d'analyser les produits halieutiques et de s'assurer de la qualité avant de les envoyer en Europe. C'est eux qui confirmeront si vos produits peuvent partir et c'est eux également qui vont venir vous visiter sur le terrain pour voir comment vous travaillez. Si le produit va bien, si le site de travail est bien propre, si les normes de travail des produits de transformation des produits halieutiques sont respectées, tu seras sélectionnée parmi les fédérations qui vont partir à la Foire internationale de Busan en Corée du Sud. Et ça, c'est chaque année, au mois d'octobre. Nous n'avons pas encore fait la sélection pour l'année 2017, mais en 2016 on y était, en 2015 on y était, en 2014 on y était. Bref, nous sommes parties cinq fois en Corée du Sud. Cette année, quand on fera la sélection, je ne serai pas présente, un seul membre de la FELOGIE sera présent, ils se baseront sur ce qu'ils ont vu au site de travail et sur l'analyse qu'a fournie l'ITA sur les produits qui ont été envoyés par la FELOGIE. Ça a toujours fonctionné, chaque année où nous avons participé, nous avons toujours été sélectionnées. La foire internationale de Dakar aussi se passe ainsi et la FIARA aussi, ça, c'est la Foire internationale de l'agriculture et des ressources animales. C'est un gros événement, c'est des gens de partout en Afrique qui viennent pour y participer. Pour celle-ci aussi, chaque année, la FELOGIE est sélectionnée.

N. B. Comment avez-vous trouvé cela de voyager à l'extérieur du pays ?

F.S. J'ai adoré les voyages que j'ai faits à l'extérieur parce que ça m'a permis de voir ce que je ne connaissais pas et d'interroger ma curiosité.

Ça m'a permis aussi d'avoir des partenaires et de présenter les produits de Dionewar. C'est la raison pour laquelle le produit est connu partout en Corée.

N.B. Qui est votre interprète lors de ces voyages ?

F.S. Effectivement, j'ai besoin de quelqu'un qui parle anglais. Mon interprète vient du COSEC (Conseil sénégalais des chargeurs), notre partenaire. Le ministre de la Pêche délègue des gens qui savent parler anglais. Donc lorsque nous y sommes, je parle le wolof et l'interprète traduit tout en anglais. Même à Paris aussi, c'était comme ça. Tous mes voyages m'ont permis d'être reconnue et respectée partout au Sénégal. C'est à travers ces voyages-là, à travers les discours que je donne, à travers mon engagement pour le développement et à travers l'épanouissement de la femme africaine.

D'ailleurs, il y a trois mois, j'étais au Maroc pour aller au Salon des produits halieutiques. J'étais partie avec d'autres femmes qui sont membres de la FENATRAMS (Fédération nationale des femmes transformatrices et micro-mareyeuses du Sénégal) dont je suis présidente. La FELOGIE avait été sélectionnée avec d'autres membres de la FENATRAMS, nous sommes 10 000 femmes dans cette association, des femmes de partout au Sénégal. Nous sommes présentes dans les sept régions du Sénégal.

Historique des actions de la FELOGIE de 1992 à 2014

1992	Premier financement avec la CNCA. Création du premier GIE Gniamane avec Fatou Sarr comme présidente.
1992 à 1994	Création de trois autres GIE.
1994	Création de la FELOGIE avec Fatou Sarr comme présidente.
1996	La FELOGIE arrive en deuxième place au concours du Grand Prix du Chef de l'État.
1999	Reconnaissance gouvernementale pour la FELOGIE en raison de la réception du récépissé qui confirme que la FELOGIE est reconnue par les autorités étatiques sénégalaises.
2000	Début des travaux du premier site de transformation des femmes.
2001	Création de la FENATRAMS. Début du jardin communautaire qui fonctionnera jusqu'en 2006.
2002	Grâce à une lettre de motivation de Fatou Sarr, sept puits sont construits à Dionewar. Début du reboisement des mangroves, projet qui a continué jusqu'en 2006. Début de la coopération avec le FEM. Inauguration du premier site de travail. Le projet du centre de formation professionnelle a commencé.
2003	Fatou Sarr reçoit le Grand Prix du Chef de l'État pour ses bonnes actions.
2005	Reboisement des mangroves dans un deuxième secteur jusqu'en 2006.
2006	Les femmes suivent une formation sur les produits forestiers. Création d'une commission de protection et de surveillance de la forêt et de la mer.

	Construction d'une digue de protection contre la montée des eaux.
	Début du repos biologique.
2009	Création du COGER.
2013	Construction du nouveau site de travail pour la FELOGIE.
2014	Construction d'une digue de 115 mètres pour protéger le village contre la montée des eaux.

Les liens entre la Caisse nationale de crédit agricole et la FELOGIE

F.S. Aujourd'hui, j'aimerais parler de notre entente avec la Caisse nationale de crédit agricole, la CNCA, et également des bénéfices générés par la FELOGIE.

Donc, voilà, tu es venue en mer avec nous ? Tu as vu notre travail. C'est dans ce travail-là qu'on excelle pour pouvoir développer le village de Dionewar. Quand nous avons créé notre premier GIE, l'objectif était d'avoir une autosuffisance en denrées de première nécessité. Les premières denrées c'est le riz, c'est l'huile, le maïs, etc. Pour en trouver, il fallait aller à Kaolack, à Sokone, à Dakar. Donc notre premier objectif c'était ça : comment faire pour que les familles soient à l'aise et pour que la femme ne se fatigue plus ? Avant, pour trouver les premières denrées de nécessité c'était vraiment difficile. C'est pourquoi le premier objectif était d'avoir une autosuffisance en premières denrées de nécessité.

Lorsque nous avons eu à lutter pour l'autosuffisance des premières denrées de nécessité, il fallait trouver des bonbonnes de gaz parce qu'avant, pour en trouver, il fallait toujours aller à Kaolack, à Dakar, à Joal, à Sokone. Et entre-temps, tu pouvais perdre ta bonbonne de gaz en plus de devoir payer une taxe pour pouvoir la transporter dans la pirogue. Tu avais deux options, soit tu allais la chercher toi-même ou sinon, tu pouvais l'envoyer par le courrier hebdomadaire, mais ça pouvait durer. Donc notre idée, c'était de lutter pour mieux protéger notre environnement puisqu'on cuisinait avec le bois mort, le bois de la mangrove. On coupait la mangrove et on dévastait la forêt, il fallait protéger cet environnement immédiat. Comment le protéger ? Il faut qu'il y ait du gaz sur place.

Nous sommes parties à Dakar avec la Secrétaire générale et la gérante de l'alimentation générale, Maïmouna Ndiaye. Nous avons pu trouver un dépôt de gaz et nous avons signé un contrat avec le responsable.

Nous étions parties à Dakar à la recherche d'un partenaire et nous avons visité pas mal de dépôts de gaz avant de trouver quelqu'un avec qui on pourrait signer un contrat et qui pourrait nous fournir en bonbonnes. Voilà, c'était notre idée et cette idée-là a payé, mais celle qui a également payé c'est l'idée d'avoir un magasin d'alimentation à Dionewar. Lorsque le magasin est finalement arrivé, c'est tout le village qui a applaudi. Tout le monde n'avait pas les mêmes moyens financiers, ce n'est pas tout le monde qui pouvait acheter un sac de riz. Il y en a qui ne pouvait acheter que par kilo donc, au détail. Et quand tu achetais au détail, c'était difficile de partir à Dakar pour aller acheter au détail, tu ne pouvais pas. Donc quand nous avons eu le magasin, c'était tout le monde qui pouvait avoir son sac de riz et c'est tout le monde qui pouvait avoir du riz sur la table.

À cela, nous avions aussi une autre idée. C'était de lutter contre la déforestation, de lutter contre la coupe des mangroves parce qu'en faisant ça, les poissons ne se reproduisent pas et les coquillages manqueront. Donc si tu vas aujourd'hui au magasin d'alimentation, tu peux voir tout ce qui est là.

Lorsque nous sommes parties à Dakar, nous avons trouvé un partenaire. Donc nous sommes parties là-bas et nous avons discuté avec le gérant. Nous lui avons dit que « nous habitons une île qu'on appelle Dionewar, c'est une île enclavée donc pour trouver des bonbonnes de gaz, c'est très difficile. On voudrait signer un contrat avec toi pour que tu nous fournisses en gaz, mais nous n'avons pas beaucoup d'argent. Nous avons un dossier, c'est le dossier de la FELOGIE et nous avons 500 000 francs ». Il nous a dit que vu que nous avons une belle idée, il va nous aider. En premier, il nous a donné 100 bouteilles de gaz, et chaque fois il nous en redonnait 100. Lorsque nous avons amené le gaz, nous avons appelé tout le village et nous leur avons dit que « pour avoir l'autosuffisance en denrées alimentaires, aujourd'hui, nous sommes parties à Dakar pour trouver une solution à notre problème, et Dieu merci, nous avons trouvé une solution. Aujourd'hui, nous sommes revenues avec des bonbonnes de gaz.

Donc aujourd'hui, chaque homme et chaque femme, tout villageois qui a besoin de gaz peut venir au magasin d'alimentation pour se servir ». L'idée était très pertinente et les villageois étaient très contents de l'idée qui a été émise et des démarches que j'ai effectuées. Dans ce cas aussi, nous avons discuté pour renforcer le dépôt de gaz. Ainsi, chaque mois, chaque femme de la FELOGIE cotisait un montant de 200 francs pour le renforcer. Nous avons fait cela pendant deux ans, après deux ans, nous nous sommes rencontrées et nous avons décidé d'augmenter à 500 francs pour mieux augmenter le quota en gaz. Pourquoi nous voulions augmenter ? Car à ce moment-là, il n'y avait pas de dépôt de gaz à Niodior ni à Falia, et donc, les deux venaient se fournir en gaz ici à Dionewar. Grâce à cette cotisation que nous avons faite à un moment donné, nous avons eu un renforcement dans le compte de trois millions FCFA. Avec ces 3 millions FCFA, nous avons réussi à avoir 250 bouteilles au lieu de 100. Cela a permis d'augmenter l'autonomie en gaz.

Ensuite, il y a eu nos débuts avec ADF. Au début, lorsque nous avons eu le magasin, rempli de denrées alimentaires, puis rempli de bonbonnes de gaz, nous avons continué à travailler à la cueillette des huîtres, des arches et des coquillages. Nous faisions également, ici, de l'huile de palme. Les gens de l'ADF nous ont trouvées sur place, ils nous ont demandé : « Vous là, comment vous faites pour travailler ça ? ». Nous leur avons expliqué notre processus et ensuite, ils nous ont demandé comment nous avons fait pour avoir ce magasin et qu'est-ce que nous faisions avec les bénéfices. Nous leur avons expliqué que nous faisions du crédit entre les femmes, mais ce n'est pas seulement les femmes qui font partie du groupement qui peuvent en recevoir. Nous donnons aussi aux vieilles dames qui ne peuvent pas aller en mer ou transformer de l'huile de palme pour qu'elles puissent faire du commerce. Ainsi, chaque vieille dame reçoit 25 000 francs qu'elle devra rembourser dans trois mois. Toutefois, au lieu de rembourser 25 000 francs, elle devra rembourser 27 500 francs. Nous avons continué comme ça. Quand l'ADF est venu, ils nous ont posé plusieurs questions et nous avons répondu à chacune d'elles. C'était

une femme envoyée par l'ADF, j'ai oublié son nom, mais elle était accompagnée d'un homme qui se nomme Mamadou Bitèye, c'était un Africain qui était le coordonnateur de l'ADF au Sénégal à ce moment-là, ce sont donc ces deux-là qui ont posé des questions puis ils sont rentrés.

Ils sont restés cinq ans sans revenir, mais la cinquième année, quand ils sont revenus, ils nous ont trouvées avec un grand avancement dans le travail. Parce qu'au début, on donnait 25000 FCFA aux vieilles femmes et on se partageait ce qu'on faisait, mais lorsqu'ils sont revenus, je leur ai dit : « Nous avons avancé, parce qu'actuellement, pour chaque femme que tu vois au site, chaque 3 mois, on donne aux unes 50000 FCFA de crédit, et aux autres, 25 000 FCFA. Et quand on te donnait 50000 FCFA, au troisième mois tu devais rembourser 55 000 FCFA, et ceux à qui on donnait 25 000 FCFA devaient rembourser 27500 FCFA ». Et même, on donnait de l'argent en crédit aux femmes qui ne faisaient pas partie d'un GIE parce que nous avions de l'argent dans notre caisse et que nous pouvions nous le permettre.

Avec ces crédits-là, quand tu remboursais 3 mois plus tard, si on t'avait donné 25 000 FCFA, on te donnait maintenant 50 000 FCFA. L'agent envoyé par l'ADF était vraiment content de notre cheminement et de notre avancement, et également des idées que j'avais émises. Il nous a alors dit qu'il désirait élaborer un projet pour nous et même qu'il l'avait déjà élaboré parce que « ça fait cinq ans que nous sommes venus, et le projet est déjà en cours de route »; c'est ce qu'il nous a dit.

À ce moment-là, il n'y avait pas de téléphone, il n'y avait que des cabines téléphoniques. Les téléphones cellulaires sont arrivés seulement dans les années 2006. L'ADF nous avait envoyé une lettre et la lettre était en fait, une convocation à venir les rejoindre à Dakar. Nous nous sommes rendues et lorsque nous sommes arrivées, il nous a dit : « Je suis vraiment content de votre travail, vraiment, vous êtes de braves femmes et l'ADF se charge de vous aider et de vous accompagner dans votre travail. Pour vous accompagner, nous avons

un financement qui est déjà sur place et qui est d'une valeur de 18 millions FCFA. Il y a 4,5 millions FCFA pour votre boutique d'alimentation et ce seront des fonds perdus, ils ne sont pas remboursables. Les 13,5 millions FCFA restants sont pour donner aux femmes en termes de crédit ». À ce moment-là, nous n'avions pas de caisse de crédit et d'épargne, tout l'argent était présent dans ma chambre. C'est moi qui gérais tout l'argent chez moi. Celle qui avait besoin de crédit venait directement chez moi. Quand elle remboursait, elle posait l'argent directement sur la table, tout le monde venait puis on lui redonnait un prêt. Ces prêts-là n'étaient pas seulement pour les femmes de la FELOGIE de Dionewar, c'était pour toutes les femmes de l'arrondissement, il y a même des femmes de Niodior qui venaient. C'était des prêts pour mieux travailler à Dionewar et chaque trois mois, on devait rembourser avec un intérêt.

N.B. Il n'y avait pas de trésorière à ce moment-là dans la FELOGIE ?

F.S. Oui, il y en avait une, mais en fait, elle habitait dans la même maison que moi. C'est Maïmouna Ndiaye qui était la trésorière à ce moment-là.

Lorsque l'argent commençait à être un peu trop colossal pour être gardé dans ma chambre, je suis allée voir une ONG américaine, les Nations Unies. Il y avait Fatou Ndiaye qui était déjà là-bas, elle était la représentante des Nations Unies au Sénégal. Je leur ai dit : « Moi, je veux avoir une caisse de crédit et d'épargne et je sais que vous avez avancé de ce côté-là, comment pouvons-nous faire pour en avoir une ici. » Les Nations Unies ont ouvert à plusieurs femmes des caisses de crédit et d'épargne. C'est pourquoi je suis partie à Dakar pour voir comment ça se passe. On m'a expliqué tout le cheminement qu'il faut faire pour avoir une caisse de crédit et d'épargne.

Fatou Ndiaye m'a dit que pour avoir une caisse de crédit il faut que les femmes que tu impliques soient d'accord avec le projet. C'est pourquoi je suis revenue à Dakar, j'ai appelé toutes les femmes et j'ai eu leur

accord. Toutes les femmes étaient d'accord pour qu'on ait la caisse de crédit et d'épargne.

Donc tu sais qu'avant, les crédits se partageaient. Quand tu avais besoin d'argent, tu venais directement chez moi. C'était l'informel, mais il fallait se formaliser. Pour nous formaliser, nous avons contacté d'autres caisses de crédit et d'épargne qui ont une expérience dans cela déjà. Ces gens-là nous ont dit qu'il faut aller au village pour faire une restitution et demander l'avis des femmes. Donc c'est ce que j'ai fait. J'ai contacté une grande assemblée. Cette assemblée générale, c'était tous des habitants de Dionewar, hommes et femmes, qui étaient assis ensemble pour discuter de l'idée et tout le monde était d'accord.

N.B. La rencontre s'est déroulée sous l'arbre à palabres ?

F.S. Oui, celui près de la maison du chef du village. Ce n'est pas tout le monde qui est présent quand tu convoques une assemblée, c'est tous les leaders d'opinion qui vont venir et qui vont relater l'information dans le village.

La rencontre pour la caisse s'est donc faite ici à Dionewar avec tous les leaders d'opinion et il y a eu une autre rencontre à Niodior pour faire la même chose. Nous voulions impliquer Niodior pour avoir plus de force financière. Donc je suis également allée à Niodior et tout le village était d'accord.

Suite à cela, j'ai appelé la responsable du crédit agricole pour qu'elle nous aide à nous formaliser. Lorsque ces gens-là sont venus, c'est la FELOGIE qui les a pris en charge, que ce soit côté transport ou côté restauration et même le séminaire qu'ils ont organisé avec nous, c'est la FELOGIE qui a payé.
Ils nous ont dit qu'il fallait trouver deux personnes qui vont gérer la caisse de crédit et d'épargne et l'une d'elles doit avoir le bac. Lorsque nous les avons trouvées, c'était une femme de Niodior et une femme de Dionewar. C'est la femme de Niodior qui a reçu le mandat de gérer

la caisse, celle de Dionewar était une adjointe. Avec cela, la FELOGIE s'est chargée de leur formation en gestion et en caisse.

Il y avait les partenaires qui venaient et faisaient des formations aux femmes. Comme il y avait le comité de crédit, il fallait aussi créer une commission de sages et une commission de surveillance. Et la présidente du crédit, c'était moi, et ça l'est encore de nos jours. Tout ça, c'était mis sur pied pour mieux aller de l'avant. Cette caisse est présente à Dionewar encore de nos jours.

Lorsque les gérantes ont fait leurs formations et que le bureau a été formé, lorsque nous avons eu tous les papiers nécessaires pour que la caisse de crédit et d'épargne démarre, il fallait de l'argent pour démarrer. Les fonds de la FELOGIE étaient de 16,5 millions FCFA (37 030,17 $ CAD) et les fonds des femmes étaient de 8 millions FCFA (17 954 $ CAD), donc les deux assemblés, ça nous faisait 24,5 millions FCFA (54 984 $ CAD). Nous avons débuté avec ces 24,5 millions FCFA.

N.B. Comment aviez-vous ramassé cet argent ?

F.S. C'était avec le crédit aux femmes. Au début, on te donnait 100 000 FCFA (224,45 $ CAD), dans trois mois, tu rembourses 110 000 FCFA (246,87 $ CAD). On te donne 50 000 FCFA, dans 3 mois, tu rembourses 55 000 FCFA (123,45 $ CAD). On te donne 25 000 FCFA (56,11 $ CAD), dans 3 mois, tu rembourses 27 500 FCFA (61,72 $ CAD). C'est ce qui a donné le 16,5 millions FCFA à la FELOGIE. Et le fait que nous faisions de l'argent, nous avons pu nous cotiser entre femmes et c'est comme ça que nous avons eu le 8 millions FCFA.
N.B. Et cette caisse-là est celle qui est située dans le même bâtiment que le magasin d'alimentation ?

F.S. Oui, exactement, elle est située dans le même bâtiment que le magasin d'alimentation.

N.B. Et elle sert à fournir financièrement la FELOGIE et à entreposer son argent ?

L.D. Non, cet argent est pour la population. Quand tu as besoin d'argent, tu vas ouvrir un compte à la caisse moyennant 8 000 FCFA (19,95 $ CAD).

F.S. Au début, pour avoir un compte à la caisse, tu donnais 6 000 FCFA (13,50 $ CAD) et deux photos d'identité. On t'ouvrait ton compte et tu pouvais déposer avec une fiche que tu dois remplir qui reste à la caisse. Chaque mois, chaque semaine ou bien chaque jour, quand tu as quelque chose à déposer, tu peux venir et tu le déposes comme épargne. Les gens peuvent aller déposer et retirer de l'argent, ils peuvent également avoir du crédit. Quand tu as besoin d'avoir un crédit, tu peux le faire. Quand tu as besoin d'ouvrir une boutique, quand tu as besoin de faire une pirogue, de t'acheter un moteur de pêche ou un nouveau filet, tu peux le faire.

Depuis que nous avons ouvert la caisse de crédit et d'épargne, pour avoir un crédit, ça ne se limite pas seulement aux femmes de la FELOGIE, c'est ouvert à tous les habitants de Dionewar, c'est ouvert à tous les habitants des îles du Saloum et c'est ouvert à tous ceux qui habitent le Sénégal. Pour bénéficier de ces crédits, il fallait simplement ouvrir un compte à la caisse de crédit et d'épargne qu'on appelle la caisse Tew Opaax qui veut dire « la bonne femme ». Au début, on ne donnait pas beaucoup d'argent, c'était de 1 à 250 000 FCFA (561 $ CAD). Aujourd'hui, comme les fonds ont augmenté et que nous avons acquis une expérience, on peut donner jusqu'à 4 millions FCFA (8 977 $ CAD).
Avant de recevoir ce crédit, tu dois déposer la demande et le comité de crédit va se réunir. Ils vont étudier ton cas, donc si tu es solvable, et ils prendront ensuite la décision d'accepter ta demande ou non.

Lorsque nous avons ouvert la caisse, nous avons débuté avec les 24,5 millions FCFA. Aujourd'hui, on avoisine les 100 millions FCFA à la caisse (225 000 $ CAD). L'objectif qui était visé avec cela, c'était de lutter contre l'exode rural. Parce qu'avant que la caisse soit ici, on avait beaucoup d'exode rural. Les femmes partaient, que ce soit les vieilles dames, les mamans, les jeunes filles, toutes partaient en ville pour avoir de l'argent. Parfois on te payait la mensualité, 15 000 FCFA (33,66 $ CAD), mais ce n'était pas suffisant donc tu ne pouvais pas être libre financièrement. Il y avait pas mal de problèmes avec l'exode rural. Certaines filles partaient enceintes et d'autres se faisaient harceler par leurs patrons une fois rendues là-bas. Il y avait des harcèlements sexuels. Il fallait lutter contre cela. Il fallait que tout le monde ait une autonomie financière et puisse vivre dans le village avec sa famille, vivre avec son mari et voir chaque jour ses enfants, pouvoir les entretenir et les éduquer. C'était ça notre objectif.

Aujourd'hui, je crois que nous l'avons bien atteint. De plus, aujourd'hui, la caisse, tout le monde en bénéficie. Lorsque nous l'avons ouverte, il n'y avait que deux boutiques et un magasin d'alimentation, ça fait trois. Et quand la caisse est arrivée, tout le monde est venu pour chercher du crédit. Maintenant, quand tu marches dans le village et que tu visites, tu trouveras une trentaine de boutiques et les pirogues on n'en parle même pas. Tout ça a été financé par la caisse de crédit et d'épargne Tew Opaax de la FELOGIE. Les objectifs ont été atteints et les objectifs étaient pour le développement de Dionewar et pour lutter contre l'exode rural afin que tout le monde ait une autonomie financière.

Aujourd'hui également, il y a des ressortissants de Dionewar, Niodior, Falia, qui sont des immigrants des îles. Ils veulent parfois s'acheter des maisons, construire une maison ou bien s'acheter un terrain. Ils demandent donc à la caisse Tew Opaax de leur prêter de l'argent pour qu'ils remboursent mensuellement. Donc c'est la FELOGIE qui te construit la maison et toi tu rembourses par la suite. Tous les villages, que ça soit Dionewar, Niodior, Falia, Moundé, Fimela, Kaolack, tous

ceux qui sont dans les îles viennent à Dionewar pour recevoir des prêts. Ils viennent ici à Dionewar, à la caisse de la FELOGIE pour recevoir un prêt pour pouvoir aller travailler. Il y en a même qui habitent à Dakar et qui viennent ici. Il y a des caisses à Dakar, mais probablement qu'ici c'est plus facile à avoir. Il se peut qu'avec la banque ce soit plus difficile et moins avantageux.

Tout le travail qui s'est réalisé, c'est avec moi parce que je suis la présidente de la FELOGIE. Également, j'ai oublié de dire, quand j'ai voulu créer la caisse de crédit, il y avait les intérêts d'épargne. Comme j'ai dit, au début, chaque femme donnait 100 000 FCFA (224,25 $ CAD) et à la fin, elles remboursaient 110 000 FCFA (246,87 $ CAD) etc. Avec ces intérêts, avant d'ouvrir la caisse, nous avions réussi à épargner 10 millions FCFA (22 443 $ CAD). Ces 10 millions-là, nous les avons partagés avec 530 femmes qui composent la FELOGIE. Nous avons donc donné environ 19 000 FCAF (42,65 $ CAD) à chaque femme.

Suite à cela, nous nous sommes dit que les fonds générés par la FELOGIE devaient également servir à développer le village. Il fallait s'attaquer aux besoins des villageois. Mais avant de s'attaquer à leurs besoins, nous avons ouvert un autre compte qui allait servir à la FELOGIE, il s'agit de la caisse interne qu'on appelle FAED, le Fonds d'appui à l'économie et au développement. Cette caisse a été financée en don par le FEM à hauteur de 2 millions FCFA (4 488,50 $ CAD). Grâce à cette caisse, nous avons pu financer beaucoup de choses dans le village. Nous avons financé des écoles, des personnes malades, les nécessités, tout ce dont nous avions besoin dans le village, et c'était sous forme de dons, les gens n'avaient pas à rembourser. Par exemple, lorsque nous devions ériger le CEM, le Collège d'enseignement moyen, il fallait construire deux classes, c'est ce qui manquait pour qu'il soit érigé. À ce moment-là, les parents d'élèves se sont tous revirés vers moi, la présidente de la FELOGIE, pour avoir de l'aide. J'ai parlé avec eux puis j'ai appelé les femmes de la FELOGIE pour les mettre au

courant de la situation. Toutes les femmes étaient d'accord pour que la FELOGIE finance ces deux classes-là.

J'ai ensuite revu les parents d'élèves pour leur réclamer des devis sur la construction des deux classes manquantes. J'avais réclamé trois devis de la part des parents d'élèves. J'en ai finalement reçu un de 4,5 millions FCFA et la FELOGIE était d'accord de le financer pour que les deux classes soient construites. Il s'agit donc d'une œuvre de la FELOGIE.

Lorsqu'il a fallu restaurer la mosquée, la FELOGIE a également participé. Je t'avais dit plutôt que c'est la FELOGIE qui a acheté les moquettes qui sont dans la mosquée ? Il y a les carreaux également qui sont là, ils ont été mis grâce à la FELOGIE. Nous avons également acheté du ciment qui a servi à la construction. Lorsqu'on a acheté les moquettes, nous avons investi 1,5 million FCFA. Nous avons également acheté 6 ventilateurs et chacun d'eux a coûté 15 000 FCFA (33,66 $ CAD). Finalement, la FELOGIE a participé dans les travaux de rénovation à hauteur de 2,5 millions FCFA (5 610,65 $ CAD). Suite à cela, nous avons acheté une tonne de ciment. La tonne de ciment à ce moment-là coûtait 80 000 FCFA (180 $ CAD). Nous avons acheté 7 tonnes, donc un total de 560 000 FCFA (1 257 $ CAD). Nous avons également donné 250 000 FCFA (561 $ CAD) pour qu'ils achètent des carreaux neufs et les pieds de la mosquée.

Concernant la solidarité, il y a également des sommes que je ne peux pas évoquer qu'on a données à des nécessités, comme à des personnes malades. Il y a également des étudiants qui sont actuellement à Dakar, mais qui sont originaires de Dionewar. Les appartements où ils logent, c'est la FELOGIE qui les prend en charge. Leur location mensuelle, c'est la FELOGIE qui la paye. Ce n'est pas seulement pour les étudiants de Dionewar, c'est pour les étudiants des îles du Saloum. Raison pour laquelle ces étudiants-là viennent chaque année en vacances dans le village de Dionewar. Pendant leurs vacances, donc pendant les trois jours, c'est la FELOGIE qui les prend en charge.

Concernant la morgue du village, c'est la FELOGIE qui a acheté les toits et les fenêtres. Quant à la première clôture du cimetière, c'est la FELOGIE qui l'a fait construire.

Également, pendant ma présidence, au début, il n'y avait pas de w.c. dans les maisons. Il fallait toujours aller dans les places publiques, près de la plage. Tout le monde allait là-bas. Par contre, il y avait les vieilles personnes qui ne pouvaient pas y aller. Je suis donc allée voir le FEM pour discuter avec eux du problème. Ceux-ci luttent généralement pour la protection de l'environnement, mais là, ils ont accepté de financer le projet[5]. Donc nous avons élaboré le projet et le FEM a finalement financé 86 toilettes dans tout le village. Ces 86 toilettes-là sont partagées parmi les vieilles personnes du village. On les construisait directement dans les maisons, directement chez eux. Pour avoir cela, chaque personne devait participer en donnant un apport de 5 000 FCFA (11,22 $ CAD) alors qu'habituellement, une toilette peut te coûter 110 000 FCFA (246,87 $ CAD) ou même 150 000 FCFA (336,65 $ CAD). Il y a ensuite eu une deuxième tranche de toilettes et aujourd'hui, si tu te promènes au village, tu verras que presque toutes les maisons possèdent leur propre toilette. Et cela, c'est grâce à la FELOGIE, à nous.

Également, quand l'école arabe a eu besoin d'être réfectionnée, la FELOGIE a donné une participation de 350 000 FCFA (785,50 $ CAD). C'est pour te dire que tout ce qui est développement dans ce village, la FELOGIE a mis la main dessus.

L.D. Et tu sais, quand Fatou a une idée, avant de la partager avec les villageois, elle ira consulter les partenaires pour voir ce qu'ils en pensent. Quand le résultat est positif, elle ira voir les gens au village et

[5] Projet de lutte contre la pollution marine et la pauvreté par l'Accès à l'eau potable et à l'Assainissement dans le Terroir de Dionewar. Pour aller plus loin : https://sgp.undp.org/index.php?option=com_sgpprojects&view=projectdetail&id=12253&Itemid=272

elle fera une restitution. C'est toujours comme ça, c'est elle qui a l'idée et elle en parle d'abord aux partenaires avant de la soumettre aux femmes. C'est vraiment quand elle sait que ça fonctionne, que les partenaires sont d'accord pour financer, qu'elle en parlera aux villageois.

F.S. Suite au projet avec les toilettes, j'ai eu l'idée d'un projet avec l'eau, c'était en 2001. Tu sais, il y a un temps où les femmes des villages devaient se lever à quatre heures du matin pour partir à la recherche d'eau. Si tu attendais et tu partais à six heures ou huit heures, c'est certain que tu n'allais trouver que des puits vides. Il y avait un problème de manque de puits et il fallait en trouver d'autres. Je suis donc partie voir notre partenaire, le FEM, pour lui soumettre un projet. J'ai fait ça parce que je suis une habitante de Dionewar et que j'ai à cœur le développement de la communauté. Quand je suis partie les voir, je leur ai fait part du problème. Ils ont décidé de participer et grâce à cela, nous avons pu faire construire sept puits. Chacun d'eux avait coûté 300 000 FCFA (673,28 $ CAD) donc pour un total de 2 100 000 FCFA (4 713 $ CAD).

J'ai décidé d'installer trois puits dans le jardin communautaire et les quatre puits restants, je les ai fait construire dans les quatre quartiers de Dionewar.

Il y a également une grande digue qui protège le village, car à la saison des pluies, l'eau traversait et entrait dans les maisons donc il fallait absolument que l'on trouve une barrière. C'est ce que nous avons fait construire, il s'agit d'une digue de 650 mètres qui bloque l'avancement de la mer. C'est un projet qui a reçu l'appui du FEM, cette fois-ci, c'est à hauteur de 1 680 900 FCFA (3 772,36 $ CAD), c'était le coût des travaux pour la construction. La FELOGIE a également remis un apport, ce n'était pas monétaire, mais plutôt en matériaux.

Donc ce que tu entends aujourd'hui, ce sont vraiment des parties de mes réalisations pour le village de Dionewar.

La création de la case des tout-petits

F.S. On nous avait financé deux cases des tout-petits. L'une, on l'avait construite ici à Dionewar et l'autre, on l'avait fait construire dans un autre village qu'on appelle Moundé. C'est grâce à ma lettre que j'ai écrite et grâce aux démarches auprès du ministre de la Femme et de la Petite enfance que Dionewar a pu avoir une case des tout-petits.

N.B. Est-ce que la FELOGIE a eu besoin de débourser pour ça ?

F.S. Non, c'est l'organisation Enda Graf qui l'a financé à 100 %.

Le jardin communautaire

F.S. Tu devras aller visiter le village de Gimsa prochainement ! Parce que là-bas, nous avons fait construire une digue de protection de plus de 4 millions FCFA. C'est une digue de deux kilomètres. Ç'a été fait par la FELOGIE, il fallait trouver des pelles puis ceux qui y travaillaient, on les payait journalièrement, 2 500 FCFA (5,60 $ CAD) par personne.

Comme je suis la présidente de la FELOGIE, une fois la nuit tombée, la tête reposée, je réfléchis aux projets sur lesquels je dois travailler. C'est toujours la nuit que je fais ça. Quand j'ai des idées pendant la nuit, au matin, au réveil, je réunis les femmes pour leur dire que j'ai eu une telle idée, je leur demande ce qu'elles en pensent et ce qu'on peut faire pour que ça se réalise. C'est donc ensemble qu'on arrive à trouver des solutions et quand on les trouve, c'est moi qui me lèverai et qui irai chercher des partenaires. Toutes ces idées, c'est comme ça qu'elles arrivent. Parce que quand tu vas dans le village aujourd'hui ou dans une communauté, tu vois que ce sont les femmes qui ont le plus besoin de s'épanouir parce que tout ce qu'on utilise en général dans la vie, c'est souvent destiné aux femmes. Raison pour laquelle je dois toujours

réfléchir et avoir des idées neuves pour que la femme puisse être en liberté.

N.B. Qu'est-ce que vous voulez dire par les objets qu'on utilise en général dans la vie ? Comme les ustensiles de cuisine ?

F.S. Oui, c'est bien ça. C'est pouvoir se procurer des ustensiles de cuisine et d'autres objets comme ça. C'est aussi d'avoir financièrement les moyens d'entretenir sa famille.

Donc voilà, comme c'est la nuit que j'ai mes idées, j'en parle aux femmes le matin. Lorsque nous nous entendons sur des idées, il faut absolument collaborer sur des projets pour l'élaboration, il faut aller chercher des partenaires. Mais je répète toujours aux femmes que même si nous avons des partenaires, il faut partir travailler, il faut aller dans les vasières chercher des coquillages pour avoir un fonds au cas où le partenaire nous demande un apport. Ainsi, nous partons, tout le monde, toutes les femmes, et nous allons travailler. Une fois la cueillette terminée, tous les produits seront ramenés ici, au centre des femmes, ils seront modifiés et ensuite, c'est la FELOGIE qui devra acheter tous les produits. Nous les revendrons ensuite et c'est cet argent-là qui servira d'apport si le partenaire demande un apport.

Parce qu'à chaque fois qu'on va chercher un partenaire, il faut qu'il trouve quelque chose sur le terrain avec nous. Également, si cet argent est suffisant pour financer le projet que nous avons à cœur, on s'autofinancera nous-mêmes plutôt, avant même qu'un partenaire vienne. Ça se passe toujours ainsi. Je veux que toutes les réalisations qui se passent dans ce village se passent ainsi, que ce soit avec l'école, que ce soit avec le cimetière, etc. C'est donc comme ça que ça se passe, c'est nous qui allons dans les vasières et qui ramassons l'argent pour avoir des fonds.

Concernant le jardin communautaire, lorsque l'idée a été émise, il fallait trouver un terrain parce que nous n'avions pas de terre. Comme elles

appartenaient toutes à certaines familles, on est allées discuter avec elles. Une fois [faite la] discussion, ces familles-là étaient d'accord pour céder une partie de leurs terres à la FELOGIE.

N.B. Y avait-il un coût pour cela ?

F.S. Non, il n'y en avait pas, c'était un don.

Donc voilà, nous avions trouvé notre terre. Il faut savoir que lorsqu'il y a le repos biologique en août, septembre et octobre, il n'y a pas de travail. Donc il fallait trouver aux femmes un autre travail pour remplacer celui de la cueillette. Ce sont ces raisons-là qui m'ont poussée à faire le jardin communautaire. De plus, il y a de ces filles qui ne font plus rien, qui ont cessé d'aller à l'école, il fallait qu'elles viennent pour qu'on les initie à travailler. Il fallait diversifier ce qui se fait au village parce qu'il ne faut pas toujours s'arrêter à la cueillette. À un moment donné, il n'y aura plus de fruits de mer comme ça arrive présentement, on vit la rareté des coquillages. C'est en ce moment. Le coquillage est devenu très rare, comme cette année, il n'y avait pas beaucoup de coquillages. Raison pour laquelle, je veux que le jardin communautaire recommence et c'est d'ailleurs pour ça que j'ai demandé à Marie Fall, professeure à l'Université du Québec à Chicoutimi, qu'on élabore un nouveau projet pour le jardin, pour avoir un partenaire.

Lorsque nous avons eu le financement, on travaillait par groupe. Nous avons reçu une formation par une ONG qu'on appelle UICN (Union internationale pour la conservation de la nature). C'est une ONG qui s'active sur l'environnement. Nous avons reçu une formation pour faire une pépinière parce que le FEM qui avait financé le jardin communautaire avait imposé que les femmes reboisent des arbres fruitiers dans le jardin communautaire, mais il fallait absolument avoir une formation en pépinière pour pouvoir le faire.

Il y avait également d'autres plantes qui étaient des plantes médicinales qui se trouvent là-bas. C'est tout divisé en groupe. Il y avait un groupe qui était chargé des carottes, il y avait un groupe sur les navets, il y avait les choux, les aubergines, les piments, les concombres, des betteraves, des tomates, des courgettes, des choux-fleurs, on avait de tout ! C'était un grand jardin qui faisait… 100 mètres carrés peut-être.

On était tous partagés en groupe. Chaque groupe avait son lopin de terre dont il devait s'occuper.

La terre était déjà bonne. Il y a un expert qui était venu et qui avait analysé le sol. Il avait dit que c'était un excellent sol qui était très bien pour le maraîchage. Il a divisé le jardin communautaire. Il a dit que dans cette partie, on peut cultiver de l'oignon, dans l'autre, des choux-fleurs, l'autre, des navets, ainsi de suite. Tout ça, en fonction de son analyse. Il savait sur quelle partie mettre quoi. Là où il y avait beaucoup de sable, près de la porte, il avait conseillé de mettre des pommes de terre, des patates et des haricots verts.

Et ce qui m'avait amenée à être contente de mon idée et à trouver gain de cause, c'est qu'à un moment donné, les vendeurs de légumes n'allaient plus à Dakar ou bien à Sokone ou bien à Kaolack pour aller chercher des légumes. Ils venaient directement au jardin communautaire pour les chercher et les revendre dans le village. C'était ça, ma fierté... C'était vraiment ça ma fierté.

Et même que l'hôtel Niominka achetait ses légumes ici. C'était vraiment une fierté pour moi parce que non seulement j'avais réalisé le projet, mais en plus, les vendeurs de légumes n'avaient plus à partir dans les villes, ils les achetaient directement au jardin communautaire pour les revendre au village. C'était une fierté pour moi d'avoir réussi à réaliser un tel rêve.

Toutes les femmes étaient contentes de s'activer au jardin communautaire. Il arrivait même qu'elles faisaient des compétitions en

disant : « Je serai la première à arranger mon champ ». C'était une activité qui plaisait à tout le monde. En rentrant aussi, chaque femme amenait une partie des légumes pour cuisiner chez elle. Ça lui permettait d'économiser davantage. Toutes les femmes de la FELOGIE travaillaient au jardin; à ce moment-là, il y avait 11 groupements donc… 165 femmes environ.

L.D. Elle est très forte en calcul mental ! Même si c'est des millions, elle te donnera le chiffre tout de suite ! (Rire)

N.B. (Rire) Oui j'ai vu que vous aviez la réponse, mais je ne savais pas lequel de vous deux l'avait trouvée.

F.S. Ce qui m'amène chaque jour à réfléchir, c'est que je suis la présidente et tout le village, toutes les femmes du village me font confiance. Il faut chaque jour avoir des idées neuves. Il faut chaque jour innover et amener quelque chose de neuf dans le village pour que ma mission soit accomplie et pour que les femmes qui m'ont mise au-devant de la chaîne soient contentes de mes œuvres et également, que ça soit payant, que ça amène des revenus dans le village. Chaque fois, j'ai mon esprit à ça et chaque fois, je réfléchis à une méthode pour que le village de Dionewar et les femmes de Dionewar s'épanouissent et aient une autonomie financière. Raison pour laquelle je ne me fatigue jamais, toujours je dois aller de l'avant. Même quand je suis malade, je me lève parce que c'est ma mission. Quand je demande aux femmes d'aller au travail, c'est moi qui me mets au-devant pour rester toujours avec elles, quel que soit le travail, pour montrer l'exemple et pour que tout le monde ait l'engouement d'aller travailler.

N.B. Wow ! C'est vraiment ça être leader. Toutes les nuits, vous réfléchissez et tous les jours vous travaillez ?

F.S. Oui. Et tellement qu'il y avait une réussite dans le jardin, je prenais les légumes du jardin et on allait les revendre à Mbour. La quantité de notre culture dépassait les besoins de notre village, donc il fallait les

exporter, les amener à Mbour et les vendre là-bas. C'est pour te dire à quel point ça fonctionnait. Celle qui allait les vendre c'est Mariama Thior, c'était la chargée des ventes de la FELOGIE. C'est elle qui partait les vendre, c'est elle qui partait dans les foires et dans les marchés hebdomadaires.

Dans le jardin, il y avait une commission chargée de la vente et de la gestion des revenus. Il y avait une présidente, une trésorière et une secrétaire qui était différente de la FELOGIE. C'était une commission différente qui a été créée pour tout ce qui est revenu du jardin communautaire.

N.B. Est-ce que les légumes fournissaient le village durant les trois mois de repos biologique ?

F.S. Normalement, on y travaillait durant les trois mois, mais il y avait des femmes qui s'y activaient durant toute l'année. Il y a aussi des légumes qui ne poussent que pendant certaines périodes, chaque légume a sa période. Raison pour laquelle on travaillait comme ça, mais ça continuait toute l'année. Il y avait aussi les puits qui sont là-bas. Donc après l'hivernage, on continuait parce qu'on avait accès à l'eau. Comme les navets sont mûrs après 15 jours et les carottes, après 40 à 45 jours c'est mûr. Par contre, si c'est le chou, c'est jusqu'à six mois.

Après le premier rendement du jardin, lorsqu'on avait sorti tous les frais, il nous restait dans notre caisse trois millions FCFA, c'était après une période de six mois. On avait sorti tous les frais et il nous restait trois millions FCFA de bénéfice ! C'est cette raison-là qui me pousse aujourd'hui à refaire le jardin communautaire parce que c'est quelque chose qui a beaucoup de rentabilité.

Chaque femme cultivait les légumes qu'elle connaissait. Parce que chacune avait suivi une formation en légumes, donc certaines en tomates, d'autres en navets, d'autres en choux, et ainsi de suite. Chacune d'elles était spécialisée et ensuite, tous les bénéfices des ventes

étaient gardés par une seule personne qui en était chargée. C'est comme ça qu'on a pu savoir qu'après la sortie de tous les frais, il nous restait trois millions FCFA.

Lorsque nous avons eu ce bénéfice-là, le FEM nous a dit qu'il était maintenant temps de cultiver des arbres pour l'environnement. Et ces arbres que le FEM désirait n'existent pas à Dionewar donc nous avons sorti 300 000 FCFA (673,28 $ CAD) des 3 millions FCFA (6 733 $ CAD) et nous sommes parties en Gambie. Nous avons trouvé les arbres que tu vois dans le jardin communautaire aujourd'hui. Ce sont des arbres médicinaux et des arbres fruitiers.

Dans celles qui étaient parties à la recherche des arbres, il y avait moi, Awa Ndong, Fatou Thior, et dans chaque quartier j'avais pris une femme. Nous étions parties avec un homme qui nous aidait à trouver les arbres, il s'appelait Chérim Mouchor, mais il est décédé tout récemment.

Ça a bien fonctionné. Si tu vas dans le jardin, tous les arbres que tu verras là ont été pris en Gambie et ce sont des plantes médicinales. Tu trouveras également des jujubiers, ceux-là ont été pris à Fimela. Quant aux cocotiers, ils viennent de la Côte d'Ivoire. Il y a un projet qui était là et qui était implanté à Niodior, il appartenait à des Ivoiriens. Je suis donc partie les voir et j'ai discuté avec eux. On s'est entendus et c'est eux qui sont allés en Côte d'Ivoire pour aller chercher les arbres.

N.B. C'est durant quelle période que le jardin a fonctionné ?

F.S. Le jardin a débuté en 2001, en même temps que les pluies. Nous nous sommes arrêtées en 2006, donc nous avons travaillé dans le jardin pendant cinq ans. En 2006, il n'y avait plus de clôture donc les moutons et les chèvres pouvaient entrer. Il n'y avait plus de sécurité et les animaux pouvaient rentrer et tout dévorer. C'était dû à un manque d'entretien que nous avons perdu la clôture. Elle avait coûté 2,5 millions FCFA. En fait, c'est le grillage tout court qui avait coûté cela.

Il y avait du ciment aussi, donc tout ce qui touche à la clôture du jardin avait coûté environ trois millions FCFA. On avait payé le maçon et tout pour avoir cette clôture. Mais là, il faut que la clôture soit plus haute et pour assurer la sécurité, il faut qu'elle atteigne deux mètres. Parce qu'avant, les chèvres réussissaient à sauter la clôture, elles rentraient et mangeaient tout. On arrivait le matin et on réalisait qu'il fallait tout recommencer à zéro, ça ne pouvait plus continuer donc on a tout arrêté.

N.B. Vous ne pourriez pas plutôt créer une grosse clôture naturelle avec des plantes comme des rosiers ou des cactus ?

F.S. Ça ne fonctionnerait pas parce que les chèvres rentreront quand même dedans. Les chèvres vont sauter et tasser tous ces arbres-là et rentrer. La seule solution qu'on trouve aujourd'hui pour que le jardin communautaire soit fonctionnel, il faut qu'il y ait un mur de deux mètres. Comme ça, les animaux ne pourront pas rentrer. Ça nous prendra également un gardien qui pourra veiller contre l'entrée des animaux. On ne vivait aucun grabuge de la communauté, c'était vraiment juste les animaux qui nous fatiguaient.
Je me dis que toutes les œuvres que j'ai réalisées ici à Dionewar, c'est une très grande fierté pour moi. C'est un plaisir de le faire, particulièrement pour le cas des w.c, parce que tu as pu voir les anciennes toilettes qui sont près du rivage. Tout le monde allait là, parfois jeune, adulte ou vieux et il y avait même un rang pour entrer. Ça me faisait vraiment mal au cœur de voir cela. Donc quand j'ai trouvé cette idée, que j'ai trouvé le partenaire et que j'ai financé ce projet avec le FEM, depuis, tu ne vois plus personne aller dans ces toilettes. C'était un grand soulagement pour moi, c'était une fierté de voir ça, de savoir que tout le monde avait accès à sa propre toilette dans sa maison.

Après ces 86 toilettes, il y a une ONG qui était venue ici, on l'appelait WAAME (West African Association for Marine Environment). C'était une ONG sénégalaise qui est venue pour faire une classe d'alphabétisation sérère. Lorsqu'elle a implanté cette classe en

alphabétisation, les femmes de la FELOGIE allaient apprendre là-bas pour mieux écrire et mieux parler le sérère. Donc tout ce dont elles allaient avoir besoin en termes de gestion, elles pourront l'écrire elles-mêmes. C'est pour cette raison qu'on avait ouvert une classe d'alphabétisation et c'était WAAME qui l'avait financée.

Lorsqu'ils étaient venus, ils étaient logés à l'école primaire et comme il n'y avait pas de toilettes, chaque fois que les femmes avaient besoin d'y aller, elles devaient se rendre aux toilettes publiques du rivage. Lorsque le chargé du programme m'a vue, il m'a dit : « Fatou, comment se fait-il que les femmes doivent toutes sortir lorsqu'elles vont aux toilettes. Il n'y a pas de toilette à l'école ? Il n'y a pas de toilette dans les maisons ? » Je lui ai répondu : « Nous avons des toilettes, mais c'est insuffisant. Je veux que chaque famille ait une toilette ». Celui-ci m'a répondu qu'il comprenait et qu'il allait s'en charger parce qu'il comprenait bien que 86 toilettes c'était bien, mais c'était insuffisant. Il m'a dit qu'ils avaient un programme qui finance les toilettes et il m'a demandé d'élaborer un plan; une fois fait, il pourra le financer. Une fois élaboré, nous le lui avons remis et il est reparti avec cela.

Quelque temps après, il est revenu et il m'a dit : « Voilà, le projet sera financé. Nous donnerons des toilettes au village de Dionewar, mais il faut que le comité de santé gère le projet ». Nous avons donc appelé tout le village en réunion et le coordonnateur leur a expliqué pourquoi il est venu. La FELOGIE ne pouvait pas gérer ce projet, il fallait que ça soit le comité de santé puisque ce projet touchait directement la santé. Il y a des femmes de la FELOGIE qui étaient dans le comité de santé et celles-ci ont reçu une formation dans le village de Bassar. C'est une île qui fait partie des îles du Saloum. Donc les femmes sont parties là-bas et elles ont suivi la formation. Il s'agissait d'Awa Ndong, Aminata Tchiaré et Khady Sarr, toutes des femmes de la FELOGIE. Il fallait également une personne du village qui devait partir avec elles pour assister à la formation. Cette personne s'appelait Faback Sarr. Finalement, pour avoir une toilette dans ta maison, tu devais débourser 10 000 FCFA (22,45 $ CAD), donc ton apport, c'était 10 000 FCFA,

c'était ça ta participation. Mais normalement, si tu veux toi-même avoir une toilette, ça te coûtera 150 000 FCFA (336,65 $ CAD) parce qu'il te faudra du ciment, du fer, il faut payer la main-d'oeuvre, il te faut la chaise anglaise, il te faut du sable, etc. Donc ça avoisine dans les 150 000 FCFA, mais comme c'était un projet, c'était seulement un apport de 10 000 FCFA.

L. D. Moi-même j'ai fait faire ma toilette à ce moment-là, donc la toilette que tu verras dans ma maison m'a coûté 10 000 FCFA (22,45 $ CAD) seulement.

N.B. Comment s'est passée l'élaboration du plan ? Est-ce que c'était compliqué faire tout cela ?

F.S. Non, en fait, le plan a été fait par un consultant que j'ai payé. Le consultant n'était pas de Dionewar… Il s'appelait Assane Thiam. Dans le temps, il était le chef du Comité d'appui au développement local. C'était lui qui avait élaboré le projet et c'est la FELOGIE qui l'a payé. Ici, pour payer un consultant c'est cher ! Il faut dans les 800 000 à 1 000 000 FCFA, mais au moins, si c'est accepté, tu es gagnant.

Quand tu me demandes comment je vois ces réalisations-là, je te dis que ce sont des réalisations qui me vont droit au cœur. Je suis contente de réaliser de tels actes dans le village de Dionewar. Et tu vois, dans le village, pas mal de problèmes sont réglés grâce aux femmes, grâce à la FELOGIE et grâce à ma vision de présidente.

N.B. Et ce que je peux voir, c'est que ce n'est pas seulement à Dionewar, c'est aussi à Niodior, Falia et tout.

F.S. Oui, c'est vrai ! C'est dans l'arrondissement de Niodior.

N.B. Et selon vous, quelle est votre plus grande réalisation ?

F.S. Pour moi, c'est le magasin d'alimentation. Celui que j'ai le plus au cœur, c'est vraiment le magasin d'alimentation. La deuxième plus grande réalisation, c'est l'école, les deux classes que nous avons construites. Parce qu'il fallait ériger le Collège d'enseignement moyen en lycée et pour que ce soit érigé, il fallait deux classes de plus, mais l'école n'avait pas les moyens de le faire. C'est nous, les femmes de Dionewar, qui avons réalisé ça. Et avant, quand tu finissais le CEM, tu devais partir de Dionewar pour aller en ville, mais aujourd'hui, ce n'est plus ça. Et quand tu allais en ville, tu avais toutes les difficultés, il te fallait une chambre, il te fallait le manger, il te fallait le transport et les parents n'avaient pas toujours les moyens. Donc quand tu finissais ta troisième, tu devais aller à Dakar ou bien ailleurs en ville pour faire la seconde, la première et le terminal. À 15 ans il fallait que tu vives l'exode rural, c'était difficile. Pour ces raisons-là, beaucoup de femmes et d'enfants ont abandonné l'école parce que ta maman ou ton papa n'avait pas nécessairement les moyens de te payer ça. Donc tu devais arrêter et devenir pêcheur ou bien autre chose. Mais en créant ces deux classes, le problème était résolu. Voilà, c'était ça mes deux plus grandes réalisations.

La création du centre de transformation des produits forestiers

F.S. J'ai créé un centre de transformation des produits forestiers parce qu'à un moment donné, nous avions formé une commission qui s'occupait de la protection de l'environnement. Ça n'a pas été créé en même temps que toutes les autres commissions, ç'a été créé après. Il se trouve que quand nous allions dans la brousse, on voyait trop de gaspillage, on coupait, on coupait, on coupait. On coupait tous les arbres et les mangroves. On cueillait les fruits sans qu'ils soient mûrs et dans ces cas, on ne pouvait pas les vendre. Il fallait donc créer une commission qui allait se charger de la protection de l'environnement et assurer un suivi. Une fois créée, on a vu que les fruits restaient mûrs.

Il fallait aussi trouver un moyen pour transformer ces produits parce qu'avec tout ce qu'on récoltait, on ne pouvait pas tous les manger, il

fallait les transformer en sirop et en jus. Dans ce cas, j'ai eu l'idée de créer un centre de transformation des produits forestiers. Raison de plus, il fallait mieux protéger les terres environnantes et mieux protéger cette forêt et mieux protéger cette mangrove. Car en tout temps, partout où nous allions, ils nous disaient qu'il faut protéger l'environnement, c'est notre ressource immédiate. Il faut protéger la mangrove parce que c'est là-bas que se reproduisent les poissons et les produits halieutiques comme les huîtres et le murex, etc. C'est pour toutes ces raisons-là que j'ai eu l'idée de créer une commission chargée de la protection de l'environnement. Comme il y avait des résultats positifs à la suite de la création de cette commission-là, j'ai eu l'idée de créer le centre de transformation des produits forestiers.

Voilà, après avoir créé la commission de la protection de surveillance de l'environnement, je leur ai fait confectionner des blouses et des bâches afin que tous ceux qui les verront sachent que ce sont elles qui surveillent la brousse. Nous avons eu beaucoup de résultats positifs, les fruits étaient abondants, surtout celui qu'on appelle le ditakh. Suite à cela, toutes les femmes se sont activées. Elles cueillaient les fruits et les vendaient aux revendeurs pour qu'ils les vendent ensuite à Dakar. À ce moment-là, la bassine coûtait entre 1 000 et 1 500 FCFA (2,25 et 3,35 $ CAD). Il y a ceux qui venaient de Dakar, de Kaolack, de Fatick, de Foundiougne, pour se ravitailler de fruits, particulièrement le ditakh. À ce moment, il y en avait beaucoup. Mais quand tu allais vendre à Dakar, le produit ne rapportait pas. Tu avais dépensé de l'énergie, tu avais dépensé sur le transport et parfois, une fois ta journée terminée, tu ne pouvais même pas ressortir les coûts du transport et les prix d'achat du produit. Ce n'était pas rentable, il fallait donc trouver une nouvelle solution pour bénéficier du ditakh. C'est à ce moment-là que j'ai rencontré des femmes qui vendaient du jus et du sirop fait avec le ditakh et le bissap. Je leur ai demandé comment elles avaient fait pour obtenir ce sirop. Elles m'ont répondu que c'est Enda Graf qui les avait formées sur la transformation.

Avant de partir voir l'ONG, je suis allée aux Nations Unies puisque la coordonnatrice Fatou Ndiaye était ma partenaire. Je suis allée la voir et je lui ai expliqué ce que je voulais. Elle m'a répondu qu'elle m'enverrait quelqu'un pour nous donner une formation.

Nous avons reçu par la suite un professeur universitaire, un environnementaliste, Niohor Diouf. Celui-ci nous a demandé si nous avions un endroit où faire la transformation du produit. Je lui ai répondu que non et je lui ai expliqué que nous avions toutefois un autre site de travail. Il a alors visité le site et nous a expliqué que nous ne pouvions pas y transformer des produits forestiers parce que nous travaillions sur du poisson et que les deux ne vont pas ensemble. Il a dit qu'« il faut absolument trouver un lieu où transformer les produits. Quand vous aurez ce lieu, moi je viendrai pour vous donner la formation ». Voilà, c'est à ce moment que nous nous sommes refinancées pour créer notre centre de formation des produits forestiers. Ça existe encore aujourd'hui et il fonctionne très bien, mais en ce moment, les fruits ne sont pas mûrs donc c'est fermé. Dans un mois ou deux, les produits forestiers seront mûrs et nous recommencerons à travailler. Tous les jus de fruits et les sirops que tu peux voir présentement dans notre boutique ont été transformés là-bas.

Pour trouver le bâtiment, j'ai réuni toutes les femmes pour discuter et voir avec la femme de Fatou Ndiaye de l'ONU. Les femmes ont demandé : « Comment allons-nous faire pour trouver cela ? » Je leur ai répondu que mon idée était que « sur les intérêts que nous avions, je crois que nous pouvions en sortir une somme que nous pourrions utiliser ». Je suis ensuite allée voir un maçon pour avoir un devis pour la construction du bâtiment. Il m'a dit que le montant s'élèverait à 1,5 million FCFA (3 366,38 $ CAD) pour le bâtiment au complet. Dans ce 1,5 million-là, il y a la gérante de la boutique d'alimentation qui a participé avec ses bénéfices à hauteur de 400 000 FCFA (897,70 $ CAD). Avec la FELOGIE, nous avons donc débloqué le

reste soit, 1,1 million FCFA (2 468,68 $ CAD). C'est avec ça que nous avons débuté.

Quand ils ont fini de faire la construction, il restait les carreaux, la peinture et les équipements en plus du 1,5 million FCFA (3 366,38 $ CAD) déjà dépensé. Lorsque la coordonnatrice de Enda Graf est venue visiter, elle nous a dit : « Comme vous avez commencé, nous allons terminer le travail. C'est nous qui ferons le carrelage et c'est nous qui serons chargés de la peinture et de l'équipement du lieu ». Pour faire tout ce travail, Enda Graf nous a remis une enveloppe de 600 000 FCFA (1 346,55 $ CAD). On peut donc dire que la somme nécessaire à la construction du bâtiment s'élevait à 2,2 millions FCFA (4 937,36 $ CAD). C'est comme ça que nous avons eu notre centre de transformation des produits forestiers.

Lorsque le bâtiment a été sur pied, j'ai rappelé Fatou Ndiaye pour qu'elle nous envoie quelqu'un chargé de la formation.
Elle nous a envoyé son agent, un certain Nafi. Lorsqu'il est venu, c'est la FELOGIE qui l'a pris en charge, son transport aller-retour, sa restauration et sa prime. C'est la FELOGIE qui était chargée de tout ça.

Lorsque Nafi est arrivé, il nous a dit qu'il fallait aller chercher tous les fruits nécessaires pour la transformation. Il fallait aussi trouver des bouteilles pour mettre le sirop après le travail. Également, il fallait avoir des bocaux pour mettre la marmelade et la confiture. Tout ça, c'était Enda Graf qui était chargée de nous les fournir.

Quand Nafi est venu, il a fait trois jours à Dionewar pour former toutes les femmes des GIE en transformation des produits forestiers. Pour la formation, puisque c'était en 2006, il y avait 11 groupements à ce moment-là. Nafi a choisi deux personnes par groupement qui ont participé à la formation. Quand ces deux personnes-là ont suivi la formation, elles ont ensuite formé les autres femmes de leur groupement. Et c'est comme ça que nous sommes arrivées à former

toutes les femmes et à transformer les produits forestiers tels que tu les vois aujourd'hui, comme les jus, les sirops, les marmelades et les confitures. Également, c'était très prisé par la population, tout le monde aimait ça donc aujourd'hui ça continue.

Aujourd'hui, la transformation des produits forestiers, c'est ma fierté. Ce résultat, je l'ai eu parce que la forêt et l'environnement sont nos amis immédiats. Je savais également que notre environnement est riche, que notre forêt est riche et il faut l'exploiter pour pouvoir en bénéficier. Tu peux voir que la transformation des produits a fait tache d'huile. Maintenant, tout le monde travaille, que ce soit les associations, le privé, et même dans les autres villages, que ce soit Niodior, toutes les femmes des villages sont venues et ont suivi une formation en transformation des produits forestiers. Et aujourd'hui, c'est ma fierté parce que le travail que j'attendais, je l'ai eu. Le résultat est positif parce que tout le monde travaille et chacun trouve son compte. De plus, les produits forestiers ne se perdent plus, ne pourrissent plus parce qu'on les transforme directement ici. Et tout ça se fait dans une excellente gestion de l'environnement. Si tu demandes aux gens, ils te diront que vraiment, le ditakh c'est payant, le pain de singe également et tous les autres aussi. C'est vraiment important d'assurer un reboisement de ces arbres pour que ça aille de l'avant et que nous ne perdions pas ce que nous avons.

N.B. Est-ce que la commission sur l'environnement a eu une formation quelconque ?

L.D. Oui, ils ont été formés parce qu'aujourd'hui, grâce à la FELOGIE, est né le Comité de gestion de ressources naturelles de Dionewar, le COGER qui est né en 2009. C'est moi-même qui l'ai créé, mais c'est grâce à la FELOGIE si ce comité est né.

N.B. Et ce comité est différent de la commission chargée de la protection de l'environnement ?

L.D. Oui, c'est Fatou qui, en 2006, a eu l'idée de créer une commission de protection et de surveillance de la forêt et de la mer pour mieux protéger nos arbres fruitiers et pour mieux protéger la mangrove. On y faisait aussi un reboisement de la mangrove. Celles-là avaient été formées par le professeur universitaire envoyé par la coordonnatrice des Nations Unies. Il ne gérait pas seulement la formation sur la transformation, il gérait aussi la formation sur la protection de l'environnement. Et c'est en 2009 que le COGER est né.

F.S. Le comité de protection et de la surveillance a payé. Auparavant, si tu avais été près de plage, tu y aurais trouvé des tas de bois de mangroves. Il y en avait partout ! Tous coupés. On les coupait et on les déposait à cet endroit pour faire du bois de chauffe. Maintenant, tu ne les vois plus parce que c'est la FELOGIE qui a combattu pour que personne ne coupe le bois. Même si tu le coupes, tu iras te cacher. Si on te voit, on te fera payer une amende. Toutes les œuvres qu'on mène aujourd'hui sur l'environnement ont été menées grâce à la FELOGIE. C'est la FELOGIE qui est le maître d'œuvre, qui a montré le chemin aux gens.

L.D. Comme je t'ai dit tantôt : « Tout ce que tu vois comme développement ici, c'est grâce aux femmes, ce sont elles les pionnières du développement ».

On coupe encore le bois aujourd'hui, mais ce n'est pas comme avant. Maintenant, c'est de façon responsable. Avant, on abusait, c'était de l'abus pur et on le faisait comme on veut. Aujourd'hui, c'est réglementé. Quand tu veux couper du bois, il te faut une autorisation. Sans autorisation, tu payes une amende. C'est les Eaux et forêts, qui sont une organisation du gouvernement, qui s'occupe de la mer et de la forêt, qui te donneront l'amende.

Le repos biologique

F.S. Durant cette période (2009), le produit de la mer commençait à manquer. Il y a une femme qui était membre du CLPA qu'on appelait Amina Ndiaye. Puisque le coquillage était devenu très rare, elle avait eu l'idée d'ensemencer des coquillages. On travaillait sur deux parties, une qui était en vase et une partie qui était en sable blanc. Elle m'a dit : « Il faut qu'on aille dans les autres vasières, trouver des coquillages qui y vivent et faire la même chose pour les coquillages qui vivent dans le sable blanc. Je lui ai répondu que nous n'avions jamais pratiqué l'ensemencement, mais que c'était une très belle idée. Donc, nous avons essayé.

Si tu regardes près du centre des femmes, tu trouveras une grande vasière qui appartenait autrefois à tout le village. Mais nous, on voulait s'approprier cette vasière, donc on a appelé tout le village, le préfet, le sous-préfet, le chef du village et tous les chefs coutumiers. On a discuté ensemble pour que le village nous cède cette vasière-là. On a finalement eu gain [de cause] et le village a accepté de nous la donner. C'est à ce moment-là qu'avec l'idée d'Aminata Ndiaye, nous sommes parties dans les vasières plus loin. Nous avons trouvé des coquillages et nous les avons ramenés. Nous les avons lavés puis pesés. C'est la secrétaire Mariama Dieng qui avait pesé tous les poids des coquillages.

Le lendemain, nous sommes revenues pour faire l'ensemencement sur notre nouvelle vasière qu'on venait de s'approprier grâce au village. Une fois complété, nous avons créé une commission chargée de surveiller la vasière, de voir la taille des coquillages tous les deux mois et d'observer leur progression.

Six mois après l'ensemencement, l'ONG Enda Graf est venue nous visiter. Il était accompagné d'un Blanc qui venait de la Guinée-Bissau, il y travaillait comme représentant pour Enda Graf. Comme les produits se faisaient rares, il était venu voir les femmes qui travaillaient sur les produits halieutiques. Il était venu s'enquérir de l'idée de Dionewar. Nous avons discuté avec lui et nous lui avons dit que le produit commençait à être rare. Donc nous, nous avions commencé à

faire de l'ensemencement pour voir ce que cela allait donner. Puisque l'idée était pertinente, le représentant nous a dit qu'il voulait faire un séminaire, il a dit qu'il allait contacter le sous-préfet, le chef du service des pêches et tous les membres concernés pour qu'on puisse organiser un séminaire pour discuter de l'idée de Dionewar. Comme le sous-préfet et le chef du service des pêches et tous les autres étaient d'accord, ils ont organisé un séminaire de trois jours à Palmarin.

Arrivés à Palmarin, ils ont convoqué Dionewar, Diogane, Niodior, Falia, Djifère, Palmarin et Fatick. Ils ont discuté de l'idée et ils ont dit qu'il fallait que les femmes de Dionewar apprennent aux autres femmes la technique pour en arriver à ce résultat.

Lors du séminaire, tout le village était convoqué et on a discuté du sujet. On s'est entendu et tu sais, à la fin du mois de juillet prochain, soit le premier août, ce sera la fermeture pour le repos biologique de trois mois. Donc durant le mois d'août, septembre et octobre, ce sera le repos pour toutes les vasières de la commune.

Concernant la vasière qui appartient maintenant à la FELOGIE, elle est constamment en repos biologique. En fait, on s'en sert quand on a besoin de produits à présenter ou pour faire une exposition, c'est là qu'on va les chercher parce que c'est un très beau produit. C'est pourquoi on le garde pour les occasions spéciales et qu'on garde la vasière à la FELOGIE. Mais toutes les autres vasières sont en repos seulement durant les trois mois.

Les villageois de Joal-Fadiouth étaient présents au séminaire parce qu'ils sont au bord de la mer et eux aussi ont trouvé que l'idée que j'ai émise était pertinente. Comme eux n'ont pas de coquillages, ils ont émis l'idée d'être aidés par les femmes de Dionewar. Enda Graf leur a répondu qu'ils allaient les aider et les supporter financièrement pour que nous, les femmes de Dionewar, puissions venir dans leur village et leur expliquer comment nous avions pu arriver à ce résultat-là.

Un mois ou deux après, Enda Graf a amené les femmes de Fadiouth ici, au village de Dionewar. C'est eux qui ont tout pris en charge que ce soit pour le transport, la restauration, le carburant, tout ce qui était nécessaire pour que leur séjour ici soit bien.

Le séjour a duré deux jours. Nous sommes donc parties avec l'ONG et les femmes aux vasières, et nous leur avons montré comment nous avons fait. Nous sommes allées prendre des coquillages et nous sommes revenues. Nous les avons lavés et pesés. Le lendemain, nous sommes parties dans les vasières pour faire l'ensemencement. Ça a duré deux jours. Et suite à cette formation, il fallait absolument que les femmes de Fadiouth sachent tout, car elles devaient revenir chez elles, avec des coquillages pris ici pour les amener chez elles pour les ensemencer.

Lorsque Fatou Ndoye, la coordonnatrice d'Enda Graf m'a demandé : « Quand est-ce que vous allez venir à Fadiouth pour leur montrer et faire l'ensemencement des produits halieutiques comme les coquillages, les cymbium et le murex ? », je lui ai répondu que ce serait quand le temps serait bien parce qu'à ce moment-là, on était en marée haute et il faut que la marée soit basse pour qu'on puisse prendre les coquillages et les amener en pirogue jusqu'à Joal et ensuite, jusqu'à Fadiouth.

Lorsque le temps a été favorable, c'est exactement ce qu'on a fait. On est allées chercher des coquillages, on les a lavés et on les a amenés à Fadiouth. Une fois arrivée là-bas, on a appelé les femmes et on a fait l'ensemencement avec elles. Je leur ai expliqué qu'il faut que le produit soit laissé au repos pendant un an pour qu'il se reproduise.

Et comme ça, ç'a été fait. Le produit a été laissé au repos pendant un an ! Lorsque l'année a été écoulée, les femmes du village ont tapé le tamtam pour dire que les vasières de Fadiouth sont rouvertes, donc quiconque le désire peut partir en mer là-bas pour aller en chercher. Lorsqu'ils sont arrivés à la vasière, le résultat était impressionnant. Il y

avait en pagaye des coquillages, il y avait en pagaye des mollusques, du cymbium, du murex et tout le monde était content. Au point que, durant cette année-là, toutes les femmes ont pu inscrire et acheter des fournitures aux enfants qui devaient aller à l'école.

Les femmes de Fadiouth m'ont appelée et m'ont remerciée. Elles m'ont dit que depuis qu'elles travaillent en mer, elles n'ont jamais eu un tel résultat. Elles remercient toutes les femmes de Dionewar pour avoir suivi ma voix qui a permis d'avoir un tel résultat. Elles m'ont dit : « Grâce à la battante et grâce à la courageuse Fatou Sarr, le coquillage est toujours présent à Fadiouth à nos jours ».

Depuis 2006, depuis que l'idée a été émise, nous avons continué à faire un repos biologique. Mais avant d'arriver à un résultat positif comme on a aujourd'hui, ç'a été difficile. Les gens du village ne comprenaient pas ce qu'est un repos biologique. Depuis nos ancêtres, on n'a jamais pratiqué le repos biologique. Je leur ai expliqué qu'en ce moment, il y a des changements climatiques dans le monde, toutes les ressources se font rares. Il faut absolument trouver une solution pour faire revenir les ressources naturelles qui manquaient afin d'en bénéficier, et ainsi augmenter nos revenus. Mais c'était difficile. C'est comme ça que j'ai commencé et au début, tout le village en parlait. Ils disaient que j'avais amené des changements qu'ils ne connaissaient pas, que je voulais m'approprier leurs vasières, m'approprier tout ce qui appartient au village. Tout le monde disait ça. Il y a même des femmes qui disaient ça. Il y a beaucoup de gens qui étaient contre l'idée, donc je devais en parler et en parler.

Malgré cela, je me suis engagée à continuer dans cette lignée-là parce que je savais qu'un jour ou l'autre, ça allait payer. Et ça a payé ! Par contre, il a fallu fermer les vasières et faire le séminaire. Et pour montrer aux gens que les vasières étaient fermées, nous avons fait des tableaux de signalisation pour que les gens voient qu'à cet endroit, c'est fermé, c'est en repos biologique. Je suis donc partie chercher des tableaux de signalisation et je les ai placés partout où c'était fermé. Mais

à un moment donné, il n'y avait plus de tableaux. Certains villageois avaient enlevé tous les tableaux ! Ils disaient que « ça, c'est la mer, nous et nous n'en voulons pas ! ». C'était vraiment difficile.

Il fallait comprendre qu'on ne peut pas travailler 12 mois sur 12 sur les vasières. À un moment donné, il ne restera plus rien. Il fallait vraiment reposer les vasières, reposer les mangroves et c'était la seule solution qu'on avait trouvée pour que ça se fasse. Je devais toujours avoir des arguments et toujours sensibiliser. Je leur disais : « Quand le monde change, il faut changer avec. Nous sommes des femmes qui sortons retrouver d'autres femmes, dans d'autres terres, d'autres villages, d'autres villes. Parmi les échanges que nous faisons, nous avons gagné en connaissance et ces connaissances qu'on a vues ailleurs sont les connaissances qu'on va instaurer dans notre village puisque le développement nous tient à cœur ».
Aujourd'hui, tout le monde comprend que l'idée a été belle et l'idée a été payante. Même que maintenant, ce sont les gens qui viennent me voir et me disent : « Fatou ! Il faut fermer les vasières, il faut fermer ! »

Mais vraiment, je me rappelle que quand on a fermé les vasières les premières fois, tout le monde critiquait, tout le monde ! Ce n'était pas facile… Mais lorsqu'on a rouvert, c'est tout le monde qui était parti en mer, que ce soit les hommes, que ce soit les femmes. Et habituellement, quand tu pars en mer chercher des coquillages, tu cueilles pendant environ quatre heures. Mais la première année, quand on a rouvert les vasières, en 30 minutes ou 1 heure, tu avais tous tes récipients pleins et tu rentrais.

Concernant le murex, tous les hommes allaient en chercher. C'était la même chose pour le cymbium. C'est tout le monde qui allait en mer et c'est tout le monde qui était content.

Avec le résultat positif qu'on a découvert avec l'ensemencement, le FEM est venu nous voir pour travailler avec nous. C'est en 2002 que nous avons commencé à travailler avec eux, mais comme le résultat

que nous avons obtenu en 2006 était très pertinent et positif, le FEM est revenu pour travailler avec nous. Il s'agit d'une ONG chargée de la protection de l'environnement. Ils étaient venus pour qu'on travaille sur le reboisement de la mangrove. Lorsqu'ils nous ont dit ça, le financement était déjà sorti.

J'ai donc décidé d'appeler tout le village pour faire une restitution sur ce que le coordonnateur du FEM m'avait proposé à Dakar. Je leur ai donc dit : « L'ONG avec laquelle nous travaillons nous a chargés de faire du reboisement de la mangrove ». Et là, encore, les gens m'ont dit : « Hey toi, tu vas nous amener où encore ? Quand est-ce que tu as vu des gens planter de la mangrove ? Quand ? » C'était difficile ! Mais j'ai tenu et je suis allée en parler avec les femmes de la FELOGIE. Elles m'ont dit que ce sera difficile, mais les gens vont finir par revenir. Il faut rester persévérant.

On a ensuite, tranquillement, commencé à faire le reboisement, on allait chercher des propagules pour les planter. J'ai dit au village que pour aller chercher les propagules (ensemble de cellules assurant la multiplication chez certains végétaux) et faire le reboisement, il faut que ce soit femmes et hommes, tout le monde. Chaque participant devait ramasser 1 000 propagules. Quand tu revenais avec ça au centre des femmes, on te donnait 2 000 FCFA (4,50 $ CAD). C'est la FELOGIE qui était chargée de la restauration parce qu'après le ramassage, il fallait faire le triage pour s'assurer d'en replanter des bonnes. Donc tout le monde se ramassait ici au centre et c'est la FELOGIE qui était chargée de la restauration durant la journée de travail. C'est comme ça que nous y sommes arrivés.

C'est en 2002, 2003 et 2004 que nous avons fait le reboisement que tu peux retrouver un peu plus loin sur l'île. Il y a également une autre partie que nous avons reboisée en 2005 et 2006.

Encore aujourd'hui, nous avons besoin de continuer le reboisement. Par contre, aujourd'hui, nous donnons 4 000 FCFA (9 $ CAD) pour aller chercher des propagules et les replanter.

Aujourd'hui, tout le monde peut voir le résultat positif qui a été créé par les femmes avec le projet des mangroves puisque maintenant, il y a beaucoup de poissons et aussi, plusieurs utilisent encore les mangroves pour le bois de chauffe. Ceux qui critiquaient, c'est eux qui l'utilisent. Également, les femmes ne pêchent pas et les femmes ne coupent pas le bois et pourtant, ce sont elles les pionnières de ce projet.

N.B. Et est-ce qu'ils doivent payer pour couper ce bois-là ?

F.S. Oui, ils doivent aller chercher une autorisation auprès du chef des Eaux et forêts. Cette autorisation coûte de 1 000 FCFA à 5 000 FCFA (2,25 $ à 11,20 $ CAD).

N.B. Si les femmes ne pêchent pas et ne coupent pas le bois, de quelle façon obtiennent-elles une ristourne ?

F.S. Nous allons y chercher les fruits de la mer. Avec la mangrove, les fruits de la mer se reproduisent. Également, il y a beaucoup de poissons et quand les hommes pêchent le poisson, ils vont revendre ça aux femmes. Et quand ils vont chercher du bois de chauffe, ils vont revendre ça aux femmes. Mais la paye, c'était vraiment pour les motiver à aller faire le reboisement.

Nos débuts sont toujours difficiles. À toutes les fois qu'il y a une nouvelle idée d'émise, il y a toujours des critiques, mais les critiques, je m'en passe. Pourquoi je m'en passe ? C'est parce que je sais que toutes les idées que j'ai émises dans ce village ont été des idées positives et des idées payantes. Raison pour laquelle, quand tu es devant, quand tu es le leader, tu ne peux pas empêcher les gens de parler de toi. Tu ne peux pas les empêcher de dire de mauvaises choses de toi. C'est comme avec le président de la République. On entend toutes sortes de choses.

Pourtant, c'est un travailleur. Je ne peux pas faire exception à la règle, mais ce qui me fait plaisir, c'est que toutes les idées émises ont été payantes dans ce village. Partout où il y a eu le développement dans ce village, j'ai été au-devant de la chaîne. Et ce qui me plaît aussi, c'est que quand le village a besoin d'une aide, il faut qu'il passe par la FELOGIE. Il n'y a pas de développement qui s'est produit ici sans qu'il soit d'abord passé par la FELOGIE pour avoir du soutien financier. De plus, parmi les œuvres de solidarité, il y en a énormément qu'on ne dévoile pas. Par exemple, il y avait une femme qui était là, qui était malade et qui a perdu son pied. La FELOGIE s'est chargée de sa prise en charge médicale pour lui donner des prothèses. Et aujourd'hui, elle peut marcher et vaquer à ses occupations.
N.B. Et ces œuvres-là, vous n'en parlez jamais ?

L.D. Non parce que dans le Coran, on nous dit que quand tu fais de bonnes œuvres, il faut les taire.

N.B. Comme lorsque vous étiez plus jeune et que vous alliez déposer un sac de nourriture devant la porte de plus démunis en plein milieu de la nuit ?
L.D. (Rire) Oui, voilà, ça se passe comme ça. Le Coran nous dit que quand on fait de bonnes ouvres, il ne faut pas le dire, il ne faut pas le dévoiler.

F.S. Souvent, les gens attendent la tombée de la nuit pour venir me voir chez moi et pour m'exposer leur problème. La FELOGIE aide tout le monde. Quand ils ont besoin de réparer la mosquée, ils viennent demander de l'aide à la FELOGIE. Quand ils vont recevoir des visiteurs, le village va les prendre en charge. Ils vont venir voir la FELOGIE quand l'école a besoin de faire ses fêtes de fin d'année. Ça se passe comme ça et c'est des dons, ce n'est pas remboursable. Si je me mettais à énumérer les dons qu'on a faits dans le village, on y passerait la nuit pour te dire comment la FELOGIE participe au développement de ce village.

Les moyens de transport de la FELOGIE

F.S. Lorsque nous avons commencé dans les GIE, nous avions des problèmes de transport parce que lorsque nous devions aller à Dakar pour des rencontres, il fallait absolument emprunter une pirogue. Nous n'avions pas nécessairement les moyens financiers pour pouvoir nous en procurer une. Donc en allant à Dakar ou en allant aux rencontres, il fallait emprunter une pirogue. Dans certains cas, on pouvait se faire prêter des pirogues, mais dans les autres cas, il fallait les louer. Également, quand nous allions à la cueillette des coquillages, il fallait louer une pirogue, c'était beaucoup de problème pour tout le transport. Au début de l'année 2000, j'ai appelé les femmes en réunion et je leur ai dit que je désirais aller voir le ministre de la Pêche pour lui expliquer notre problématique afin que nous ayons notre propre pirogue motorisée.

Ainsi, je suis partie voir le ministre de la Pêche, qu'on appelait Alassane Dialy Ndiaye. Il m'a reçue. Je lui ai exposé le problème et il a écouté ma doléance. C'était en allant aux réunions, en allant aux rencontres et en allant à la cueillette des coquillages qu'on avait tous les problèmes, il fallait toujours emprunter ou bien louer. Il m'a répondu : « Je vous ai bien entendu et je vous ai écouté. Je vais vous donner une pirogue, mais quand l'heure sera arrivée, je vais vous appeler ».

Moins d'un an plus tard, le ministre m'a appelée et m'a dit : « Moi, je ne vous ai pas encore trouvé de pirogue, mais je vous ai trouvé une vedette pour vous déplacer ». Il s'agit d'un petit bateau. Même si la vedette était trop petite pour nous permettre de vaquer à toutes nos occupations, je lui ai répondu que nous allions quand même la prendre parce qu'elle nous permettra d'aller chercher nos invités, nos visiteurs lors des rencontres. Lorsque j'ai pris la vedette, je l'ai ramenée de Dakar à Djifère. Une fois que nous l'avions, nous pouvions nous en servir, mais elle ne répondait pas à nos besoins.

Quelque temps après, je suis retournée chez le ministre pour lui dire que j'ai trouvé un acheteur à la vedette. Je lui ai dit : « Je veux la vendre pour l'échanger contre une pirogue ». Le ministre m'a répondu : « D'accord, cela vous appartient, vous en faites ce que vous voulez ».

Suite à cela, j'ai vendu la vedette à hauteur de 1 million FCFA (2 244,25 $ CAD) puis je suis allée voir un charpentier et je lui ai dit : « Moi, je veux une pirogue ». Il m'a fait un devis que j'ai accepté. Je lui ai donné l'argent puis il m'a confectionné une pirogue.

Lorsqu'elle a été terminée, nous lui avons donné le nom d'Allassane Dialy Ndiaye, du nom du ministre qui nous avait permis d'avoir cette pirogue.

La pirogue avait coûté un million de FCFA ; donc le même prix que la vedette. Et c'est à travers nos cotisations que nous avons pu nous acheter un moteur hors-bord Yamaha.
Comme nous avions maintenant une pirogue, je prenais toutes les femmes et on partait ensemble à la recherche de coquillages. Chaque femme devait participer à hauteur de 500 FCFA (1,12 $ CAD) pour le carburant et le paiement du piroguier.

Quelque temps après, dans tous les quartiers, l'idée s'est répandue et on a commencé à récupérer les femmes des autres quartiers pour aller chercher les coquillages. C'était mon idée et c'est comme ça que nous avons continué.

Jusqu'à un moment donné, avec l'argent que nous avions accumulé, nous avons acquis une autre pirogue. Cette autre pirogue, nous l'avons appelée Pape Diouf parce qu'à la sortie du ministre Allassane, c'est Pape Diouf qui est devenu ministre de la Pêche. Nous lui avons donné ce nom en reconnaissance pour ce qu'il faisait. Et puisqu'à ce moment-là nous n'avions pas de moteur, le ministre Pape Diouf nous a donné un moteur Yamaha.

C'est comme ça que nous avons acquis ces deux pirogues que nous possédons encore à ce jour.

Lorsque c'était le ministre Alassane qui était en place, c'était sous le régime d'Abdou Diouf, le deuxième président du Sénégal. En 2002, avec le ministre Pape Diouf, c'était sous la présidence d'Abdoulaye Wade. Comme nous n'avions pas de contact direct avec Pape Diouf, il fallait trouver un moyen pour pouvoir entrer en contact avec lui et c'est pourquoi nous avons décidé de donner son nom à la pirogue. Suite à cela, il nous a reçus et il nous a donné le moteur pour nous remercier de notre acte.

N.B. C'est intelligent ! (Rire) Très intelligent !

F.S Quand on parle de cette recherche de pirogue, il faut savoir que c'était vraiment dans nos débuts. Et à ce moment-là, il n'y avait qu'un seul groupement au village qu'on appelle Niamane. Malgré cela, chaque fois que je coordonnais une rencontre avec le groupement, j'appelais toutes les femmes du village pour qu'elles entendent ce que j'avais à dire. Donc quand l'annonceur faisait l'annonce, il n'appelait pas seulement les femmes qui appartenaient au GIE Niamane. Je lui demandais d'appeler toutes les femmes majeures qui habitent Dionewar et qui étaient disponibles. De cette façon, toutes les femmes qui avaient le temps venaient à la réunion et elles entendaient ce que j'avais à dire. Ainsi, beaucoup de femmes s'intéressaient aux actions du groupement. À la fin des réunions, beaucoup de femmes venaient à ma rencontre pour me dire qu'elles étaient intéressées à notre travail et elles me disaient : « Nous voulons, nous aussi, être membres d'un GIE, comment pouvons-nous faire ? » Je leur expliquais : « Il faut passer par-là, par-là et par-là ». Non seulement je leur expliquais, mais également, je les assistais techniquement et financièrement pour qu'elles puissent arriver à se procurer un GIE comme le GIE Niamane. Et c'est de cette façon que j'ai cheminé, jusqu'à nos jours, pour arriver à un total de 24 GIE à Dionewar.

On dit souvent qu'il y a 25 GIE au village parce que quand on reçoit un financement, on ne peut pas le diviser en 24 parce que la FELOGIE n'aurait pas de fonds de roulement. Donc on le divise en 25 soit 24 GIE plus la FELOGIE. Et aujourd'hui, nous sommes 24 GIE, mais il y a encore d'autres femmes qui désirent adhérer à un GIE ou en créer un nouveau. Encore aujourd'hui, quand je fais une réunion, j'appelle toutes les femmes sans exception.

N.B. C'est impressionnant ! J'ai une question qui me trotte depuis longtemps… Vous dites toujours : « Je suis allée aux Nations Unies », « j'ai appelé le ministre », etc. Comment vous faites exactement ? Vous prenez la pirogue un bon matin, vous allez directement à Dakar et vous allez cogner aux portes des Nations Unies ? (Rire)

F.S. Pour aller voir le ministre, pour aller voir les Nations Unies, pour aller voir le ministre de la Pêche, je ne prends pas une pirogue pour aller cogner à leur porte. Habituellement, comme j'ai dit plus tôt, les idées me viennent la nuit. Donc une fois le matin, quand je me réveille, je cherche et je me dis que je connais forcément quelqu'un qui est proche du ministre ou des Nations Unies, ou qui connaît quelqu'un qui l'est. J'appelle donc cette personne et je lui dis : « Moi, je veux rencontrer le ministre ou bien le coordonnateur de tel organisme ». Ensuite, je lui explique que « j'ai besoin d'une pirogue » ou « j'ai besoin d'un financement pour tel projet » comme pour la clôture pour un jardin ou quelque chose comme ça. Puis, la personne m'expliquera la façon de procéder : « Pour rencontrer le ministre, tu devras lui écrire une lettre et l'envoyer à telle adresse. Tu devras énumérer tes besoins ». Il est important aussi de toujours faire une photocopie, il faut envoyer l'original et garder la copie.

Quand ma demande est acceptée, le coordonnateur s'occupera de communiquer avec moi pour m'expliquer le processus : « Il faut qu'on aille le voir tel jour, à telle adresse ».

On se prépare ensuite en se disant : « Moi je vais dire ça et toi, Seynabou, tu vas dire ça ». On se prépare également à énumérer nos problèmes, nos objectifs afin que la demande soit bien claire. Ça se passe ainsi. C'est ça le cheminement que nous prenons pour nous rendre jusqu'au ministre ou jusqu'aux Nations Unies.

En ce qui concerne la dernière rencontre avec le ministre, nous avons pu lui faire une demande de financement de 25 millions FCFA. Ce financement demande un apport de 10 % ce qui veut dire que la FELOGIE doit donner un apport de 2,5 millions FCFA au ministre. Et aujourd'hui, pour démontrer la bravoure des femmes et leur volonté de travailler, je vous dis qu'il y a déjà des femmes qui ont déposé leur apport. Si je ne me trompe pas, il y a déjà six GIE qui ont déposé leur apport.

Lorsque nous avons une possibilité de financement ou une rencontre importante, je ne pars pas seule. Je pars avec la trésorière et lorsque je reviens, j'appelle toutes les femmes, je dépose l'argent reçu sur la table et je leur dis : « Voilà, l'argent de notre financement » et nous le diviserons ensuite en parts égales.

La création du premier centre de formation professionnelle

F.S. Le projet du centre de formation professionnelle a été créé en 2002. J'avais décidé de créer cela pour appuyer le fait que nous avions gagné le Grand Prix du Chef de l'État plus tôt, mais aussi, pour diversifier les métiers des femmes puisque nous n'avions que la recherche de coquillages. C'est pour cela que le ministère de la Pêche nous a financé le projet de la création d'un centre de formation professionnelle destiné à la couture, à la coiffure, au tissage et à la teinture.

Lorsque le projet a débuté, le chargé est venu à Dionewar pour dire aux femmes que « le ministère de la Pêche, pour renforcer la diversification des métiers à Dionewar, vous a donné le projet du

centre de formation professionnelle. Par contre, il faut absolument que vous vous trouviez une parcelle de terre pour y construire le site de formation ». Le montant du financement s'élevait à 13 millions FCFA.

Dans ce contexte, j'ai appelé les sages et les notables du village pour leur dire que nous avions un projet qui renforcera les métiers qui s'y trouvent actuellement. Suite à la restitution, je leur ai dit qu'il faut aussi nous trouver une parcelle de terre, là où on construira notre site.
La raison pour laquelle nous avons décidé de créer ce site, c'est parce qu'il y avait beaucoup de jeunes filles qui étaient dans les maisons et qui n'avaient pas de métier. Il fallait que toutes ces femmes-là aient des métiers afin qu'elles accèdent à l'autonomie financière et qu'elles soient libres de pratiquer le métier qu'elles veulent.

À un moment donné, il y avait des problèmes de gestion, le centre ne fonctionnait plus. Nous avons alors écrit un dossier au nom de la FELOGIE afin que le centre redevienne fonctionnel. C'est pour cela que le gouvernement a donné une autre tranche pour que le centre soit fonctionnel. En fait, c'est le ministère de l'Enseignement qui l'a repris en charge, qui l'a réfectionné, qui l'a équipé et il a amené des professeurs qui donnent aujourd'hui des cours en anglais, en cuisine et en couture.

Au début, les professeurs qui étaient là-bas étaient payés par la FELOGIE, mais comme ceux-ci ont repris en charge le centre, les professeurs sont maintenant payés par le gouvernement.

Le Grand Prix du Chef de l'État

En 2002, la FELOGIE de Dionewar a gagné la première place du Grand Prix du Chef de l'État ! Mariama, par émotion et par contentement, elle a crié à haute voix et tout le monde s'est retourné.

Elle a couru de la place des vieux jusqu'au centre des femmes et elle est directement venue me voir, elle m'a embrassée et elle m'a dit :

« Nous avons gagné le Grand Prix du Chef de l'État ! » On était là, toutes les deux, accrochées, et on pleurait d'émotion. Les autres femmes chantaient et dansaient autour de nous. C'était la fête pour nous toutes.

Tous les vieux du village sont venus au centre des femmes pour s'enquérir de la situation. C'est là que je leur ai dit : « Au Sénégal, les femmes transformatrices avaient déposé des dossiers pour participer au concours du Grand Prix du Chef de l'État, et ce prix-là, c'est la FELOGIE de Dionewar qui l'a gagné. Grâce à vos prières et grâce à toutes les femmes présentes ici, nous avons gagné la première place du Grand Prix du Chef de l'État ».

Suite à cela, la directrice des pêches m'a rappelée pour me dire que je devais aller à Dakar pour réclamer mon prix.

En allant récupérer ce prix, il y avait toutes les autorités de la région de Fatick qui étaient présentes, que ce soit le sous-préfet, que ce soit le président de la communauté rurale, le préfet, le gouverneur, tous ceux qui faisaient partie de l'autorité y était.

Ici à Dionewar, ils avaient amené beaucoup d'autocars pour la délégation, vieux, jeunes, femmes, tout le monde devait aller participer à la fête. Nous sommes donc descendus à Dakar, jusqu'à la maison de la secrétaire Maïmouna Ndiaye. C'est là que nous avons pris notre douche et que nous nous sommes préparées pour aller rejoindre le lieu où allait se dérouler la remise du prix qu'on appelle le Théâtre national Daniel Sorano.

À la descente de notre voiture, il y avait des délégations qui nous attendaient. Il y avait les gardes de corps, il y avait la police, la gendarmerie, il y avait également le grand tambour-major du Sénégal, Doudou N'Diaye Rose et tous les chanteurs étaient déjà prêts là-bas. Lorsqu'on est arrivés, on a arrêté la délégation, on a chanté, on a dansé et suite à cela, on m'a dit qu'il fallait attendre l'arrivée de la ministre de

la Femme et de la Petite enfance, Awa Diop. Celle-ci est venue à ma rencontre et nous sommes allées ensemble dans la salle.

Grâce à ce prix, les femmes de Dionewar étaient aux premières loges du théâtre Daniel Sorano, elles étaient les VIP. À ce moment-là, ç'a été une grande illumination sur ce que je n'avais jamais vu avant parce que maintenant il fallait simplement que tu déclares : « Je suis de la région de Fatick » pour qu'on te laisse entrer. Et à ce moment-là, tout le Sénégal habitait la région de Fatick. Quiconque venait n'avait qu'à dire cela et on le laissait entrer. À ce moment-là aussi, on ne disait plus « c'est le village de Dionewar qui a gagné », mais plutôt « c'est la région de Fatick qui a gagné ». Ce qui veut dire que ce prix a fait honneur à la femme de Dionewar, il a fait honneur au village de Dionewar, mais il a également fait honneur à la région de Fatick.

Nous nous sommes ensuite assis dans la salle, puis tous les batteurs de tamtam étaient venus nous féliciter et chanter pour la région de Dionewar et pour la région de Fatick. Tous les griots y étaient ! Puis lorsque le président de la République est venu, je suis allée à sa rencontre. Il m'a serrée et nous nous sommes présentés. Il m'a dit : « C'est toi Fatou Sarr ? C'est toi qui as gagné le Grand Prix du Chef de l'État ? » J'ai dit oui. Il m'a remerciée et il m'a félicitée. Il m'a également murmuré pas mal de paroles dans mon oreille que je ne vais jamais oublier.

Fatou Sarr recevant le Grand prix des mains du Président Abdoulaye Wade

Source : Collection privée Fatou Sarr

Lorsque nous étions tous assis, le président Abdoulaye Wade m'a appelée et je suis montée à l'estrade. Le président m'a signifié que « ce qui m'a le plus motivé sur le fait que vous avez gagné le Grand Prix du Chef de l'État, c'est la gestion que vous faites, comme au magasin d'alimentation ». Parce que cette année-là, on m'avait dit qu'il y aurait une pénurie de riz et le riz venait des Amériques. Ainsi, le magasin d'alimentation de Dionewar avait acheté 40 tonnes de riz, on avait mis les 20 tonnes en vente et on avait mis les 20 tonnes restantes en réserve au cas où il y aurait une pénurie. Il m'a dit aussi : « C'est votre travail, vos obligations, votre courage qui vous ont permis de gagner ce grand prix. Et si toutes les femmes du Sénégal faisaient comme vous, le Sénégal serait parmi les pays développés parce que vous travaillez, vous êtes des battantes, vous êtes courageuses. Et malgré l'éloignement de votre village, vous n'avez pas croisé les bras, vous travaillez toujours pour faire sortir ce village de l'enclavement, et vous l'avez fait. Continuez dans ce sens, ça va payer, ça a payé et ça payera pour toujours ». Depuis ce jour, mon contentement dépasse largement ce que vous croyez parce qu'à ce moment-là, toute la salle était contente et elle était remplie de monde. Tout le monde disait que c'est Dionewar qui a gagné le Grand Prix du Chef de l'État.

C'est notre travail qui nous a donné ça, c'est notre courage qui nous a donné ça, c'est notre patience qui nous a donné ça et c'est le savoir-faire, aussi, de la femme de Dionewar qui nous a amenés à gagner le Grand Prix du Chef de l'État.

Ce grand prix nous a fait gagner en connaissance, il nous a donné un carnet d'adresses bien rempli et maintenant, tout le monde connaît le village de Dionewar. Grâce à ce grand prix, partout où nous allions, les gens nous disaient : « Nous allons amener nos femmes chez vous pour que vous nous montriez comment travailler ». Donc vraiment, tout le monde connaissait le village.

En rentrant, aussi, tout le village de Dionewar était sorti à l'embarcadère pour nous accueillir, nous applaudir, nous encourager et pour nous féliciter. C'était un grand jour, un grand événement que je ne pourrai jamais oublier.

Suite à cela, on nous a donné un chèque de 10 millions FCFA. La ministre de la Femme nous a donné un ordinateur et le ministre de la Pêche nous a donné un moteur hors-bord Yamaha de 40 chevaux. Après la remise du diplôme, la ministre de la Femme nous a invitées dans sa demeure et elle nous a bien gâtées ! Après aussi, le premier ministre, dans le temps, Idrissa Seck, nous a invitées lui aussi, dans sa demeure.

J'ai aussi appelé le chef du village et le sous-préfet pour leur dire qu'il fallait absolument partager ce grand prix avec le reste du village. Je voulais organiser une grande fête. Je suis donc partie voir le sous-préfet, on s'est assis, on a discuté, on a trouvé une date.

Nous avons ensuite invité tous les villageois des 18 villages des îles du Saloum pour fêter ce grand prix. Nous les avons invités et nous les avons remerciés. Nous avons acheté un bœuf, du riz et tout ce qui pouvait faire que la fête soit belle. Nous avons dépensé 2 millions

FCFA pour cette belle fête et toutes les îles étaient présentes. Tous les amis de la FELOGIE étaient présents. Nous avons vraiment fait une grande fête et tous les hommes et les femmes qui étaient venus des autres îles, nous leur avons remboursé leur carburant. C'est la FELOGIE qui avait tout pris en charge. Je leur ai dit : « Aujourd'hui, c'est la FELOGIE de Dionewar qui a gagné ce Grand Prix du Chef de l'État, mais demain, ça peut être un autre village des îles du Saloum. Soyez courageuses, patientes et battantes et vous y arriverez ».

On a également cousu un très joli ensemble pour le chef du village et pour le président de la communauté rurale et on a remis un cadeau au gouverneur, au sous-préfet et au préfet. Le sous-préfet habite à Niodior, le préfet est à Foundiougne et le gouverneur est à Fatick.

Les visites d'échange

F.S. Les visites d'échange c'est pour voir comment les autres femmes des autres pays et des autres villes travaillent. Qu'est-ce qu'elles font ? Comment le font-elles ? Quel est leur revenu là-dessus ? Et toujours dans le domaine de la transformation, quoique ça puisse être dans d'autres domaines, puisque l'objectif est d'acquérir une expérience et voir ce que font les autres femmes. Qu'est-ce qu'elles font ? C'est ça le but de la visite d'échange.

De plus, nous qui allons voir ces femmes et allons apprendre comment elles font leur travail, nous allons également leur transmettre notre métier. C'est comme ça que ça se passe dans ces échanges.

Quand je partais dans ces visites, dans chaque GIE, j'en prenais deux avec moi. Ce qui fait un total de 48 femmes. Nous sommes allées au Ghana, en Guinée-Conakry, Guinée-Bissau, en Gambie et au Maroc. Au Sénégal, nous sommes allées à Saint-Louis, à Kayar, à Tambacounda, à Mbour et à Joal-Fadiouth. Et tout ça, c'est pour échanger et voir comment elles travaillent. Quels sont leurs revenus ?

Comment sont-elles assistées ? Et qui sont leurs partenaires ? De plus, ce n'est pas seulement des visites d'échange, c'est également pour établir des relations d'amitié qui, après quelque temps, peuvent permettre un jumelage entre la FELOGIE et la ville où nous avons fait la visite.

N.B. Qui payait pour ces voyages ?

F.S. Concernant le Maroc, c'est nous-mêmes qui avons payé notre ticket. Pour le Ghana, c'est un partenaire qui nous a amenées là-bas. Et à part le Ghana, car nous avions le partenaire, et à part le Maroc[6] où c'est les femmes elles-mêmes qui ont déboursé, le reste c'est la FELOGIE qui les prend en charge. On prend leur ticket aller-retour, leur restauration et leur hébergement en charge.

La Fédération nationale des femmes transformatrices et micro-mareyeuses du Sénégal (FENATRAMS)

F.S. En 2002, nous nous sommes regroupées en congrès pour créer une association qui allait regrouper toutes les femmes transformatrices et micro-mareyeuses du Sénégal. C'est donc en 2002 que la FENATRAMS a été créée.

C'est Matar Cissé, la secrétaire permanente, et Mame Seynabou Samb qui ont eu l'idée. Ce sont elles qui ont eu l'idée de créer une association qui allait regrouper toutes les femmes transformatrices et micro-mareyeuses du Sénégal. Elle était à Dakar lorsqu'elles ont eu l'idée.

[6] La 22ème Conférence des Parties (CoP22) s'est tenue du 7 au 18 novembre 2016 à Marrakech au Maroc. Au cours de cette rencontre des acteurs du climat, Enda Graf Sahel, membre du réseau Enda Tiers Monde a été primée à travers Madame Fatou Ndoye et Mme Fatou SARR. Pour aller plus loin : http://endatiersmonde.org/instit/index.php/component/content/article/23-slideshow/406-22eme-conference-des-parties-cop22-enda-graf-sahel-primee-a-marrakech

Elles ont ensuite tenu un conseil là-bas. Après s'être entendu pour faire avancer cette idée, il fallait convoquer toutes les régions où il y a des femmes transformatrices et micro-mareyeuses. Elles m'ont convoquée et je représentais la région de Fatick. Elles ont également convoqué la région de Saint-Louis, Kébémer, Casamance, Kayar, Dakar, Kaolack et Longpoule. Elles ont convoqué tout le monde à Dakar, toutes les femmes responsables de ces associations.

Lorsque nous sommes allées là-bas, il s'agissait d'un atelier de trois jours. L'atelier consistait à trouver un statut pour l'association. Il fallait également trouver un moyen pour avoir des fonds de roulement. Dans ce cas, nous nous sommes dit qu'il y aurait des cotisations, mais nous ne voulions pas que ce soit des cotisations numéraires. C'était une des solutions.

Nous avons ensuite confectionné des cartes de membres. Chaque membre qui adhérait à la FENATRAMS devait se procurer une carte de 1 000 FCFA (2,25 $ CAD).

Une fois l'atelier terminé, chaque femme devait rentrer dans son village pour faire la restitution. C'est suite à cela que je suis rentrée, j'ai appelé la commune de Dionewar, en l'occurrence Falia, Niodior et Dionewar et j'ai fait une restitution. Tout le monde était d'accord avec l'idée. Lorsque la FENATRAMS a été créée, l'idée était de ne regrouper que des femmes, il n'y aurait pas d'hommes.

Plus tard, les femmes ont convoqué une très grande réunion à Dakar pour trouver une façon de faire marcher la FENATRAMS. Il fallait trouver un moyen pour élaborer un projet qui allait inclure les femmes de la FENATRAMS.

J'ai appelé tout l'arrondissement de Niodior donc tous les 18 villages composant les îles du Saloum. J'ai appelé tous ces villages-là et je leur ai fait part de l'idée qui était en train d'être mise sur place. Toutes les femmes étaient d'accord pour faire partie de l'association.

Après tout ça, le secrétaire de Terama, Matar Cissé nous a convoquées à Dakar, toutes les responsables de toutes les régions. Nous nous sommes donc retrouvées à Dakar et nous avons organisé un très grand forum où il fallait parler de l'idée, parler de qu'est-ce que la FENATRAMS, parler de comment faire pour trouver des fonds et comment faire naître la FENATRAMS dans une ambiance bien organisée. C'est la secrétaire permanente qui avait trouvé des fonds pour organiser ce forum-là.

Avant d'organiser ce grand forum, il fallait mettre au courant les organisations étatiques. La secrétaire permanente a écrit une lettre au ministre de la Pêche et aux inspecteurs des pêches de chaque région. Ceux-ci nous ont dit qu'ils voulaient être présents au forum.

Durant ces trois jours de forum, nous avons élu le bureau et nous avons trouvé le nom de l'association. Comme c'était Seynabou Samb qui avait eu l'idée de créer l'association, toutes les femmes étaient d'accord pour dire qu'il fallait l'honorer. Donc Seynabou Samb a été élue présidente de l'association. Moi, j'ai été nommée vice-présidente. La trésorière était de Kayar, elle se nommait Ayam Baye. La secrétaire était à Dakar, elle s'appelle Fati Diop. Nous avons donc élu tout le bureau au forum.

Lors de ce forum, on m'a également remis des cartes de membres. Lorsque je suis revenue à Dionewar, j'ai vendu 1 000 cartes. J'en ai vendu 100 dans tous les villages; par contre, comme le village de Djirnda est le plus grand, il est composé de tout petits villages, je leur ai donné 150 cartes.

Au forum, nous avions convenu que dans chaque région, à part le bureau national, il fallait un bureau interne. Chacun d'eux allait avoir un président, un secrétaire, etc.

Une fois terminé, nous nous sommes dit qu'il fallait descendre à la base, s'asseoir et discuter avec toutes les femmes et leur faire part de la nouvelle association qui était créée. Il fallait parler du pourquoi de cette association, et quels étaient les objectifs de cette association. Pour faire connaître tout ça, il fallait descendre à la base. Nous nous sommes donc donné rendez-vous à Fatick, dans ma région. C'était là-bas que nous avons décidé de faire notre première descente sur le terrain pour causer et échanger avec les femmes. Au retour, j'ai écrit une lettre à l'inspecteur des pêches régionales de Fatick pour l'informer que la première rencontre de la FENATRAMS aurait lieu à Fatick. Et à ce moment-là, pour les frais de transport, de restauration et de prise en charge du personnel et de tous ceux qui vont venir, chaque région devait prendre l'argent de ses propres cartes vendues pour organiser le transport. C'est aussi avec ces cartes-là qu'il fallait organiser la restauration et c'est avec ces cartes-là que nous devions prendre en charge tout ce qu'il fallait débourser.

Comme cela a été dit plus tôt, chaque région devait avoir son propre bureau interne. Dans notre région, il y a deux femmes qui voulaient être présidentes, il y avait moi et Adi Fatou Ndiong qui habite le village de Diamniadio. C'était nous deux qui étions candidates pour devenir la présidente interne de la FENATRAMS dans la région de Fatick. Après plusieurs discussions, c'était très dur et les femmes ont dit qu'il fallait trouver un terrain d'entente pour savoir qui sera présidente. Par contre, toutes les femmes avaient émis l'idée que ça devrait être moi. Elles ont fait une restitution et finalement, lorsque nous avons eu le bureau, je suis devenue la présidente régionale de la FENATRAMS.

Elles étaient restées toute la journée dans la région à discuter et à faire connaître l'objectif de la FENATRAMS. Suite à cela, nous sommes rentrées et nous sommes parties vers d'autres régions.

Il fallait maintenant trouver des fonds pour organiser un séminaire pour parler de l'objectif principal de la FENATRAMS. Par cela, nous avons écrit une lettre au ministre de la Pêche pour demander audience.

Celui-ci nous a reçues et il nous a aidées financièrement. Nous avons également écrit une lettre au premier ministre et une autre à la ministre de la Femme qui nous ont, chacun de leur côté, reçues et qui nous ont aidées financièrement. Il y a d'autres personnalités encore, qui nous ont reçues et de qui nous avons pu recevoir de l'aide.

C'était en 2001, le président était Abdoulaye Wade à ce moment-là et le ministre de la Pêche s'appelait Omar Sarr.

Une fois que nous avons eu les fonds nécessaires, nous avons tenu un séminaire avec toutes les femmes de la FENATRAMS. Le thème était : « L'hygiène et la qualité dans les centres de transformation ». À ce moment-là, il y avait beaucoup de centres au Sénégal, mais l'hygiène et la qualité ne suivaient pas. Il fallait organiser ça pour mieux imprégner les femmes et mieux les encourager à travailler une hygiène et à améliorer la qualité dans les produits transformés. Ce séminaire a duré trois jours et nous avons pu y étudier l'hygiène et la qualité dans le travail que nous faisons. Voilà, c'était notre objectif principal et cette bataille-là a été gagnée.

De plus, il fallait rencontrer toutes les personnalités de l'État pour leur faire connaître l'association, les raisons qui nous ont poussées à créer cette association et les raisons pour lesquelles nous voulons la faire connaître. Il fallait donc rencontrer les personnalités étatiques du Sénégal.

Nous avons réussi à parler de la FENATRAMS à plusieurs d'entre eux. C'était tout à fait neuf, ça venait tout juste d'être créé.

Nous avons également commandé des banderoles identifiées à la FENATRAMS et toutes les femmes appartenant à l'association l'avaient achetée pour faire notre première manifestation. Nous avions également un logo et un bureau officiels. Il nous restait seulement à entrer dans le Sénégal, sensibiliser les femmes sur la FENATRAMS et les sensibiliser aussi sur l'hygiène et la qualité. C'était ça l'objectif

principal de l'association, encourager les femmes à adopter de bonnes habitudes pour offrir une hygiène et une qualité parce que les produits que font ces femmes-là sont consommés par tous les Sénégalais. Il faut s'assurer de la qualité pour mieux vendre le produit et également, veiller sur la santé de la population qui consomme ces produits. C'est également en ayant une meilleure organisation qu'on y arrive.

En créant la FENATRAMS, nous avions le support du ministre de la Pêche, Omar Sarr. Il y a un guide coutumier que nous appelons le Grand Serigne de Dakar. Il s'agit d'un guide spirituel et c'est lui qui nous a aidées à créer la FENATRAMS et à avoir du financement.
Lorsque le mandat de Mame Seynabou Sambe s'est terminé, nous avons appelé une assemblée générale à Dakar. Toutefois, avant même que j'arrive, les femmes de la FENATRAMS se sont entendues pour dire qu'elles désiraient donner la présidence à la responsable de la région de Fatick, donc à moi.

Lorsque je suis arrivée à Dakar, nous avons causé et nous avons discuté ensemble. Concernant les coûts reliés à cette assemblée, c'est le ministre de la Pêche, Pape Diouf, le grand Serigne de Dakar et un certain Abdoulaye Diouf Sarr de la région de Fatick qui nous ont aidées à financer cette assemblée. Abdoulaye Diouf Sarr est le maire de la commune de Yoff à Dakar. Toute l'aide était sous forme de dons. Cela nous a permis de couvrir tout ce qui était en lien avec l'assemblée, soit la restauration, le transport, etc. Tout ce que ça prenait pour que l'événement soit réussi.

C'est comme ça que les femmes ont décidé que je devienne la nouvelle présidente de la FENATRAMS. Lorsqu'on m'a désignée comme présidente, j'ai rétorqué et je leur ai dit que je voulais que ce soit Seynabou Samb qui continue pour un deuxième mandat.

Je lui ai dit : « Moi, je veux que tu continues pour un deuxième mandat parce que tu as bien travaillé et je veux que tu continues pour mieux faire et mieux montrer tes qualités ». Par contre, Seynabou Samb en

votant, m'a dit que non, que c'est moi qui devais continuer parce que c'est moi la meilleure.

Lorsque la réunion a fini, nous avons organisé une grande danse culturelle. Toutes les femmes de Dakar et des îles du Saloum étaient présentes, tout le monde. Il y avait un grand tamtam et nous avons fait la passation de services, c'est comme ça que j'ai reçu la présidence.

Depuis, je continue de travailler dans la FELOGIE et dans la FENATRAMS. Avec la FENATRAMS, on disait que le mandat est pour trois ans par contre, ça fait maintenant cinq ans ce qui veut dire que j'ai été élue en 2012. Depuis ces cinq ans, nous n'avons pas encore eu de renouvellement. Donc j'ai parlé à la secrétaire permanente pour qu'on puisse faire le renouvellement et pour qu'on puisse trouver des fonds d'appui afin d'organiser l'assemblée générale.

N.B. Et pour mieux comprendre, l'ancienne présidente de l'association a fait un mandat de 11 ans ? Puisque la FENATRAMS a été formée en 2001 et que Fatou a été élue en 2012.

F.S. Oui, en fait dans les papiers officiels, nous disons que les mandats sont d'une durée de trois ans, mais effectivement, ça a pris plusieurs années avant qu'on relance les élections.

Dans ce temps-là, nous avions également financé des balais aux sept régions composant la FENATRAMS, et tout ce qui est nécessaire pour le nettoyage. On avait également donné à chaque présidente régionale un ordinateur.

Il y avait des problèmes de transport dans les îles, il fallait trouver des moyens pour que chaque village ait une pirogue motorisée pour transporter les femmes. Dans ce cas, j'ai demandé une audience au ministre de la Pêche qu'on appelait dans ce temps-là Djibolé Tika. Le ministre était d'accord pour me recevoir. J'ai appelé la responsable de Niodior, Amine Diouf, la responsable de Moundé, Awa Ndong et la

responsable de Bassoul, Sawa Njagor et nous sommes parties ensemble le rencontrer. Lorsqu'il nous a reçues, je lui ai dit : « Nous avons un problème, et c'est un problème de transport. Quand nous voulons aller à Dakar, nous avons des problèmes pour traverser la mer, ce sont toujours d'autres personnes qui nous prêtent les pirogues. Quand ces pirogues-là vont en pêche, nous ne pouvons pas nous déplacer. Nous ne pouvons pas aller à la recherche des coquillages donc il nous faut absolument des pirogues. Comme l'arrondissement de Niodior est composé de trois communes, je veux que chaque commune ait une pirogue. Le ministre était d'accord et il nous a dit : « Fatou j'ai entendu et j'ai pris note ». Comme ça, je suis rentrée et quelque temps après, la directrice de la pêche m'a appelée et elle m'a dit : « Le ministre est d'accord, il vous a trouvé des pirogues. Il vous en a trouvé quatre. Il faut venir à Dakar pour les récupérer ».

J'ai rappelé les femmes qui m'avaient préalablement accompagnée et nous sommes toutes parties à Dakar. Une fois rendues, chacune d'elles a signé son nom avec son matricule d'identification pour confirmer la réception de sa pirogue.

Par contre, j'avais fait une erreur parce que le village de Falia ne faisait pas partie de ces pirogues-là. Donc suite à cela, j'ai rappelé le ministre et je lui ai dit : « M. le ministre, je suis désolée, mais j'ai fait une erreur, j'ai un problème. La commune de Niodior est composée de trois villages et il y a deux villages qui ont des pirogues. Il y a les villages de Niodior et de Dionewar qui possèdent des pirogues. Quand je rentrerai à Dionewar, le village de Falia n'aura pas de pirogue et cela amènera un problème ». J'ai donc laissé ma commune pour permettre à d'autres communes d'avoir leur pirogue. J'ai rajouté : « Je voudrais que tu m'aides pour trouver une autre pirogue ». Après une longue discussion, le ministre était d'accord pour me donner une autre pirogue pour fournir le village de Falia. C'est comme ça que j'ai pris mon téléphone et j'ai appelé la responsable du village de Falia pour lui dire : « Viens nous rejoindre à Dakar, viens récupérer ta pirogue ». Et tout ça, je l'ai fait pendant que j'étais présidente de la FENATRAMS.

Comme les femmes ne pouvaient pas transporter les pirogues de Dakar à Dionewar ou de Dakar à Niodior, chaque village a appelé des hommes qui sont venus transporter leur pirogue de Dakar à leur destination. Pour les transporter, chaque village avait pris en charge son carburant et la restauration des deux navigateurs. Mais avant d'aller les porter dans la destination finale, ils devaient passer par Djifère pour les montrer au chef de poste de pêche, c'était le ministre qui avait demandé cela. Donc nous les femmes, nous avons passé par les voitures et les pirogues ont passé par la mer pour venir à Djifère.

Une fois les femmes arrivées dans leur village, il fallait appeler toutes les femmes pour faire la restitution et leur dire que c'est le ministre de la Pêche qui nous les a données au nom de la FENATRAMS. Les pirogues appartiennent donc à toutes les femmes du village concerné.

Si j'ai été élue présidente de l'association, c'est grâce aux femmes des îles du Saloum. Ce sont elles qui m'ont fait confiance. Quand je suis nommée à un tel poste, je me dois de faire des actions concrètes pour remercier les femmes.

Quand j'ai reçu les pirogues, je suis allée voir la ministre de la Femme et de la Petite enfance pour l'inviter à Dionewar. Lorsqu'elle est venue, nous avons organisé une grande fête et toutes les îles du Saloum étaient présentes. Je lui ai dit que j'aimerais qu'elle nous aide pour avoir des machines, des moteurs hors-bord et des moulins à mil. Une fois partie, elle a joint la parole à l'acte. Elle nous a envoyé des moulins à mil et des moteurs hors-bord qu'on a remis au sous-préfet de Niodior et au président de la commune, Ibrahima Sarr. Lorsqu'on leur a remis, nous avons fait un partage équitable; donc le village de Niodior a reçu un moulin et un moteur et les villages de Falia, de Tchalel, de Djigna et de Moundé ont tous reçu un moulin à mil.

À chaque fois que je pars en voyage, j'appelle toujours deux femmes qui m'accompagneront dans les réunions, les rencontres et les

séminaires afin qu'elles s'imprègnent de ce qui se passe à l'intérieur du pays et pour mieux connaître les actions des femmes. Je ne pars jamais seule.

Les fûts d'eau

F.S. Nous avions des problèmes avec l'eau, nous n'avions pas d'endroit pour l'entreposer. Je suis partie à la direction des pêches et je leur ai dit : « Nous aimerions avoir de grands fûts pour entreposer notre eau ». Ce sont des grands barils qui peuvent entreposer jusqu'à 10 000 litres. Le ministre nous a donné des grands fûts pour fournir plusieurs villages soit Dionewar, Thialane, Moundé, Siwo, Niodior, Bassar, Bassoul et Djogane.
Celles qui les ont reçus sont les responsables locales de la FENATRAMS dans leur village. Il y avait 21 fûts en tout parce que chacun des 7 villages énumérés était doté de 3 fûts. La directrice de la pêche m'avait dit : « C'est la FENATRAMS qui sera chargée du transport ». Je lui ai dit qu'il n'y avait pas de problème. J'ai pris un camion que j'ai payé 100 000 FCFA (224,43 $ CAD) pour qu'il fasse Dakar à Djifère avec les fûts. Arrivée à Djifère, j'ai pris la pirogue de la FENATRAMS, j'ai acheté du carburant et la pirogue m'a amenée de Djifère à Dakar.

N.B. Vous avez eu besoin de ne faire qu'un seul voyage pour 21 fûts ?

F.S. Oui, je n'ai pas eu besoin de plus, tout a pu rentrer.

Lorsque je suis arrivée à Dionewar, j'ai appelé le chef du village pour lui montrer les fûts. Celui-ci a appelé toutes les responsables de ces sept villages pour qu'on puisse leur remettre devant le chef du village. J'ai ensuite organisé une grande fête pour célébrer cela.

Chaque responsable a ramené ses fûts dans son village et elles ont fait une restitution au niveau local.

Avant que toutes ces femmes rentrent dans leur village d'origine, chacune d'elles a pris la parole et m'a remerciée pour les actions que je pose dans les îles du Saloum. Je leur ai dit que c'est une fierté pour moi parce que c'est à cause de ces femmes-là que j'ai été élue présidente. J'ai rajouté que suis fière de moi pour ces œuvres, mais je suis très fière d'elles également et je ne me fatigue jamais de chercher du financement. De plus, quand je prends le téléphone et que je les appelle, ce sont toujours ces femmes qui sont au premier lieu de la réunion. Ce sont des femmes qui m'écoutent, qui m'accompagnent dans mon mandat et qui m'encouragent toujours à aller de l'avant. Raison pour laquelle, chaque jour, à tout instant, je suis en train de chercher des moyens pour avoir du financement pour ces femmes. Mais ce n'est pas facile ! Parce que pour avoir un financement pour plus de 1 000 femmes, ce n'est pas facile. Les femmes des îles sont plus de 1 000, à Dionewar seulement, nous sommes plus de 530 dans la FELOGIE. Imagine que dans d'autres villages, il y en a 500, 500, 500, etc. C'est très difficile. La FENATRAMS, quant à elle, regroupe plus de 10 000 femmes, mais je ne me fatiguerai jamais, je vais toujours chercher pour avoir du financement. Je ne me fatiguerai jamais.

Le festival culturel des îles du Saloum

F.S. Dans mon mandat pour la FENATRAMS, j'ai également organisé un festival culturel des îles du Saloum. Ce festival regroupait tous les 18 villages qui composent les îles.

Quand j'ai eu l'idée, je suis allée voir des hommes plus imprégnés dans l'organisation d'événements. Je suis allée au Centre culturel de Senghor à Dakar avec le directeur du centre, Balla Ndiaye, la secrétaire permanente de la FENATRAMS, Matar Cissé, un ressortissant de Dionewar qui est un professeur à l'Université de Dakar qu'on appelle Cheikh Faty Faye et un responsable politique qu'on appelle Abdou Diouf Faye. Je suis partie voir chacun d'eux pour causer et je leur ai dit : « Je veux organiser un festival culturel des îles du Saloum parce

que je vois que les enfants ne connaissent plus la culture et aussi, le Sénégal ne connaît pas la culture sérère. Je voudrais que tout le monde connaisse la culture sérère pour mieux entrer dans le développement du Sénégal ». Le directeur du centre m'a rassurée et m'a dit : « Je vais vous aider ». Je lui ai dit que « par contre, il faut beaucoup d'argent pour organiser un tel événement. Cherchons les papiers nécessaires et faisons tout ce qui est nécessaire, moi le financement, j'en trouverai ».

Lorsque j'ai eu l'idée, je n'étais pas encore venue à Dionewar pour appeler la population et leur en parler. Il fallait d'abord que j'aie toutes les ressources nécessaires à Dakar. C'est pourquoi je suis restée dans la capitale avec ces gens. Nous avons fait tout le nécessaire jusqu'à ce que nous trouvions une porte de sortie.

Lorsque j'étais assurée que ce festival aurait lieu, je suis revenue à Dionewar et j'ai appelé toute la population. J'ai discuté avec les villageois et je leur ai expliqué. Ceux-ci étaient d'accord parce que je leur avais bien expliqué. J'ai appelé aussi le maire de la commune et les villages de Niodior et de Falia, c'est tous ensemble que nous nous sommes rencontrés et que nous avons causé.

Comme c'était pour les 18 villages, je suis partie dans le village de Djinga. Djinga, c'est un chef-lieu de commune. Avant de partir, j'ai appelé le maire et il m'a dit : « Il faut m'appeler tous les responsables et tous les communautaires de la communauté, je vais venir et je vais discuter avec vous sur la préparation du festival ». Avant de raccrocher, je lui ai dit que je prendrais en charge la restauration et le transport lors de la rencontre. De cette façon, tout le monde est venu et j'ai pu leur expliquer. Tout le monde était d'accord pour l'organisation.

Maintenant, il fallait que je trouve des fonds pour cette organisation. Il fallait faire tout le nécessaire pour que ce soit réussi. Nous avons fait des voyages pour aller dans les villages concernés, nous avons fait des réunions avec eux et nous leur avons dit que nous voulions convoquer

à Dionewar les 18 villages des îles afin de tenir une grande réunion au centre des femmes.
Pendant cette rencontre, il fallait trouver un logo pour le festival, un nom et un bureau. Nous sommes restés plusieurs heures à discuter avec tous les responsables des villages, que ce soit femmes ou hommes, c'était toutes les personnes ressources comme les chefs du village, les présidents et les maires des communes qui étaient présentes.

Après une longue discussion, nous avons décidé de le nommer Niominka Festival (nom des habitants des îles du Saloum). C'est le nom qu'on donne aux ressortissants des îles du Saloum, on les appelle comme ça. Il fallait aussi trouver un logo. Nous sommes restés des heures pour trouver ce logo parce que chacun a proposé son idée. Certains ont dit que la mer fait partie de notre culture, d'autres ont dit que la mangrove fait partie de notre culture, d'autres ont dit que ce sont les pirogues, d'autres ont dit que ce sont les tamtams et les calebasses. Finalement, il y en a un qui a dit : « La vraie culture des îles du Saloum, c'est la pirogue à voile ». Parce qu'au temps où il n'y avait pas de moteur, partout où tu partais, tu étais en pirogue à voile. Nous avons tous approuvé et nous avons dit que c'était une très bonne idée. Le logo a donc été confectionné en fonction de ça. Il y a également une pirogue à voile traversant une mangrove qui a été confectionnée dans le tissu officiel de l'événement.

Après tous ces papiers montés, après le logo enfin choisi et le nom officiel trouvé, nous avons trouvé le bureau. De là, j'ai été nommée la présidente du festival. Les gens ont dit : « Il faut remettre à Fatou la présidence du festival parce que c'est elle qui a eu l'idée et c'est elle qui a fait les démarches jusqu'à en arriver ici. Il faut absolument lui remettre la présidence ». Nous voulions que ce soit un festival annuel, mais comme ça dépense beaucoup d'argent, on ne pouvait pas. On l'a surnommé « Les 72 heures des îles du Saloum » parce que ça durait trois jours.

Moi et les membres du bureau sommes retournés à Dakar retrouver Cheikh Faty Faye, le professeur de l'université, le directeur du centre culturel à Senghor, et Matar Cissé, la secrétaire permanente de la FENATRAMS. Ce qui restait, c'était de trouver le financement nécessaire. Nous sommes restés trois mois sans revenir à Dionewar ! Nous étions à la recherche de financement et à la recherche de tout ce qui est nécessaire pour que le festival ait lieu dans les meilleures conditions.

Lorsque nous avons enfin amassé la somme nécessaire, nous sommes revenus à Dionewar et j'ai rappelé tous les responsables des îles du Saloum pour faire une restitution. Nous avions également un grand fanal qui avait été construit spécialement pour l'événement. C'est comme un grand bateau en bois tenu par des hommes et ils dansent avec, c'est très beau.

L.D. Le festival s'est déroulé ici à Dionewar. Ça a duré 72 heures. C'était un très beau festival ! Tous les 18 villages étaient présents, tout le monde était là, c'était rempli de monde ! Si je ne me trompe pas, c'était au mois d'août. Je ne me souviens pas c'était en quelle année, mais Fatou n'était pas encore présidente de la FENATRAMS, elle était vice-présidente.

Le problème politique à Dionewar

F.S : Il y avait un problème à Dionewar, un problème avec le haut magistrat du Sénégal (procureur de la République) qu'on appelait Valdiodio Ndiaye. Il s'agissait d'un problème entre mon papa et Valdiodio parce qu'il y a des gens du village qui étaient partis lui dire que mon papa, Samboudiang Sarr, était la cause de problèmes. Il y a des gens qui ne voulaient pas que Samboudiang soit le sage et le porte-parole du village. Il était effectivement le porte-parole et chaque fois qu'il y avait un problème, c'était lui qui était au-devant pour régler cela. Et il y a des gens qui ne voulaient pas que ce soit lui, ils étaient jaloux, j'imagine. Ils voulaient donc qu'on arrête Samboudiang et qu'on

l'enferme en prison pour que ça ne se produise plus. Des gens ont donc rapporté qu'à cause de mon père, tous les habitants du village étaient en train de se chamailler, de se disputer et de se quereller entre eux.

Pour cette raison, Valdiodio a décidé de venir au village. Lorsqu'il est venu, il est arrivé en hélicoptère et tout le village est sorti, femmes, hommes, enfants. Valdiodio a dit « C'est toi seul qui as fait qu'aujourd'hui, je me déplace de Kaolack à Dionewar. Aujourd'hui je vais t'enfermer en prison parce que tu es en train de mettre la tension dans le village, tu es en train de mettre le village en guerre, donc aujourd'hui, je vais t'enfermer ». Samboudiang a répondu : « Je suis un fils de Dionewar, tout ce qui est développement de Dionewar, moi je vais y participer. Tout ce qui ne marche pas dans le village, moi je vais m'assurer que ça se règle. Et si, aujourd'hui, tu te dis magistrat, que tu es le procureur de la République, je suis là, enferme-moi. ».

Il y a eu une tension entre les deux et les hommes du village ont dit aux femmes : « Enlevez vos foulards, attachez-les autour de votre ceinture et agenouillez-vous ». Parce que de coutume à Dionewar, on dit que lorsqu'une femme enlève son foulard, le met autour de sa taille et s'agenouille, s'il y a une tension, elle s'arrêtera automatiquement. Toutes les femmes ont donc entouré l'hélicoptère et le magistrat pour que ça cesse. Elles ont ensuite pris en otage le conducteur de l'hélicoptère. Il ne faut pas oublier que les militaires également étaient venus, mais ils étaient en retrait, ils étaient restés à la plage. De plus, ce jour-là, le magistrat avait donné l'ordre aux militaires de tirer sur la population en cas de tension.

Le magistrat a amené plusieurs sages du village, mon père Samboudiang Sarr, Mamadou Fatou, Mamadou Ndiaye, Fodè Karamo Ndiaye, Bakary Mama Sarr, Mame Salifou. Ces six hommes-là ont donc été emmenés dans les bateaux des soldats.

De coutume, lorsque tu as accompli une certaine bravoure, ton cousin, cousine ou sœur devait te dédier une chanson. Sa sœur lui avait donc

dédié une chanson : « Les militaires ont armé le fusil, le gouvernement t'a entourée et Sambou Sarr, le brave Sambou Sarr, le lion des îles du Saloum a gagné par sa bravoure ».

Lorsque nous sommes parties au séminaire à Djilor, les hommes ont dit que les femmes ne pouvaient pas diriger au Sénégal, car elles n'ont pas les capacités de diriger et lorsqu'elles ont peur et qu'elles sont en difficultés, elles ne savent faire qu'une chose, c'est enlever leur foulard. Ainsi, ils disent qu'une entreprise ou une société ne peut pas être dirigée ainsi. Lorsque j'ai raconté cette histoire-là, je leur ai dit que je ne savais pas pourquoi les femmes font ça, mais de coutume, nous savons que quand nous faisons ça, ça arrêtera tous les problèmes et les tensions immédiatement.

Lorsque Valdiodio avait amené mon père, il l'a enfermé en prison pendant un mois. Et lorsqu'ils sont partis devant le juge, celui-ci l'a acquitté. Mon père a dit au procureur de la République : « Parce que tu m'enfermes un mois, moi je t'enfermerai un an ». C'était un visionnaire, c'était un homme qui quand il disait quelque chose, tu le verras. Par la suite, à Dakar, Valdiodio et un député qu'on appelait Mamadou Dia ont fait un coup d'État à Léopold Sédar Senghor et le coup d'État a échoué. On avait alors enfermé en prison le procureur Valdiodio et le député Mamadou Dia. Ainsi, la promesse de Samboudiang s'est concrétisée.

MOI, FATOU SARR, AUJOURD'HUI

Lors de cette dernière rencontre, Lamine n'a pas pu être présent. C'est l'étudiante Seynabou qui a été l'interprète.

F.S Je ne peux pas exprimer tous les sentiments que j'ai envers toi qui es venue du Canada jusqu'ici à Dionewar pour faire ce travail pendant deux mois. Non seulement pour voir mon travail dans le village, mais aussi le fait que tu prends l'initiative. C'est le monde entier, pas seulement la population de Dionewar ou les îles du Saloum. Tout ce monde verra ma participation par rapport à la FELOGIE. C'est la même chose pour les associations avec qui tu travailles et avec Marie Fall, votre professeur à l'université. Tu as appris pendant des années et des années et aujourd'hui tu es venue nous voir au Sénégal, et tu apprends même le sérère, c'est un grand honneur pour nous et je ne peux même pas exprimer mes sentiments.

Fatou Sarr en 2017 lors des entretiens avec Noémie Boulanger

Tu sais, être présidente dans nos villages ce n'est pas facile, mais je suis une guerrière parce que quand on m'a mise présidente, c'était seulement sur une feuille de papier. Pourtant, aujourd'hui, quand tu sors de Dionewar et que tu vas ailleurs, que tu vas à Dakar, on entend Dionewar.

Maintenant, ce que je souhaite, c'est que d'ici 10 ans on entende parler des îles du Saloum, comme on entend parler de Dionewar aujourd'hui. Et j'espère que Dionewar aura encore amélioré sa situation. Ce sont mes rêves et je suis prête à me battre contre tout. Être présidente dans nos villages ce n'est pas facile, on entend de tout et on va te traiter de toutes les saletés, mais moi je n'écoute pas ce que les gens disent et je suis prête à lutter pour l'épanouissement de tout mon village.

Auparavant, on ne vivait pas beaucoup de mutations dans la communauté. Par exemple, pour manger du couscous sérère, c'était difficile. Mais depuis, les présidentes ont amené beaucoup de changements. D'ici 10 ans, je veux lutter pour tous les villages, pas seulement pour Dionewar, Niodior et Falia, je veux lutter pour tous les villages du Sénégal. D'ici 10 ans, je veux que dans chaque village, les femmes ne souffrent plus. Là où il y a souffrance, je veux m'y rendre pour régler ce problème. Je veux amener le nom des îles du Saloum partout et je travaillerai pour ça. Je travaille pour ça parce que je suis la présidente des îles du Saloum. À la suite de rencontres à Dakar, on a choisi deux femmes représentantes par village, ensuite, parmi ces 36 représentantes, on m'a élue comme présidente. On a amené les papiers disant qu'on m'a élue à Foundiougne puis à Fatick. Donc quand je dis que je veux lutter contre la souffrance des femmes, c'est parce que je peux faire ça.

Ici pour la lutte, chaque village a son représentant. S'il s'agit de la lutte pour tous les villages, on n'a qu'un seul représentant. Par exemple, les élections législatives approchent et le gouvernement est porté à nous aider plus. Dans ces cas, ce sera moi qui serai la représentante pour tous les villages.

Les enfants, les jeunes, il y en a beaucoup qui travaillent, mais je souhaite qu'ils aillent dans les écoles pour apprendre. Je les encourage beaucoup pour qu'ils y aillent parce que quand j'étais enfant, je n'ai pas étudié. Mais si j'avais étudié, je comprendrais le français et aujourd'hui, je pourrais te raconter mon histoire sans avoir à passer par un interprète. Être élève dans notre village ce n'est pas facile. Nous avons investi 4,5 millions FCFA (10 100 $ CAD) pour construire deux classes ici pour les aider. Il y a deux écoles primaires. Nous avons investi tous les ans pour accompagner les enfants à l'école. Nos grands frères et nos grandes sœurs, qui sont actuellement à Dakar pour étudier à l'université, ils ont des problèmes pour payer le loyer et pour manger. C'est nous qui accompagnons financièrement les étudiants de Dakar. Chaque fin de mois, nous leur donnons une somme qui va les aider à payer leur loyer et [avoir] quelque chose pour manger. Mon objectif est d'encourager les jeunes à apprendre et c'est vraiment ce que je souhaite parce que notre avenir commence par une jeunesse bien formée. C'est à l'école qu'il faut les former pour qu'ensuite, on puisse parler du développement des îles.

Après les études, je veux que toutes les îles du Saloum s'unissent parce que c'est dans la paix qu'on peut former une équipe pour mettre le pays en avant. Quand j'entends parler d'une réunion ou quand un membre d'un parti politique m'appelle, je vais appeler les autres femmes pour qu'elles partent avec moi. Maintenant, mon rêve, c'est qu'avant de descendre de ce poste où on m'a nommée, je veux que toutes les îles du Saloum soient unies. C'est dans cette union que nous pouvons travailler pour le développement. C'est ce que je désire.

Pendant ton séjour ici, t'as pu voir qu'il manque beaucoup de choses. Malheureusement, c'est lors des campagnes seulement que les présidents viennent dans les îles. Autrement, ils ne nous aident pas. Pour enlever toutes les souffrances des femmes, pour que le pays avance, pour que les îles du Saloum avancent, je suis prête à partir à Dakar. On dit que Dakar est riche, qu'il est l'un des plus riches en

matière de matériel dans les dispensaires et dans les écoles. Comme le problème de l'école et du dispensaire demeure, je veux lutter pour cela. Quand je connais quelqu'un qui dispose de solutions qui peuvent nous aider à régler ces problèmes, je me dois d'aller le voir pour lui demander de l'aide. Ce sont des problèmes qui sont présents dans toutes les îles. Je ne recherche pas des solutions seulement pour Dionewar, ce sont des solutions pour toutes les îles du Saloum. Souvent, lorsqu'on demande de l'aide, il faut d'abord mettre une contribution de notre côté également, c'est pour cette raison que j'ai [pris] l'initiative d'imposer aux femmes d'aller chercher des coquillages et de les transformer. C'est également pour qu'elles aient quelque chose à donner à leurs enfants et pour qu'elles puissent les envoyer à l'école à chaque rentrée scolaire. Mais l'aide du gouvernement, c'est seulement lors des élections qu'on est plus sollicité.

Nous sommes censées recevoir 25 millions FCFA (56 106 $ CAD) du gouvernement prochainement. Par contre, nous devons d'abord leur donner un apport de 10 % soit 2,5 millions FCFA. Donc chaque groupement doit donner 100 000 FCFA (224,43 $ CAD). Ensuite, lorsqu'on recevra l'argent, chaque mois on devra verser un montant pour le rembourser, chaque mois. Ce n'est pas facile dans les îles du Saloum. Ce sont ces problèmes-là que je veux aider.

Concernant mes enfants, je leur ai donné tout l'amour dont ils ont besoin. Jusqu'ici, chacun de mes enfants a un métier; par exemple, Abdou, il fait la pêche. Non seulement il satisfait sa femme, mais également, sa maman. Maintenant que mes enfants sont grands, mon rôle est d'accompagner mes neveux et mes petits-enfants. Également, je souhaite que mes enfants dépassent ce que j'ai fait dans ma vie, mais dans le respect et dans la dignité. C'est ce que je souhaite à mes enfants. Peut-être que dans 10 ans, ce seront tes enfants qui viendront écrire sur Ndèye Diatou ou bien un autre de mes enfants (Rire).

Les femmes de Dionewar ne connaissaient pas Marie Fall au départ. Quand Marie Fall était étudiante, c'est le professeur Cheikh Faty Faye

qui lui a enseigné à l'Université Cheikh-Anta-Diop. Il est originaire de Dionewar. Pour soutenir sa thèse, Faty Faye l'a emmenée ici, pour qu'elle vienne écrire. Elle ne connaissait personne dans ce village, mais son professeur l'a emmenée ici. Durant son premier voyage, elle est venue pour faire la connaissance avec les femmes du village. Puis elle est retournée à Dakar pour prendre ses bagages et elle est revenue pour deux mois, comme ce que tu as fait. C'est là que j'ai connu Marie Fall. Elle habitait chez Aladji Backary Ndiaye. Quand Faty Faye m'a dit qu'il amènerait une élève ici, je lui ai dit que c'était une très bonne initiative parce que lui, quand il a fini ses études, il s'est mis à travailler pour le bien du village. Il m'a dit qu'elle viendrait ici pour faire un travail afin de soutenir sa thèse. Je lui ai également dit que c'était une excellente idée parce que les étudiants découvrent nos valeurs et nos manières de travailler.

Marie Fall faisait comme vous, elle venait toute la journée au centre de transformation et elle me posait également des questions par rapport au travail. Durant la journée, il y a beaucoup de personnes au centre des femmes. Si tu poses une question à une, puis tu poses la même question à une autre, la réponse sera la même. Ce qui différencie, c'est le langage. Marie Fall restait un peu ici puis elle partait à Niodior travailler, mais toi, tu as fait Dionewar seulement. Elle se levait très tôt le matin et partait à Niodior pour faire le même travail. Elle travaillait là-bas jusqu'à la nuit puis elle revenait. Le lendemain matin, elle partait tôt encore. Quand elle avait terminé de rassembler tous ces travaux qu'elle avait effectués, elle retournait à Dakar pour quelques jours puis elle revenait encore. Quand elle a terminé de faire tout ce travail dans les îles, c'est là qu'elle est partie au Canada pour continuer ses études. Le travail qu'elle a effectué ici dans les îles a une grande importance parce que c'est grâce à ce qu'elle a effectué qu'elle est parvenue à m'aider, moi, ainsi que tous les gens du village. Également, c'est elle qui m'a amenée au Canada en voyage. C'est très important pour moi cette rencontre. Je la remercie énormément pour tout ce qu'elle a fait. Son projet a duré plusieurs années, parfois elle venait ici pour une semaine puis elle repartait à Dakar pour étudier. Lorsqu'elle terminait

d'étudier, elle pouvait venir ici pour deux semaines ou trois semaines ou bien deux mois ou trois mois. Puis elle retournait étudier. Quand elle était ici, elle faisait Dionewar, Niodior, Dionewar, Niodior. Elle cumulait les connaissances sur le travail des femmes dans ces deux villages, parce que nous travaillons dans le même domaine. Il y a seulement Dionewar, Niodior et Falia qui ont un centre de travail pour la transformation des produits halieutiques, les autres villages n'en ont pas. Malheureusement, nous n'avons pas d'argent pour payer Marie Fall pour ce qu'elle a fait pour les femmes des villages.

Lorsqu'elle est partie au Canada pour étudier, elle a vu les possibilités pour un projet et elle a appelé son professeur Faty Faye. Elle a dit : « Je prépare un projet au Canada et je veux le développer en collaboration avec les femmes de Dionewar ». Quand elle voit un projet intéressant, elle en parle d'abord avec Faty Faye puis elle en parle avec moi. C'est de cette façon que nous avons pu travailler avec eux pour aider les femmes. C'est ce projet qui a inauguré les trois sites de travail des femmes pour la transformation des produits halieutiques. Quand elle trouve un projet et qu'il fonctionne bien, elle va quitter le Canada pour venir au Sénégal et travailler dessus.

Marie Fall a énormément apporté de soutien au village. Elle a travaillé avec beaucoup d'associations qui sont venues dans le village, cela a permis le renouvellement. Également, elle a permis la création de beaucoup d'associations qui ont fait évoluer le village. Elle a pris dans chaque métier 10 personnes qui ont suivi une formation avec eux, que ce soit l'Association des charretiers, ou même avec les élèves. Cela a permis de nous faire avancer grandement.

Marie Fall et Fatou Sarr à Dionewar en 2017

Source : Noémie Boulanger

Je souhaite que la collaboration entre Dionewar et le Canada continue d'année en année. Tout ça, c'est grâce à Marie Fall, c'est elle qui a pris des gens pour les amener au Canada et elle a amené des projets ici pour aider les gens. Je remercie toute la population du Canada et je souhaite que la collaboration continue avec les futures générations.

Je vous remercie, vous, également, beaucoup, infiniment parce que vous auriez pu rester chez vous et prendre un grand personnage pour écrire sur lui, mais vous n'avez pas fait ça. Vous avez pris tout votre temps pour venir au Sénégal pour venir écrire sur moi. Je ne peux pas vous remercier assez pour ça. Avec les Canadiens qui sont restés ici, avec Marie Fall et avec la population, nous avons eu une rencontre à l'arbre à palabres. C'est de là que Marie Fall a exposé le projet avec les Canadiens. Ensuite, tout le village a remercié Marie ainsi que les Canadiens qui sont restés ici. Nous ne pouvions pas partir dans chaque maison pour sélectionner des personnes, c'est pourquoi pour faciliter le travail, il fallait se regrouper par associations. Dans chaque association, on a sélectionné plus de 10 personnes pour qu'elles suivent une formation. De même que les élèves, on en a pris plusieurs pour

qu'ils suivent des formations. C'était la même chose avec tous les corps de métiers, ils ont tous été formés. C'est elle qui a aidé la population de Dionewar.

N.B. Je tiens à vous remercier également parce que lorsque Marie Fall m'a parlé du projet, j'étudiais en administration à l'université avec une spécialisation en coopération internationale. Venir ici a été la plus belle formation que je pouvais avoir. C'est vraiment gagnant-gagnant parce que pour moi aussi c'était un stage très enrichissant. Ç'a vraiment été bénéfique pour moi aussi de participer à ce projet, que ce soit dans ma vie personnelle ou professionnelle. Justement, on parle toujours de l'importance d'aller à l'école et de suivre des formations, mais ici, j'ai reçu la plus belle formation d'entre toutes. De suivre une femme dans le domaine de la gestion et en plus, dans le domaine du développement, je ne pouvais pas avoir un stage plus enrichissant que ça et je vous en remercie beaucoup.

F.S. Je connais beaucoup de choses sur le Canada, je suis même déjà partie chez vous, je connais votre réalité et je sais que c'est à moi de vous remercier. Et définitivement, je vais approfondir ces remerciements quand je vais parler avec Marie Fall. Je pleurais tout à l'heure, mais je ne veux pas pleurer devant toi parce que je sais que tu vas pleurer également. Mais vraiment, je demande grâce à Dieu pour que tu te portes en bonne santé et que tu retournes vers tes parents pour continuer tes études. Toute la maison aura ta nostalgie. Quand je rentre dans ta chambre, je vais me mettre à pleurer, je ne peux pas rester là.

N.B. Jërëjëf, Jërëjëf, Jërëjëf !!

F.S. Il ne faut pas oublier notre interprète Lamine également. Depuis que tu es arrivée, il a laissé tout son travail de côté pour t'aider à accomplir la tâche. Quand tu rentreras, il ne faut pas oublier les gens, il faut rester en contact. Nous ne pouvons pas nous comprendre, mais si vous appelez Lamine pour prendre de ces nouvelles, il sera content

et moi je saurai également que tu as appelé. Il ne faut jamais oublier les gens !

N.B. Nous resterons en contact certainement, je n'oublierai jamais, promis, tout est gravé ici ! « *Fop* » !

Fatou Sarr et Noémie Boulanger à la fin de son séjour en 2017

Source : Marie Fall

TÉMOIGNAGES

Mame Awa Sarr
Sœur de Fatou Sarr

Je partage le même père et la même mère avec Fatou. Notre papa est décédé très tôt. Il y a eu un an entre la mort de notre papa et celle de notre maman. C'est notre mère qui est partie en premier. À ce moment-là, j'avais neuf ans. Quand ma mère est décédée, Fatou est devenue comme ma mère pour moi, allaitante. Je ne connaissais que Fatou à ce moment-là. C'est elle qui m'entretenait, qui m'achetait des beaux habits, qui me donnait à manger et comblait tous mes autres besoins personnels. Et dans ce temps-là, nous n'avions pas beaucoup de stabilité financière, donc pour avoir des habits c'était très difficile. Quand tu en avais un, c'était très dur d'en avoir un deuxième, mais Fatou m'entretenait très bien quand même. Et ce n'était pas moi seule, nous avions une petite sœur qui s'appelle Mariama Sarr. Quand notre mère est décédée, Mariama avait seulement un an et c'était également Fatou qui l'entretenait et qui l'allaitait parce que lorsque ma maman est décédée, elle n'était pas encore sevrée, donc c'était Fatou qui l'entretenait, l'allaitait et la portait sur le dos. Nous avions une autre sœur également qui s'appelle Daba Sarr. Lorsque notre mère est décédée, elle avait entre quatre et cinq ans. Que ce soit Mariama ou Daba, c'est Fatou qui nous avait en charge. Bien que nous habitions chez notre oncle, c'est Fatou qui était chargée de notre éducation. À ce moment-là, notre grand-mère était un peu âgée et notre oncle n'était pas financièrement stable, vous voyez les difficultés. Il y avait pas mal de malheur à ce moment-là parce que tu ne peux pas subvenir à tes besoins, ni financiers ni matériels.

Lorsqu'on m'a donnée en mariage, mon mari n'était pas très stable financièrement donc je partais en exode rural. Je partais à Dakar pour travailler comme bonne et ce que je recevais comme revenu, je le prenais pour le partager avec mon mari. Même quand j'ai été donnée en mariage, Fatou a continué de m'aider.

Avant d'être leader dans la société de Dionewar, Fatou était toujours travailleuse, une battante. C'est quelqu'un qui travaille beaucoup, quelqu'un qui partage, qui est solidaire, et qui accorde une grande importance à la cohésion. Concernant son leadership dans la société, je pourrais dire beaucoup de choses. Quand on parle de développement, côté genre et féminin, c'est Fatou qui est au premier rang. Elle a beaucoup travaillé pour le développement de Dionewar. Il y a plusieurs branches que Fatou a développées, que ce soit l'irrigation, que ce soit la religion, que ce soit dans l'épanouissement de la femme, elle y a toujours travaillé.

Avant qu'elle arrive comme leader, les femmes ne sortaient pas pour aller travailler, elles ne connaissaient pas les groupements d'intérêt économique. Lorsque Fatou est arrivée, elle a attiré tout le monde au travail. Elle a pu leur donner quelque chose pour s'épanouir et pour entretenir les maisons. Elle a lutté pour la liberté féminine. Elle est plus brave que les hommes. Je suis très contente de ses activités et de ses relations avec la société de Dionewar. C'est une très bonne personne, elle aime son prochain et elle partage ce qu'elle a. Elle est travailleuse, elle aime sa communauté, elle aime la société, elle aime sa famille, elle aime tout le monde.

Ce n'est pas sa sœur qui témoigne, c'est l'habitante de Dionewar qui témoigne, parce que j'ai habité avec Fatou et ce n'est pas votre présence qui me fait dire ça, c'est ce que j'ai vécu. Et ce que je témoigne, ce n'est pas à Dionewar tout court qu'on peut l'entendre, c'est dans tout le département, c'est dans toute la région, c'est dans le Sénégal. Raison pour laquelle elle a été amenée à être la présidente de la FENATRAMS.

Au crédit mutuel, c'est la même chose, parce qu'aujourd'hui les femmes y ont accès et c'est Fatou qui dirige là-bas aussi. Toutes celles que tu vois faire du commerce ici, les boutiques, les marchés d'alimentation, les magasins, elles ont toutes eu accès au crédit des femmes et c'est Fatou qui est là-bas. J'ai d'ailleurs eu accès à du crédit grâce à Fatou. C'est elle qui m'a montré le chemin pour avoir accès à cela, et aujourd'hui si j'ai une stabilité financière dans ma famille c'est grâce à Fatou.

Bien vrai que Dionewar soit habité par 5 000 et quelque habitants. Quand ils ont un besoin, ils ne parlent qu'à Fatou. C'est Fatou qui va les conseiller et leur expliquer comment ils peuvent s'en sortir et comment les besoins peuvent être résolus. Je ne connais qu'elle qui peut faire ça, c'est ce qui montre la stabilité de ma relation avec Fatou.

Bien qu'elle ne soit pas allée à l'école, elle est intelligente. Également, elle a bien entretenu sa maman, elle faisait tout pour elle. Elle a acquis de l'indépendance et ce sont ces raisons-là qui font qu'elle a pu être à ce niveau. Avant que notre maman décède, elle nous a remerciées et lorsqu'elle était dans l'agonie, elle a remercié Fatou. Ici, en Afrique, on dit : « Entretiens ta maman et Dieu te payera. » Et on dit que quand ta maman te remercie avant de mourir, tu es un fils ou une fille sauvée, et j'y crois. Quand ma mère était malade, Fatou a étudié deux mois à l'école, mais notre père lui a dit : « Non, tu ne vas pas aller à l'école, tu vas entretenir ta maman. » C'est cette raison qui a fait qu'elle n'a pas continué et après sa mort, elle était rendue trop occupée avec les enfants pour pouvoir retourner à l'école. Cette prière que notre mère lui a faite avant de mourir, c'est cette prière qui lui a donné son ouverture d'esprit, son intelligence et son sens du partage d'aujourd'hui.

Fatou Niang Sarr
Sœur de Fatou Sarr

« Fatou est ma grande sœur, de même père et même mère. Depuis que j'étais petite jusqu'à nos jours, je n'ai eu que Fatou. C'est elle qui a participé à mon éducation parce que nos parents sont décédés très tôt. Lorsqu'ils sont décédés, c'est Fatou qui était présente. Toutefois, je vivais dans un autre village, j'avais une autre maman, j'y suis restée près de 10 ans. Mais suite à cela, Fatou a tout fait pour que je revienne auprès d'elle. C'est la raison pour laquelle je suis revenue au village pour vivre avec elle. Le village où je vivais s'appelait Keur Socé dans le Saloum. C'est Fatou qui m'a ramenée de Keur Socé à Dionewar pour me prendre en charge. Depuis lors, nous avons vécu dans la tranquillité et dans la paix. Elle m'a éduquée, elle m'a fait rapprocher d'elle et elle m'a aussi fait rapprocher de la population. C'est également elle qui m'a fait connaître le partage, la solidarité et comment se comporter avec les autres. Dieu a choisi que je n'aie pas d'enfants donc c'est Fatou qui m'a portée, qui m'a aimée, qui m'a chérie. Je n'ai pas d'enfant, mais je ne pleure pas le manque parce que chaque fois que Fatou avait un enfant, elle faisait comme si c'était le mien également. Elle m'a toujours conseillée et elle m'a aidée financièrement. Toutes sortes d'aide qu'elle a pu m'apporter, elle l'a fait, même pour la nourriture, c'est elle qui me la donne aujourd'hui même (elle me montre ensuite une boîte remplie de nourriture). Si tu rassembles toutes les femmes de Dionewar et tu leur demandes un témoignage, elles te diront toute la même chose que moi ».

Au niveau du travail, quand quelqu'un est fâché après quelqu'un d'autre et va l'exprimer à Fatou, elle dira : « Non, arrête, moi je n'aime pas ça, je veux toujours du positif sur les gens ». Fatou est toujours positive dans la vie des autres et elle veut toujours entendre que du

positif. Elle ne fait que le partage, c'est pour cette raison qu'elle n'a pas de compte bancaire personnel. Elle partage avec sa famille, avec les voisins, etc. Elle veut que tout le monde soit heureux, vivant et souriant.

Je ne peux pas tout dire à propos de ce que j'ai vécu avec Fatou parce que ça a duré. Ça a toujours été comme ça de l'enfance à nos jours, donc je ne peux pas tout dire. Depuis la mort de mon père et de ma mère, c'est elle qui a toujours été avec moi. Même si nous habitions avec notre grand-mère, c'est Fatou qui m'a éduquée. Même lorsque tu quittes le village pour aller habiter ailleurs, elle va revenir te prendre parce qu'elle veut organiser une famille, elle veut la solidarité, elle veut la cohésion dans la famille, elle veut que tout le monde soit ensemble. C'est ce que je connais de Fatou, la bonté, le partage et elle veut que tout soit équilibré dans la vie.

Ça fait très longtemps ce que je vais te conter, mais quand nous étions enfants, personne n'osait l'entraver. Elle disait toujours la vérité et si nous avions le malheur de dire quelque chose qui était le contraire, qui était faux, nous allions nous battre parce qu'elle voulait toujours défendre la vérité, elle voulait toujours défendre l'égalité des sexes surtout. Elle a toujours défendu le sexe féminin et elle ne voulait pas qu'on rabaisse la femme. Ce qui montre son courage et sa bravoure dans le travail, c'est qu'elle rassemble tout le monde, toujours. Si tu dis quelque chose qui va à l'encontre de cela, elle va te repositionner. Raison pour laquelle il y a la cohésion dans le travail, maintenant, c'est limpide comme de l'eau, c'est clair. Tout ce qu'elle dit et ce qui montre sa bravoure et son courage c'est qu'elle ne ment pas. Elle ne ment jamais. Tu n'oses jamais dire quelque chose de travers avec elle parce que tu sais qu'elle te corrigera tout de suite.
Depuis qu'elle est enfant, elle a toujours été écoutée, elle a toujours été une leader. Étant jeune, on se rencontrait, les personnes de même âge, et on formait des associations et Fatou a toujours été le leader de cela. Il n'y avait pas de président, mais il y avait toujours une personne qu'on nommait le majeur. Et Fatou a été le majeur à plusieurs reprises. Elle

devait avoir 18 ou 20 ans à ce moment-là. Toutefois, avant que notre mère décède, elle n'était pas impliquée, elle devait s'occuper de notre maman avec Mame Awa. Quand notre maman est décédée, elle a regroupé toute la famille. C'est pour cette raison que je suis revenue, elle voulait que toute la famille soit près d'elle. Et si elle n'a jamais été à l'école, ce n'était pas parce qu'elle ne voulait pas, c'était parce qu'elle était dévouée à la cause de sa maman. Notre mère a eu 11 enfants et c'était Fatou qui était responsable de tout ce monde-là quand elle est décédée. Elle était également très dévouée à la cause de ses frères et sœurs. Aujourd'hui, il en reste sept.

Aminata Sarr
Sœur de Fatou Sarr

Je m'appelle Aminata Sarr et je suis l'aînée de la famille. Comme Fatou est ma petite sœur, je peux dire beaucoup de choses, je les ai tous portés sur le dos. Fatou est quelqu'un de jovial, de respectueux et qui a une intelligence immesurable. Elle est de bonne mesure. Quand j'ai besoin de quelque chose et que je vais chez Fatou, elle va remuer ciel et terre pour que ce besoin soit comblé. Elle nous aime tous autant qu'elle soit.

Je vous remercie d'être venue pour la biographie de Fatou. Avant tout, elle est une femme très gentille, très sérieuse et très intelligente, qui n'est pas égoïste, qui aime partager et qui vit dans la solidarité chaque jour. Je crois aussi que tout ce qu'on peut donner à Fatou, elle peut le mener à bien. Depuis des années, elle est devant la FELOGIE et elle a toujours fait de son mieux. Elle a toujours montré des capacités inégalables, c'est pourquoi les femmes de Dionewar la remercient parce qu'elles sont témoins de cela.

Quand elle était jeune, elle avait à peine sept ans environ, elle appelait tous les enfants et c'est elle qui dirigeait toujours. Elle formait un cercle, elle se mettait au milieu et elle dictait ses lois : « Tu dois faire ça, tu dois faire ça, etc. » Et pourtant, elle avait le même âge que les autres. Lorsqu'on l'a élue comme présidente de la FELOGIE, on s'est dit : « Tiens, ce qu'on disait à Fatou étant enfant s'est réalisé aujourd'hui ». Raison pour laquelle, on croit qu'elle est capable d'amener le bateau de l'avant.

Je priais pour qu'elle soit au-devant de la scène un jour, qu'elle soit une femme leader. Aujourd'hui, les capacités que développe Fatou m'ont surprise, bien vrai que je priais pour qu'elle soit une femme leader. Ce n'est pas une surprise vu ses capacités, mais c'est une surprise qu'elle dirige toute la communauté des femmes de Dionewar, c'est toute qu'une charge. Raison pour laquelle je la supporte, je sais qu'elle est capable de le supporter.

Si Fatou avait été à l'école, elle aurait dépassé depuis très longtemps là où elle est actuellement, elle ferait partie des femmes leaders du Sénégal. Comme notre maman est décédée très tôt, notre père ne voulait pas qu'on aille à l'école. Notre père voulait qu'on apprenne le Coran.

Je suis un peu vieille, j'ai pris de l'âge et j'ai beaucoup oublié sur son enfance, mais je la vois leader aujourd'hui et je savais depuis son jeune âge qu'elle serait un leader parce qu'elle l'a toujours démontré en jouant avec les enfants.

Je vous remercie et je vais formuler des prières pour vous. Saluez votre maman de ma part à votre retour et tout le peuple canadien. Merci.

Chérif Sarr
Frère de Fatou Sarr

J'ai habité dans la même maison que Fatou, nous sommes du même père et de la même mère. Nous avons vécu une belle vie, dans le calme, dans une belle ambiance. Nous n'avons jamais eu de disputes ni de querelles entre nous. Je sens que Fatou est une femme que Dieu a fait descendre dans la famille pour régler les problèmes qui sont entrés.

Je n'ai jamais vu et je ne reconnais pas de mal entre Fatou et la population de Dionewar. Depuis qu'elle est née, elle a toujours œuvré pour le bien du développement de sa famille, mais également, pour le bien de sa communauté. Ce développement, ce n'est pas seulement pour sa communauté qu'elle y travaille, mais c'est partout au Sénégal. Elle œuvre pour ce développement, pour cette solidarité, pour ce bien-être de toute la communauté ou plutôt, pour la société sénégalaise en quelque sorte. Ces paroles-là, toute sa famille en est témoin, toute la communauté de Dionewar en est témoin et même, toutes les îles du Saloum en sont témoins.

C'est Dieu qui a procréé Fatou comme elle est. Elle ne veut pas de mal de personne. Elle est ouverte et elle œuvre toujours pour le bien des autres. En quelque sorte, chaque fois que tu vois Fatou marcher, elle œuvre pour le bien-être des autres et elle s'oublie même. J'en suis bien témoin de cela.

Pour développer et pour amener la communauté de l'avant, il ne s'agit pas d'être allé à l'école ou d'être instruit. C'est une question d'intelligence. C'est une question d'attention à la personne humaine, de connaître les besoins de la personne et de pouvoir réagir activement à son épanouissement.

Tous mes besoins, je lui en parle parce que je crois en la personne de Fatou. Et Fatou, elle est pareille comme moi, quand elle a des besoins, elle m'appelle. Puis, nous discutons ensemble pour trouver une solution. Les raisons qui amènent une personne à ne pas en oublier une autre, à s'attacher à sa personne, c'est le fait qu'ils peuvent compter l'un sur l'autre. Les raisons qui m'ont fait attacher à Fatou c'est l'attention qu'elle me porte, qu'elle tienne à moi et que si elle a des besoins, elle sait qu'elle peut m'appeler et que nous en discuterons ensemble. Elle est une personne très ouverte et qui tient à moi. Elle entretient de très bonnes relations avec moi. C'est une personne respectueuse qui aime sa famille, qui aime ses frères et sœurs et qui aime partager avec eux. Une personne telle que Fatou, on ne peut pas l'oublier. On sait qu'on peut compter sur elle. Ce sont ces raisons qui font qu'on ne peut pas l'oublier.

Aujourd'hui, je prends Fatou comme ma propre maman. Chaque fois que j'ai quelque chose à faire ou bien un problème dans ma vie sociale ou au travail, je pars chez elle pour lui demander des conseils. C'est ma conseillère personnelle. Si Fatou avait fait l'école, je ne sais pas si elle serait comme elle est aujourd'hui. Tu vois des gens qui sont allés à l'école, qui sont instruits, qui ont tous les diplômes du monde, mais ils ne peuvent pas réussir dans leur vie. Si Fatou avait fait les bancs, elle ne serait peut-être pas dans cette dynamique-là. Je suis certain que si on lui demandait de gouverner le Sénégal, elle le ferait.

Ousmane Sarr
Frère de Fatou Sarr

Je peux dire beaucoup de choses sur Samboudiang Sarr, notre papa. Il a été quelqu'un de très gentil, quelqu'un de respectueux, quelqu'un de pieux parce qu'il était musulman pratiquant. C'est le premier élément qui me vient quand je pense à lui.

Ce que Fatou détient aujourd'hui dans ce village-là, Samboudiang était dans cette lancée. Il a participé au développement et c'était tout le village de Dionewar qui était réuni et on donnait toujours la parole à Samboudiang. On lui disait : « C'est toi qui dois représenter le village au niveau gouvernemental, au niveau de tout ce que Dionewar détiendra ». Donc il était le porte-parole du village de Dionewar en quelque sorte.

Tout ce qui pouvait développer Dionewar, Samboudiang était au-devant, que ce soit la construction de la mosquée, que ce soit la construction des écoles, que ce soit tout ce qui peut développer l'homme ou qui peut, côté solidarité, travailler et aider à la solidarité entre les hommes, il était toujours au-devant.

Samboudiang était quelqu'un de gentil et quelqu'un qui a participé à l'éducation de pas mal de gens au village de Dionewar. Il détenait trois métiers. Il était maçon, il était menuisier et il était charpentier. Grâce à tous ces métiers-là, il ne demandait pas d'argent. Il faisait ça dans le volontariat. Si tu venais pour le volontariat et que tu voulais développer quelque chose, il te le construisait gratuitement, que ça soit une pirogue ou un lit. Tout ce qu'il faisait, il le faisait gratuitement pour le développement et l'épanouissement de la communauté de Dionewar.

Côté familial aussi, il a bien éduqué sa famille. Mais n'empêche qu'il y en a d'autres qui quittaient leur famille pour venir s'installer avec Samboudiang. Il les éduquait, il leur inculquait la destinée de vie ou comment entreprendre et comment être un homme dans la vie. C'est Samboudiang qui les formait à ça. Les gens quittaient leur domicile pour venir s'installer chez lui, dans la maison familiale. Il leur donnait à manger et il les éduquait. Tu restais avec lui jusqu'à ce que tu atteignes l'âge de te marier et là, il te trouvait une femme. Puis, tu retournais vivre dans ta maison familiale.

Tout ce que Samboudiang a fait dans sa vie, s'il en a fait 10, il en reste 20 à faire à Fatou. Elle devra faire plus parce que son père en a fait plus, il en a fait beaucoup. Pour vous donner une idée à quel point il en a fait en termes de développement, il dépasse encore Fatou même si elle a déjà fait beaucoup.

Lorsqu'on a construit l'école primaire 2, les maçons avaient écrit « Samboudiang Sarr » pour que l'école porte le nom de son papa en guise de remerciement pour toutes ses actions dans la communauté.

> Ici, quand on fait un don, on ne veut pas que tout le monde sache que c'est toi qui as fait ça. Donc on attendait la nuit que tout le monde se couche, puis on amenait ce qu'on voulait donner à la maison, on tapait la porte et on expliquait : « C'est mon papa qui m'a envoyé pour vous donner ça ». — Lamine Diouf

Aujourd'hui, je pourrais parler de seulement 10 % des actions qu'il a faites. Il en reste 90 % dont je n'ai pas le temps de parler tellement il en a fait. Samboudiang dans sa vie, il n'avait pas de frontières. Il ne travaillait pas pour un quartier précisément, mais bien pour le village au complet. Il était pour tout le village de Dionewar.
Dans ses œuvres caritatives, il pouvait rester très tard dans la nuit. Il est arrivé qu'il me réveillât et qu'il posât un sac de mil au milieu de ma chambre pour que je le donne aux familles pauvres du village. Il faisait

ça pendant la nuit pour plus de solidarité envers eux. Et ça, ce n'est pas arrivé une fois ou deux, c'est arrivé tout le temps, il faisait toujours ça.

En 1950, il a acheté cette parcelle de terre ici et il a fait construire la maison avec tous ses frères. À chacun d'eux, il leur a donné sept mètres de terre pour qu'ils habitent avec leur famille. C'est lui qui a tout clôturé. La maison fait plus de 100 mètres carrés.

S'il y avait des difficultés dans le village, dans toutes les familles on appelait d'abord Samboudiang parce que c'était le sage. Quand il venait, on trouvait toujours une solution aux problèmes qui étaient posés. Mieux aussi, quand on construisait quelque chose ou qu'il y avait un travail qu'on devait faire et que plus personne était en mesure de le terminer, on appelait Samboudiang. Il venait et il avait toujours plusieurs bonnes idées pour le finir. Il avait une intelligence qui dépassait l'humain.

C'est tout ce que je pourrais dire sur Samboudiang. Il y a beaucoup de choses que je pourrais dire sur lui, mais tout n'est pas à dire. Il faut parfois garder les secrets. Je te remercie, toi qui es venue t'enquérir d'informations sur notre papa. Je remercie également Fatou qui est courageuse, qui est une battante et qui a un dévouement pour le développement de Dionewar. Je la remercie et je prie pour elle, pour qu'elle réussisse dans toutes les œuvres qu'elle va entreprendre pour le village, pour les îles du Saloum et pour le Sénégal en général.

Notre papa Samboudiang, c'est pour le développement de Dionewar qu'il a quitté la Gambie pour rentrer ici. Parce qu'en fait, pas mal de ses enfants sont nés en Gambie, que ça soit Fatou, que ça soit Chérif, etc.

N.B. Donc Fatou serait en fait née en Gambie ?

O.S. Oui, la plupart d'entre nous sont nés là-bas, mais comme on le déclarait seulement une fois revenu à Dionewar, toutes nos cartes d'identité indiquent que nous sommes nés à Dionewar.

Pour dire, aujourd'hui, il y a pas mal de ressortissants qui sont à Dakar, qui ont leur maison là-bas, qui ont leur famille là-bas, mais qui rentrent parfois lors des événements au village. Il y en a pas mal, il y a ceux qui sont en Gambie, il y a ceux à Kaolack, ceux à Dakar. Partout au Sénégal tu trouveras des enfants de Dionewar qui résident actuellement à l'extérieur. Aussi, comme il n'y avait pas beaucoup d'aide et de financement, il fallait souvent partir pour aller chercher de l'argent pour nourrir la famille. C'était parfois des temps très difficiles. On partait pour très longtemps. Parfois tu amenais la famille, parfois tu ne l'amenais pas. Au temps de nos grands-parents, ils étaient tous polygames, ils avaient tous deux ou trois femmes. Donc quand tu partais, tu amenais une femme et tu laissais l'autre ici, et l'année d'après, elle retournera au village et c'est l'autre qui va venir. Ça se passait ainsi. Et ça continue toujours.

Astou Sadio Diop
Tante par alliance de Fatou Sarr, membre du GIE de Fatou

Fatou a grandi dans cette maison. C'est sa grand-mère qui l'a amenée ici. Lorsque mon mari m'a amenée comme épouse dans cette maison, je l'ai trouvée ici.

Fatou était une enfant calme et joyeuse, elle n'avait pas de problème. Elle n'a jamais porté de mauvaises paroles envers moi, elle m'a toujours respectée. Elle faisait tout ce que je lui demandais. Elle a grandi dans cette chambre, juste ici. Elle a grandi comme ça ici. C'était une enfant très calme, joyeuse et intelligente aussi. Elle aimait jouer, elle aimait partager. Le partage qu'elle fait, c'est depuis son enfance. Elle est restée ici jusqu'à son premier mariage, après, elle est partie rejoindre son mari dans sa maison conjugale, ici à Dionewar. C'était avec Alassane Diouf.

Elle est ensuite revenue quand elle était avec Mamadou Kana Ndiaye. C'est lui qui l'a fait retourner dans cette maison. Tout le temps que Fatou a fait dans cette maison, elle ne s'est jamais disputée avec personne, ni s'est querellée, ni porté de mauvaises paroles envers une personne.

Si toutefois tu la vois se disputer avec quelqu'un dans la maison, c'est qu'il a touché à ses enfants. Elle ne voulait pas que quelqu'un touche à ses enfants, elle aimait ses enfants et elle les chérissait. Respecte-la, respecte ses enfants et tu n'auras pas de problème.

Après son retour, Fatou a été élue présidente de la FELOGIE. Au début, le PAPEC nous avait financées et il y avait beaucoup d'argent. On achetait du cymbium et on l'amenait à Dakar pour le revendre. Il y avait beaucoup d'argent parce qu'il y avait des pirogues qui étaient spécialisées à la pêche au cymbium. Par contre, on ne savait pas quoi faire avec tout cela, on ne savait pas comment le faire fructifier. Avec la venue de Fatou, elle nous a amené des partenaires pour nous financer et ils nous ont formées pour nous apprendre à bien gérer notre argent.

Quand le travail a commencé à marcher avec le PAPEC, on a eu notre formation en gestion financière. Nous avions aussi un besoin en premières denrées de nécessité au village, le riz, le mil, l'huile, tout ce qui est nourriture. Il fallait ouvrir un magasin pour se ravitailler parce qu'avant, il fallait partir à Kaolack. Parfois, tu perdais ton argent et ta marchandise, tu te retrouvais perdant.

C'est suite à ça qu'on a fait une réunion avec Fatou et on s'est dit : « Si chaque femme de Dionewar cotise 200 FCFA (0,45 $ CAD) chaque mois à un moment donné, nous aurons la somme suffisante pour démarrer le magasin ». On a alors commencé à se cotiser chaque mois. Lorsque nous avons eu la somme nécessaire, nous avons débuté. Nous avons ensuite parlé avec un partenaire qu'on appelle El Hadji Sarr, nous avons pris une entente et nous avons débuté comme ça. Nous pouvions ensuite nous ravitailler grâce à Fatou.

Elle est une très bonne femme, très gentille, et une brave. C'est une femme très gentille à l'intérieur de la maison, gentille à l'intérieur du village et gentille dans toutes les îles du Saloum parce qu'elle a toujours travaillé pour sa maison, pour le village et pour les îles du Saloum. Tout ce qu'elle possède, elle le partage avec tout le monde. C'est ce partage-là et cette gentillesse-là qui l'ont fait monter à un tel *standing*.

Quand elle était jeune, elle était turbulente ! Elle marchait toujours, partout. Fatou, Fatou, Fatou… Elle ne pouvait pas rester sur place.

Elle n'avait pas de problème, elle ne faisait pas d'histoire, mais elle était turbulente, elle marchait toujours. La grand-mère disait : « Fatou!? Fatou!? » Elle était par là, par là, par là. Mais sa grand-mère ne la frappait jamais parce qu'elle l'aimait. Sa turbulence, c'est ce qui l'a amenée à être la présidente, à être une leader dans ce qu'elle fait parce que depuis son enfance, c'est une démonstration de la femme leader qui se développait en elle.

Parfois quand j'allais en brousse, je l'amenais avec moi, je ne pouvais pas la retenir. Elle bougeait partout. Cette turbulence, c'est ce qui l'a amenée à être quelqu'un d'important dans la vie.

Je l'amenais toujours aux champs avec moi. Elle aimait venir et elle travaillait vite. Pour te montrer sa bravoure, je te dis que quand elle était enfant, on partait ensemble en brousse le matin, jusqu'à 17 h, 18 h et elle ne disait rien, elle travaillait.

Quand les autres partaient travailler, c'est elle qui me disait : « Il faut se lever et aller travailler, tu vois les gens ? Ils partent travailler et toi tu restes là et tu ne fais rien. Lève-toi et travaille, sinon les gens vont finir leur champ et nous, nous allons être les derniers » (Rire). À ce moment, elle devait avoir 10 ans.

C'est Fatou qui portait mon fils aîné, Ansou Diouf, sur le dos quand nous étions au travail. Je pourrais même dire que c'est Fatou qui a éduqué mon fils parce qu'il était toujours avec elle. Il vit maintenant en Espagne.

Quand Fatou partait de la maison, elle amenait tous les enfants avec elle. Elle amenait tous les enfants et tous les enfants venaient toujours à la maison demander Fatou. Chaque matin, quand les enfants se réveillaient, tous venaient la trouver. Elle ne se querellait pas, elle ne se battait pas. C'est elle qui dirigeait toujours, mais il n'y avait aucune source de méchanceté, c'était toujours pour jouer et se divertir. Elle jouait, elle dansait et elle dirigeait le groupe.

Depuis son enfance, elle a un grand cœur et tout le monde l'aime. Elle ne faisait que danser et chanter, toujours joyeuse. Même quand elle travaillait, elle dansait. C'est sa vie à elle, toujours joyeuse.

Rocky Ndong
Présidente du GIE Mbogayif

Tout ce qui se passe au milieu de la FELOGIE, Fatou m'en tient toujours au courant. Quelle que soit la raison, elle m'appelle au téléphone ou bien elle envoie un émissaire pour me dire qu'il y a une réunion ou bien pour m'informer de ce qui se passe dans la FELOGIE. La raison qui fait que j'ai un groupement d'intérêt économique aujourd'hui, c'est grâce à elle. En fait, à ce moment-là, il y avait neuf groupements. À chacune des réunions des groupements, j'étais présente. Et à un moment donné, Fatou m'a dit : « Tu ne pourrais pas former un groupement ? » Je lui ai dit que moi je ne sais pas comment faire cela, et elle m'a répondu qu'elle m'aiderait et m'expliquerait par quel chemin il faut passer pour pouvoir en former un. Comment faire pour avoir tous les papiers qu'il faut et quelle somme d'argent il faut.

Donc elle m'a expliqué, elle m'a montré le chemin qu'il fallait emprunter. C'est grâce à ses conseils que j'y suis parvenue. Donc si je participe actuellement à un groupement, c'est grâce à Fatou. Cela démontre bien le raffermissement de notre relation.
Fatou est quelqu'un qui partage tout ce qu'elle possède avec les autres. Lorsqu'il y a une dispute dans le groupe, elle ne veut pas que les tons

s'élèvent. Elle s'assure toujours que les gens se calment et qu'il n'y ait pas de dispute. Elle travaille beaucoup pour le bien-être, c'est toujours ce qu'elle a voulu. Elle ne m'a jamais appelée par mon vrai nom, elle m'a toujours appelée « maman », et ce, même si nous sommes de la même génération. C'est pour démontrer tout le respect qu'elle donne à ma personne.

N.B. Pouvez-vous me décrire le leadership de Fatou ?

R.N. Elle est très bien comme leader parce qu'elle n'est pas paresseuse et c'est une battante. Elle passe toujours l'information, toute l'information qu'elle a auprès de la fédération. Elle l'envoie à tout le monde.

Il y a un conseil de sages dans la FELOGIE. Lorsqu'il y a une dispute et que deux personnes ne peuvent pas s'entendre, on les appelle et on appelle également les deux femmes concernées pour les faire revenir à la raison. Ce conseil est composé de beaucoup de femmes dont Fatou, ce sont généralement les plus âgées.
Il y a un guide spirituel qu'on retrouve dans le village de Fimela, c'est lui qui a appelé Fatou et lui a proposé de former cette commission.

Ce que j'aimerais témoigner à propos de Fatou, ce n'est pas par rapport au travail de groupement, mais c'est dans la vie courante. En fait, ma fille a été coépouse avec la fille de Fatou, elles partageaient le même mari. Et pourtant, je n'ai jamais entendu de mauvaise langue de Fatou en rapport à ma personne. Ainsi que moi, je n'ai jamais propagé de mauvaises paroles à propos de Fatou. Cela démontre bien notre solidarité et le fait que nous sommes toujours soudées, bien que nos filles partagent le même mari. Cela m'a toujours marquée. Cela démontre bien la gentillesse, l'intelligence et la sagesse de Fatou.
Elle est une vraie leader. On peut facilement le voir par les relations qu'elle entretient avec son entourage. Par exemple, elle passe

l'information, en temps voulu et en temps réel. Comme je le dis encore, elle n'est pas paresseuse. Partout où il y a une réunion qui pourrait apporter du bénéfice et du développement à la communauté de Dionewar, elle est toujours présente. Elle se bat corps et âme pour que Dionewar soit au premier rang.

Elle n'est pas méchante ni égoïste. S'il y a quoi que ce soit qui peut faire avancer le groupement, même si le groupement n'a pas les moyens, elle prendra ses propres moyens pour y arriver.

Dans le travail, quand deux personnes n'arrivent pas à s'entendre, elle appellera quelques sages de la FELOGIE qui les feront revenir à la raison, c'est comme ça que ça se passe toujours. Parce qu'en fait, nous avons un conseil de sages dans la FELOGIE. Nous sommes toujours en train de songer à sa façon de travailler parce que vraiment, c'est notre idole.

Je prie pour Fatou, pour qu'elle aille de l'avant et qu'elle ait une bonne vie. Je passe également des prières pour les ONG qui viennent nous aider, nous financer et nous conseiller. Également, pour les Canadiens qui travaillent depuis longtemps avec nous.

Ndeye Senghor
Vice-présidente de Gniamane — Présidente de l'union locale

Je partage beaucoup de choses avec Fatou. À nous deux, nous travaillons pour le développement du village. Nous sommes des compagnons de travail depuis très longtemps, depuis quarante ans maintenant. Ça a débuté à Dakar dans les exodes ruraux. Nous partagions le même tissu, la même couture, etc. Nous partagions même le même lit en exode ! Nous étions un groupe de trois, mais la troisième est décédée. Nous étions toujours ensemble, il n'y avait aucune différence entre nous, nous partagions tout. Comme Fatou est la présidente de la fédération, je suis la présidente de l'union locale.

Lors de la création du groupement, c'est moi qui étais partie à la recherche et aux renseignements. Une fois que je les avais tous, je les donnais à Fatou : « Voilà, c'est pour toi, maintenant, tu vas diriger ». C'était pour la création du premier GIE à Dionewar au nom de Gniamane. C'est le premier GIE de Dionewar, c'est le premier GIE de l'arrondissement de Niodior et c'est le premier GIE des îles du Saloum. Nous faisons tous confiance

Ndèye est également une personne ressource à Dionewar. Tout comme Fatou, c'est quelqu'un qui a beaucoup fait pour le développement de la communauté au niveau social et économique.
Elle est actuellement présidente d'un centre de couture à Dionewar où on apprend à coudre, à raccommoder et à teindre.

à Fatou parce que nous avons les mêmes objectifs, les mêmes buts et les mêmes ambitions pour le développement.
C'est Dieu qui fait ainsi que nous sommes ensemble, en famille, dans la vie et en développement.

Au début de la création des GIE, il y avait beaucoup de matières premières. Les matières premières étaient les poissons, le cymbium, et tous les autres fruits de mer que les femmes transformaient. Il y en avait beaucoup, mais il n'y avait pas de moyens financiers. Nous avons rencontré quelqu'un qui nous a dit qu'il pouvait nous aider afin d'avoir du crédit pour le travail. Notre objectif était de développer le village de Dionewar et de participer à l'épanouissement de la femme. Ce sont ces objectifs qui nous ont poussées à créer des GIE.

Lorsque nous avons commencé, nous avons créé une union locale qui regroupe toutes les îles du Sénégal et dont j'étais la présidente. Mais vu la grande charge de travail, je ne pouvais pas continuer, c'est pourquoi j'ai proposé qu'on crée une union locale dans chaque village. C'est ce qui a amené une bonne organisation de l'association. Avec la fédération, on voit bien que Fatou est une battante. C'est elle qui a créé ça, elle n'est pas comme moi. Moi je me fâche très vite, mais Fatou non, elle a un très grand cœur. Elle sait négocier et elle sait encaisser surtout.

Comme je vous ai dit plus tôt, nous étions, autrefois, un groupe de trois, mais la troisième, Aminata, est décédée. Fatou était avec son mari qu'on appelait Mamadou Ndong, moi j'avais mon mari qui s'appelait Assane, et il y avait Aminata. Nous étions les trois femmes ensemble et toute la journée, nous vendions du couscous. Tous les soirs, nous nous rejoignions chez Aminata pour parler de tout et de rien. Ce sont des moments de folie que je ne peux pas oublier. Raison pour laquelle personne ne peut nous séparer. Il n'y avait pas d'état d'âme, on se parlait de tout et de rien. Même les secrets les plus profonds, on se les partageait. C'est pourquoi nous sommes inséparables.

Pour que la FELOGIE aille de l'avant, il faut que l'on continue comme nous avons fait. Il faut passer les formations en temps réel, faire passer les querelles et aller de l'avant, parce qu'on ne peut pas bâtir un tel site de travail et ne pas travailler. Il faut être soudé, partager les mêmes idées, avoir les mêmes objectifs et partager le même élan pour aller de l'avant.

Seynabou Touré
Présidente responsable de la restauration — groupement Gniamane

Mon lien avec Fatou, c'est dû aux relations de travail, c'est le désir commun de trouver des solutions pour que la fédération soit pérenne. Ma rencontre avec Fatou date de très longtemps, c'est quand nous étions enfants. Nous partions ensemble en exode rural à Kaolack. Nous étions toujours ensemble et nous sommes devenues de très bonnes amies. Nos maris également habitaient dans la même concession et cela a raffermi notre relation.

Ce que je connais de Fatou, c'est sa gentillesse, sa bonté, son grand cœur et également, c'est une battante. Toute ma réussite, je la dois à Fatou. Comme je le dis, c'est une femme qui a un grand cœur, qui aime son prochain et qui a toujours partagé ce qu'elle a de bien. Elle est une bonne conseillère. Elle nous partage ce qu'elle connaît bien, sa vision pour réussir dans la vie et sa vision pour entretenir de bonnes relations avec la communauté. Tout ce qu'elle possède, elle veut que toute la communauté des îles du Saloum l'ait également. Je travaille dans le même groupement que Fatou et je peux vous dire que c'est une personne gentille, modeste, aimable, accueillante et surtout souriante.

C'est moi qui suis chargée de la restauration, tout ce qui est restauration dans la FELOGIE. Quand elle me donne de l'argent, elle ne surveille pas, elle fait une totale confiance en ce que je fais. C'est seulement quelqu'un de bien qui peut faire cela. Fatou pourrait contrôler et nous dire : « Fais ceci, fais cela », mais elle ne fait pas ça, elle nous donne de l'argent et elle a une totale confiance.

Même quand nous partons en ville, si nous avons besoin d'un joli tissu, elle l'achètera pour tout le monde. Qu'il faille le rembourser ou non, ça la laisse indifférente. Si elle établit une liste de toutes les femmes faisant partie de la fédération, elle n'en oubliera pas et même que si quelqu'un n'a pas de tissu, elle va retourner en chercher un pour lui remettre.

C'est de la bonté, de la gentillesse qui l'amène à faire tout ça. Fatou n'est pas égoïste, elle a une tendresse inégalable. Elle ne m'a jamais causé de tort dans la vie. Je n'ai jamais ressenti de tension avec elle. Ce qui me plaît le plus chez Fatou, c'est sa gentillesse inégalable et qu'elle est toujours souriante. Elle veut que tout soit bien, que toutes les femmes s'épanouissent, c'est ce qu'elle désire et elle a toujours été ainsi.

Mariama Thior
Présidente de Ngodane

« (Salutation en sérère) » Je connais beaucoup de choses à propos de la vie de Fatou Sarr parce que nous avons beaucoup vécu ensemble depuis notre enfance. Nous avons même déjà vécu dans une même maison. Nous avons tout partagé étant enfants, mais lorsque le mariage est survenu, Fatou est partie à Dakar pour aller rejoindre son mari. Moi je suis restée ici avec mon mari.

Depuis que Fatou est revenue au village, elle s'est remise dans la cause du développement de Dionewar. Le travail qu'elle fait aujourd'hui, c'est d'œuvrer pour le développement de la communauté, et cela, elle l'a hérité de sa famille, plus particulièrement de son papa. Son papa était toujours pour le développement de Dionewar, c'est un héritage familial.

Lorsqu'elle est revenue également, toutes les femmes du village lui ont fait confiance. Elles lui ont donné leur voix pour qu'elle dirige la FELOGIE. Après que les femmes l'aient nommée pour qu'elle dirige la communauté féminine, elles ont décidé de créer un projet qui pourrait les aider à développer leur situation financière. Celle qui a amené l'idée c'est Ndèye Senghor. Elle était en voyage et elle a parlé à un homme qui lui a expliqué les nouveaux

« Mariama est la meilleure amie de Fatou. Elles ont les mêmes tresses, les mêmes robes, les mêmes bagues, les mêmes chaussures, etc. Elles ont tout pareil. » - Lamine Diouf

concepts de GIE. Comme elle a aimé l'idée, elle en a parlé à Fatou à son retour.

Lorsque Ndèye a émis l'idée de créer un GIE pour les femmes de Dionewar, elle a pensé à Fatou parce qu'elle savait qu'elle a le verbe facile. Elle savait qu'elle serait en mesure de garder les économies des femmes et que l'argent et leurs biens ne vont pas souffrir dans ses mains. Raison pour laquelle, elles ont élu Fatou pour qu'elle dirige.

Fatou est une femme qui aime le partage. Quand je dis partage, c'est qu'elle veut que tout le monde soit au même niveau, que ce soit homme ou femme. Le centre d'intérêt de Fatou dépasse les frontières de Dionewar. Elle exerce son influence dans tout le Sénégal, que ce soit les îles du Saloum, la Casamance, Dakar, etc. Et partout où tu iras, tu demanderas aux femmes : « Est-ce que vous connaissez Fatou Sarr de Dionewar ? » et elles te diront que oui, très bien.

Qu'est-ce que je connais de Fatou? C'est sa loyauté, sa gentillesse, son ouverture, etc. C'est également ce que les femmes sénégalaises connaissent de Fatou, c'est sa force d'action pour le développement. On dit qu'au Sénégal, tout le monde est corrompu, Fatou ne fait pas partie de cette branche-là. C'est une femme juste et égalitaire. C'est une femme qui sait donner, qui donne tout ce qu'elle a. Elle est brave, elle est gentille, elle est ouverte et elle n'est pas égoïste. Et ce que je dis sur Fatou, si ce n'était pas la vérité, je n'ouvrirais pas la langue pour en parler. C'est ce que je connais d'elle et c'est ce que j'ai vécu avec elle.

Elle ne se fâche pas et quand tu l'insultes elle te dira merci. Elle est comme ça et Dieu l'a créée ainsi. C'est une travailleuse. Elle travaille toujours et elle ne travaille pas pour elle, elle travaille pour la communauté et pour tout le monde, hommes et femmes.

Quand elle voyage et qu'elle rencontre les gouvernants, elle formule ses doléances pour le village de Dionewar, pour les îles du Saloum, pour les femmes de la Casamance, pour les femmes de Fatick, pour les

femmes de Tambacounda, en général, ce sont pour les femmes du Sénégal.

Si je reste ici à te parler de sa gentillesse, de son ouverture, de sa bonté, on y passera toute la nuit et ton enregistreur sera rempli. Je n'ai pas les mots pour qualifier Fatou, c'est une femme de qualité très rare, c'est un Lamantin. Il s'agit d'un poisson très très rare, on en trouve très rarement ! C'est un poisson de qualité et Fatou est ce genre de poisson. Je ne dis pas que tu n'en trouveras pas d'autres au Sénégal, mais il n'y en a pas beaucoup des gens comme Fatou. Depuis qu'elle travaille dans le développement, il y a tous les moyens financiers qui ont passé par sa main. Si elle avait été corrompue, elle garderait ça pour elle-même et elle habiterait certainement un immeuble qu'elle posséderait aujourd'hui.

Elle travaille toujours, toujours, pour la communauté. C'est une gentille personne. Tu peux toi-même entrer dans le village et demander à quiconque de témoigner sur Fatou et ils te diront que c'est la plus gentille des femmes.

Au niveau de la FELOGIE, nous n'avons plus d'objectifs à atteindre en développement parce que nous les avons déjà atteints. Nous avons eu une expérience très large, que ce soit en formation, en gestion, etc. Ce qu'il faut maintenant, c'est de savoir comment former la prochaine génération pour que le legs ne soit pas perdu. Également, c'est de mieux communiquer entre nous et de mieux écouter la présidente qui est Fatou. Quand nous ferons ça, je pense que Dionewar sera le leader en développement et il sera un des villages les plus émergents du Sénégal. Toutefois, pour ne pas manquer le train, c'est important de former la prochaine génération pour qu'ils ne perdent pas l'héritage.

Ndeye Mama Sarr
Présidente de Ngomack Coumba

Mon lien avec Fatou est un lien de paix, d'amitié, de fraternité et de professionnalisme. Moi et Fatou, on a un lien de parenté très proche puisqu'on partage la même famille du côté paternel, nos papas sont des Sarr. De plus, nous avons grandi dans la même maison jusqu'à un certain âge parce qu'à l'âge de six ans, Fatou a quitté la maison paternelle pour aller vivre chez sa grand-mère. Même en vivant dans la même maison, on ne s'est jamais disputées, on ne s'est jamais querellées, on était très proches. Aujourd'hui, ce qui nous lie majoritairement, ce sont des liens de travail parce que nous partageons la même fédération et c'est Fatou qui a formé en premier son GIE jusqu'à en avoir quatre. Le cinquième GIE, c'était le mien et c'est Fatou qui m'a aidée à trouver les moyens et la voie pour le créer. Je suis la présidente de ce GIE qu'on appelle Ngomack Coumba Ndiaye.

Lorsque j'ai voulu former ce groupement, je suis partie voir Fatou pour m'enquérir des connaissances afin de savoir comment le faire. Elle m'a expliqué et elle m'a dit que nous devons être au minimum 15 femmes pour former un groupement. De plus, comme nous avons besoin de moyens financiers, il faut que chaque personne cotise 20 000 FCFA (44,89 $ CAD); 20 000 fois 15, c'est l'argent qu'il faut pour former un groupement.

Depuis que nous sommes dans les GIE, je n'ai jamais été témoin qu'elle ait dit du mauvais de quelqu'un. Même si quelqu'un disait quelque chose de mauvais sur Fatou, elle ne dirait rien en retour parce

qu'elle n'est pas égoïste. C'est quelqu'un qui est très ouvert et qui a le dialogue facile. Si jamais elle a quelque chose à partager avec les îles du Saloum, mais que ça ne suffit pas pour toutes les îles, elle isolera Dionewar pour tout donner aux autres. C'est ce qui montre sa gentillesse, sa justesse et son sens du développement. Elle n'a jamais travaillé pour elle-même, elle travaille pour la société.

Il faut prier pour Fatou, pour qu'elle ait une longue vie, et pour que Dieu veille sur elle, très, très, longtemps. Elle désire toujours que toutes les femmes de la communauté soient égales et qu'elles aient leur liberté économique et financière. Elle fait repenser à ce qu'est le rôle de la femme dans la société et j'ose dire que c'est la meilleure femme de Dionewar.

Quand nous avons un programme de sortie, c'est Fatou qui finance tout. Personne ne sortira un seul franc de sa poche, c'est elle qui finance tout. C'est la meilleure, c'est une leader, je crois qu'être leader ce n'est pas savoir manier les verres, c'est plutôt savoir parler, savoir dire, savoir se tenir avec les personnes, c'est ça être un leader pour moi. Et Fatou en est une, c'est une leader.

Si un jour, tu veux connaître ses qualités, il faut voyager avec elle. Tu verras qu'elle est respectée, elle est adulée. C'est la leader dont la femme sénégalaise a besoin. Tous les gouvernements ont une écoute attentive à la parole de Fatou que ce soit homme, que ce soit femme, que ce soit jeune, tout le monde l'écoute. Elle sait manier cet effet, donc tout le monde l'écoute.

Je ne connais pas ses ennemis, je ne connais personne qui ne l'aime pas. Et même, quand tu lui demanderas qui sont ses ennemis elle te dira : « Moi, je n'ai pas d'ennemis à Dionewar, je n'ai que des amis et des parents ».

Quand je vois Fatou, je suis contente parce que je sais que c'est un amour propre qui est authentique. Je sais qu'elle m'aime au plus

profond d'elle-même, et partout où je suis, nuit et jour, mon amour ne cesse de s'envoler pour elle, nous avons un amour très propre.

Ramata Ndong
Trésorière de la FELOGIE

Ma relation avec Fatou est une relation de paix, nous avons cheminé très longtemps ensemble. Lorsque nous avons commencé le travail ensemble, il n'y avait aucun problème entre nous. Nous travaillons ensemble depuis très longtemps. J'ai toujours accompagné Fatou dans ces projets. Le Bon Dieu en témoigne qu'elle est une femme très courageuse qui a la vie facile. Tout ce qu'elle reçoit, elle le partage toujours avec tout le monde. Tout le développement, côté féminin ou masculin, que tu vois, Fatou a mis la main dessus.

Nous étions tous dans le village, mais nous n'étions pas très rapprochées entre les femmes. Avec la venue de Fatou, tout le monde s'est rapproché et tout le monde a des relations d'amitié et de fraternité. C'est une brave femme travailleuse parce que non seulement elle a travaillé pour Dionewar, mais ça s'est également propagé dans toutes les îles du Saloum. Grâce à elle, j'étais toujours avec les femmes qui travaillent au site de transformation, matin, midi, soir. Malheureusement, je ne peux plus y aller puisque j'ai des problèmes aux yeux.

Lors de notre première formation avec Fatou, on nous a dit : « Décarcassez-vous, nuit et jour, pour que le travail soit partagé dans

tout le village ». Et c'est exactement ce que Fatou a fait afin de pouvoir partager avec toute la communauté. Elle est une brave femme et très intelligente. Elle a un grand sens du partage, elle donne tout et elle travaille fort pour la cohésion entre femmes.

Les actions que Fatou a menées afin d'amener la cohésion entre toutes les femmes du village sont nombreuses. Elle a appelé des réunions, elle a encouragé les femmes à se parler et à partager. Elle répétait toujours : « Pour qu'on aille de l'avant, il faut qu'on partage, qu'on soit soudé comme une seule personne et qu'on ait un même objectif pour pouvoir atteindre ce que l'on veut ». C'est en entendant cela que les femmes se sont soudées.

Chaque fois que Fatou partait en voyage, j'étais toujours sa compagne. Compte tenu de mes yeux, j'ai dû réduire mes déplacements, mais je peux quand même vous affirmer que Fatou est une brave et c'est elle qui a instauré le développement à Dionewar.

Ce qui l'a amenée à être présidente de la FELOGIE, c'est la cohésion sociale, c'est le partage de l'information, c'est vraiment une bonne communication qui l'a amenée à être présidente. Ici, toutes les femmes lui faisaient confiance, c'est pour cette raison-là qu'on l'a applaudie comme présidente de la FELOGIE.

Je suis une bonne personne pour faire ce témoignage parce qu'avant de créer la FELOGIE, je n'étais pas encore à Dionewar, j'étais à Kaolack en exode rural. C'est Fatou qui m'a appelée par téléphone pour me dire : « Il faut que tu reviennes à Dionewar parce qu'il y a quelque chose qui est en train de se faire. En venant ici, ça pourra faire augmenter économiquement tes revenus, ça pourra également amener ton épanouissement et un développement social dans ta famille. En étant en exode, ça ne pourra pas fonctionner, il faut absolument rentrer et joindre la FELOGIE ».

Ce qui m'a amenée à avoir une relation avec Fatou, c'est que nous vivions dans la même maison. Je suis la femme de l'oncle à Fatou. C'est pourquoi nous avons habité dans la même maison. Nous avons vécu dans le calme et la paix. Il y a beaucoup de monde dans le village de Dionewar et il y a beaucoup de groupements. Dans ce temps-là, il y en avait une douzaine. Je me rappelle une fois, nous étions dans sa chambre, et nous nous sommes demandé qui nous allions prendre pour être la trésorière de la Fédération. C'est Fatou qui m'a proposé de l'être en insistant, et depuis ce jour, je suis la trésorière de la FELOGIE. Cette confiance que Fatou m'a accordée dès le début, c'est ce qui m'a le plus marqué dans toute notre relation.

Avant d'avoir un compte bancaire pour la fédération, Fatou m'avait donné plus d'une vingtaine de millions pour que je les garde chez moi. L'argent est trop souvent le nerf de la guerre, ce qui démontre bien toute la confiance qu'elle m'a accordée. Aujourd'hui, nous avons un compte bancaire et tout l'argent de la FELOGIE y est transféré.

Mariama Sally Dieng
Secrétaire de la FELOGIE

Ce que je connais de Mama Fatou c'est que vraiment, elle est gentille. Elle est très gentille. Nous avons besoin de femmes comme elle, elle sait ce qu'elle fait. Elle cherche des partenaires qui sont bien pour le développement de Dionewar. Ce n'est pas pour son bien à elle, ce qu'elle cherche c'est quelque chose qui donnera un attrait au village. Elle a un très beau cœur, vraiment, vraiment. Elle a tout fait pour le village.

Elle cherche continuellement le développement de Dionewar, sans que ce soit nécessairement seulement pour les femmes. Si on nous amène quelque chose de nouveau, on pourrait vouloir que ça reste entre les GIE, mais Mama Fatou refuse. Si on nous amène quelque chose, c'est pour tout le village, hommes et femmes, garçons et filles. Elle ne s'arrête pas seulement à la FELOGIE, c'est pour tout le monde.

Mama Fatou, ce qu'elle a, ce n'est pas pour elle, c'est pour les villageois. Si tu vas la voir et tu lui dis : « Fatou, aujourd'hui, je voulais faire ça, mais je n'ai pas d'argent. » Même si elle-même n'a pas d'argent, elle prendra l'argent des GIE pour te le donner pour que tu ailles faire ce que tu désires.

Elle est très dynamique également, elle pourrait dire : « Moi, je suis la présidente, je ne peux pas venir faire le travail comme les autres ». Elle pourrait prendre une chaise, s'asseoir et dire : « Toi, tu fais ça et ça. » Mais elle ne fait jamais ça. Si tu viens dans l'unité et que tu ne sais pas qui est la présidente des femmes, tu ne peux pas le deviner parce qu'elle fait exactement comme nous. Vraiment, elle est dynamique et elle est sage. Elle a aussi une boîte à secret. Elle ne dira pas : « J'ai fait ça et ça pour Mariama et j'ai fait ça et ça pour elle ». Elle est très gentille et je pense qu'il n'y a qu'elle seule qui est comme ça dans le village. Un cœur comme ça, il n'y a qu'elle seule qui a ça.

Si tu entres à Dionewar, de long en large, et que tu demandes aux hommes : « Qui est Fatou Sarr ? », les hommes vont te définir Fatou de A à Z. Comme j'ai dit, Fatou ne travaille pas seulement avec les femmes, elle travaille avec tout le monde, avec les hommes, avec les associations et même avec les petites associations du village.

Je la connais depuis longtemps parce qu'avant, j'étais étudiante. J'ai fait ma classe de quatrième puis, j'ai eu un empêchement et je n'ai pas pu continuer mes études. En 2004, c'est Fatou qui est venue voir mon grand-père. Elle lui a dit : « Mariama est une jeune, elle a cessé ses études, je veux qu'elle vienne prendre les poids des produits que nous

faisons et les écrire afin qu'elle remplisse les registres ». Mon grand-père m'a demandé si j'étais d'accord pour faire ce travail. Je lui ai répondu que oui parce que je connais Mama Fatou depuis longtemps et vraiment elle me plaît, c'est pourquoi je suis d'accord.

Elle m'a dit que le travail était du bénévolat : « On n'a pas encore de fonds pour qu'à chaque fin de mois on te paye ». Je lui ai répondu qu'il n'y avait pas de problème pour moi, que je pouvais faire du bénévolat. J'ai accepté parce que je voulais faire comme toi, du bénévolat pour le développement de la communauté.

C'est donc le 12 mai 2004 que j'ai commencé le travail avec Mama Fatou. Mon travail consistait à prendre le poids de la matière première et le poids du produit fini. Dans la FELOGIE, il y a des Mama qui ne savent pas lire ni écrire, c'est pour cela qu'elle m'a prise pour que je vienne les aider. Depuis, il y a beaucoup de pesées et de travail qui sont venus, c'est moi qui les ai encadrés pour que tout avance bien. C'est donc de 2004 jusqu'à nos jours que nous travaillons ensemble. Dans les cinq derniers GIE qui ont été formés, il y a beaucoup de femmes qui savent lire et écrire, mais au début, avec les Mama, il n'y en avait pas beaucoup, il y en avait certaines. Certaines d'entre elles aussi savent écrire en sérère.

Avant 2004, je la connaissais de vue seulement. Je savais par contre qu'elle était gentille, qu'elle était dynamique et qu'elle faisait beaucoup de bénévolat. Par contre, c'est vraiment quand j'ai commencé à travailler avec elle que j'ai pu la connaître et voir qui elle est et ce qu'elle fait.

C'est une femme très dynamique et très courageuse, vraiment. Si elle doit aller chercher quelque chose provenant d'une ONG ou quelconque, elle ne leur demandera pas de payer le transport, elle prendra son propre argent pour y aller pour le bien du développement de Dionewar. Si quelque chose vient ici, elle ne le gardera pas pour elle-même, elle dira à la FELOGIE : « C'est à vous de voir à qui nous

donnerons cela ». Si elle reçoit un financement, elle refuse de le prendre dans ses mains, elle dira : « C'est pour nous, donc c'est à vous de voir de quelle façon nous l'utiliserons. Moi ce qui m'intéresse, c'est comment ça fera avancer. Comment ce sera distribué, ça, c'est à vous de voir ».

S'il y a une cérémonie qui se déroule dans le village et que celle-ci est organisée par les hommes, avant que ça marche, il faut d'abord venir discuter avec Mama Fatou. S'ils ne viennent pas la voir, c'est sûr que ça ne marchera pas. Ça, c'est un don de Dieu qu'elle a eu. Si quelque chose se passe dans le village, mais qu'elle n'y participe pas, c'est sûr que ça ne marchera pas aussi bien. Par exemple, si c'est une cérémonie musulmane qui est toujours organisée par les hommes et que Fatou n'y participe pas, c'est sûr qu'il y aura une faiblesse. Et ça, c'est avec tout le monde, peu importe, c'est la même chose avec les associations. Il faut absolument venir voir Fatou .

Lamine Diouf
Superviseur de la FELOGIE

« Je m'appelle Lamine Diouf, je suis né un certain 11 août 1973 à Dionewar. Je suis du relais communautaire, donc quelqu'un qui travaille dans le développement de la communauté de Dionewar.
Il y a trois choses qui me lient avec Fatou. Elle est comme une mère pour moi. Nous avons aussi un lien professionnel. Enfin, nous avons le même lien de partage avec la communauté. Quand je dis que Fatou est ma mère, c'est parce qu'elle et ma mère sont les

meilleures amies. La meilleure amie de Fatou dans la communauté de Dionewar c'est Mariama Thior, ma maman.

Les autres liens qui me lient avec Fatou sont des liens professionnels parce qu'aujourd'hui je suis le superviseur de la FELOGIE, soit la Fédération locale des groupements d'intérêts économiques de Dionewar qui regroupe 575 femmes divisées en 24 GIE.

Aujourd'hui, je dis que Fatou est une pionnière, c'est une brave femme et un exemple que toutes les femmes de Dionewar doivent adorer. On doit prendre Fatou comme un exemple parce qu'elle a longuement cheminé et elle s'est longuement battue pour le développement, mais aussi, pour l'épanouissement de la femme et sinon, pour l'équité entre hommes et femmes dans notre communauté.

J'ai débuté avec Fatou en 2003 parce que j'étais séduit par tout le travail des femmes de Dionewar, séduit par le développement qu'elles ont amené au village. Lorsque j'ai quitté le village je suis allé continuer mes études à Kaolack et à Dakar. En 1984, la femme de Dionewar n'était pas libre financièrement, elle était femme au foyer. Son travail consistait à rester à la maison et à s'occuper des enfants, à s'occuper des tâches ménagères et à s'occuper de leur mari. La femme n'était pas libre de sortir pour aller chercher quelque chose. La femme ne participait pas au développement de la communauté sur le plan financier.

Lorsque je suis revenu en 2003, j'étais séduit, j'étais ébahi par le colossal travail qu'avaient bâti les femmes de Dionewar. Et je me demandais : « Qui a passé par là ? » Puis, j'ai su que c'était Fatou Sarr, une brave femme, qui s'est battue pour sa communauté et que toute son œuvre avait contribué à développer son village, que ce soit financièrement, que ce soit dans la solidarité, pour tout ce qui peut donner une liberté à la femme.

À ce moment-là, j'étais financièrement forcé de revenir à Dionewar. Pour reprendre de l'élan et pouvoir m'entretenir et tenir ma famille, j'ai reçu mon premier crédit et c'est Fatou Sarr qui me l'a donné pour que je puisse débuter le travail. J'ai débuté avec ce crédit et j'ai tout remboursé puis elle m'a prise avec elle pour que je devienne le superviseur de la FELOGIE et son secrétaire personnel. Ce sont les raisons qui m'ont poussé à travailler avec Fatou Sarr jusqu'à nos jours.

Oumy Seck
Secrétaire générale de la FELOGIE

Fatou est une très bonne personne. Nous avons une relation bien raffermie parce que Fatou est quelqu'un d'aimable et quelqu'un d'ouvert. Elle aime partager avec les autres et quand une personne a ces qualités-là, on sait que c'est une très bonne personne. Elle ne veut pas que quelqu'un souffre devant elle. Raison pour laquelle si tu as un problème, mais qu'elle n'a pas quelque chose à t'offrir, elle aura le cœur meurtri. C'est pourquoi je dis que c'est une très bonne personne, aimable, gentille et qui aime le partage. C'est ça ma relation personnelle avec Fatou et c'est ce que j'ai vécu avec elle. Je sais personnellement que Fatou m'aime du fond du cœur et quand on a quelqu'un qui œuvre pour le bien-être des autres, le témoignage qu'on peut faire ne peut qu'être bien.

Côté professionnel, j'ai également de très bonnes relations avec Fatou. Les relations personnelles vont rejoindre les relations professionnelles parce que Fatou veut que toutes les femmes de la communauté de

Dionewar soient épanouies financièrement, elle veut que tout le monde travaille.

N'empêche qu'aujourd'hui, elle n'a pas eu ce qu'elle désire parce qu'en ce moment, il y a un peu de dislocation dans le groupe et ce n'est pas ce qu'elle veut. Par contre, elle continue de faire de son mieux pour que tout le monde revienne et rejoigne le groupe. Elle veut toujours que tout le monde soit d'accord. Je crois que pour que les gens reviennent, dans chaque groupe que nous voyons, il faut qu'il y ait une leader, une femme leader pour récupérer toutes les femmes et mieux remettre sur pied la FELOGIE. Ensuite, on devrait prendre chacun de ces leaders et les projeter vers d'autres groupes. Ils vont discuter ensemble pour corriger des erreurs parce que dans tout le travail que tu vois, il y a des erreurs et quand il y a ça, il faut les corriger. Dans un groupe aussi, il arrive qu'il y ait des disputes, on ne peut pas les empêcher, mais il faut s'assurer que cela aille dans le bon sens. Je ne nie pas qu'il y ait des erreurs dans le travail, nul n'est parfait, mais quand il y a ces erreurs-là, il faut rectifier le tir. Et là, c'est le moment de rectifier, c'est le moment de récupérer tout le monde et c'est le moment aussi d'informer tout le monde, de ce qu'est la FELOGIE et ses objectifs. On trouvera le moyen pour aller de l'avant. En travaillant ensemble, on pourra atteindre les objectifs de la FELOGIE, les objectifs qui étaient nommés par la commune des femmes de Dionewar.

Fatou est la meilleure pour rassembler tout le monde, elle aide tout le monde. Elle travaille avec toutes les femmes des îles pour s'assurer du développement de toutes les îles, Niodior, Falia, Moundé, tout. On doit faire preuve de dépassement et toutes les femmes doivent rejoindre Fatou pour mieux se soutenir et aller de l'avant, parce qu'elle a lutté pour la liberté financière de la femme de Dionewar. On doit la respecter, aller avec elle et faire preuve de dépassement surtout.

Sophie Diouf
Présidente du GIE Nguenaar

Je suis très contente d'être citée parmi les témoignages, ça me fait vraiment plaisir. Fatou Sarr est une idole. C'est une dame de fer. Fatou Sarr, elle est géniale, elle est gentille, vraiment, elle n'est pas méchante, elle veut que tout le monde réussisse.

Son seul problème, malheureusement, c'est qu'elle n'a pas pu faire les bancs. Chaque fois que je la vois, c'est ça qui me touche. Si elle avait fait les bancs, elle aurait dépassé là où elle est maintenant. Mais heureusement, elle est guidée par des secrétaires, par ses fils, par ses filles, par exemple, Lamine (Diouf) et Mariama (Dieng). Vraiment, je l'apprécie. C'est une femme de caractère, c'est une femme de classe.

Elle a eu la chance de rassembler toutes les femmes du village qui ne faisaient pas d'activités. Elle les a rassemblées en formant des GIE, elle a cherché du financement, elle a rassemblé les femmes pour qu'elles travaillent ensemble au lieu de travailler individuellement. Et ça, c'est un cadeau, le fait de rassembler toutes les femmes, de les organiser, de les former, d'aller chercher des projets.

Tu sais, on est un peu enclavé, on est éloigné de la ville. Mais elle, elle a fait le rapprochement, elle est l'intermédiaire entre les femmes et les personnes de l'extérieur. Notre GIE, c'est elle qui nous a formées, et vraiment, elle était là. Elle a rassemblé toutes les femmes, mariées et non mariées, fonctionnaires et non fonctionnaires. On a formé un GIE qui s'appelle Nguenaar. Puis, on nous a accompagnées jusqu'à Fatou

pour chercher des partenaires. C'est elle qui nous a financées et on a pu commencer nos affaires. Ç'a commencé comme ça, entre nous.

Notre objectif dans le GIE, c'est de lutter contre l'exode rural. L'exode signifie laisser tes enfants ici pour l'école et aller en ville pour travailler où pour chercher quelque chose. Sauf que les enfants qui sont là-bas, à la maison, peut-être un jour, ils vont grandir et ils vont pouvoir t'aider. Mais pour aider tes enfants, il faut rester au village, les accompagner, les envoyer à l'école, les guider, les éduquer, tout ça. En plus, il y a des élèves qui quittent tôt l'école ou bien qui subissent des mariages précoces. Ces élèves-là qui quittent l'école tôt, s'ils ont des enfants ou s'ils veulent travailler, souvent, ils iront en ville. Ces travaux-là sont souvent très durs pour eux.

Mariatou Diene
Présidente du GIE Tivaouane

Je vais formuler des prières pour vous deux qui êtes venus ici pour faire la recherche sur le livre de Fatou Sarr. Je veux te remercier toi, aussi, en personne et je remercie Lamine pour la traduction.

On dit que même si tu élèves ton mouton dans la maison, un jour il va te secourir. Dans toute chose, il y a quelqu'un qui dirige et il faut l'accompagner à accomplir sa mission. Fatou Sarr est un miroir dans le village de Dionewar parce qu'elle est intelligente, elle a les capacités nécessaires pour diriger les femmes de Dionewar et pour les amener à bien. Il faut la regarder faire et s'inspirer. Fatou est comme une poule dans une maison, parce qu'avec la poule, tu peux la manger en quelque sorte, tu peux sortir les œufs

pour faire de la mayonnaise ou encore, manger de l'omelette. Donc c'est pour te dire qu'elle couve tout le monde. Elle fait plus que ce que les femmes attendent d'elle.

La confiance que vous accordez, vous, Canadiens, à Marie Fall, cette confiance fait briller Fatou Sarr. Marie Fall la dépasse par la force, mais en matière de développement, ça lui permet de la faire briller dans ce qu'elle excelle.

Ce que Fatou fait, oui ce sont les femmes qui l'ont élue, mais on peut également dire que non, ce ne sont pas les femmes parce qu'elle a hérité de son papa et elle a hérité de son grand-père qui se nommait Ibrahima Ndiaye qui était le porte-parole du village de Dionewar. Il parlait aussi bien que Fatou Sarr avec les Nationaux et les Internationaux. Pourtant, il n'écrivait jamais. Il avait une bonne mémoire et Fatou est dans la même lignée que son grand-père et que son papa.

Depuis que je suis entrée dans la FELOGIE, j'ai commencé à travailler avec Fatou. Quand elle est dans le groupe, tout le monde travaille et ça marche bien, mais quand elle n'est pas dans le groupe, ça ne marche pas aussi bien.

Elle est une personne joviale et c'est quelqu'un qui ne peut pas se fâcher. Elle démontre ce qu'elle a dans le cœur et elle aime tout le monde. Et elle partage beaucoup aussi.

Les deux choses qui me font vraiment peur, c'est le jour où elle battra retraite et le jour qu'elle va mourir. Est-ce qu'elle aura des remplaçants ? Je ne crois pas qu'il y aura quelqu'un comme elle qui pourra y être. Je me pose la question et ça me fait peur. Je m'approche toujours de Fatou et j'écoute ses conseils parce que c'est mon idole, mais je ne peux pas mesurer ses capacités. Je ne peux pas l'égaler et je ne vois pas, aujourd'hui, une femme qui peut l'égaler.

Quand nous avons un problème d'argent parce qu'on a mal géré, qu'on a détourné l'argent pour un autre objectif et qu'on lui dit directement, elle a un très grand cœur et elle ne dira rien. Mais quand tu as un problème d'argent et que tu te caches et qu'ensuite elle le découvre par elle-même, elle va se fâcher.

Également, elle est toujours impliquée dans tous les projets de développement, que ce soit avec les hommes ou avec les femmes. Quand les Canadiens sont venus, ils pouvaient construire un seul site de travail pour les femmes de Dionewar, mais ils n'ont pas fait comme ça. Ils ont démocratisé la chose pour faire trois sites de travail, en l'occurrence Dionewar, Niodior et Falia, en coopération avec Fatou. Également, les compagnonnages, comme avec les Canadiens, sont de très beaux projets qui fonctionnent bien. Je m'en réjouis de la formation qu'ils ont faite pour les femmes, pour les piroguiers, les charretiers et la création de l'association des jeunes. C'est une très belle expérience et je l'ai vraiment à cœur.

Également, la formation que les projets canadiens ont donnée sur l'utilisation du coquillage nous a permis d'augmenter l'expérience. On vous en remercie énormément. Cette bonne gestion du coquillage nous permet de faire plus de bénéfice et nous permet de nous épanouir dans notre travail. Jamais au grand jamais nous ne renierons Marie Fall ou Fatou Sarr parce que ce sont des icônes du développement dans le village de Dionewar.

Aujourd'hui, toutes les femmes du village doivent protéger Fatou Sarr, la couvrir, l'aimer et l'adorer parce que chaque jour, elle se lève, elle voyage, elle cherche des partenaires. Et tout ça, elle ne le fait pas pour elle-même, elle le fait pour le développement. Raison pour laquelle, nous devons la couver, la protéger et l'aimer parce qu'elle travaille pour nous et elle travaille toujours.

Depuis que je travaille avec Fatou jusqu'à nos jours, j'ai acquis une expérience immesurable. Également, je crois que Lamine Diouf est

comparable à Fatou Sarr parce qu'il se décarcasse pour le développement. Il fait tout le travail pour le développement de la communauté et il a le verbe facile. Il a une bonne connaissance, il a un agenda bien rempli et il s'en sert toujours pour le village de Dionewar.

L. D. (Rire) Elle me lance encore des fleurs, je n'ose plus traduire.

N.B. (Rire) Allez, traduisez-moi !

Un jour, on aura un tel projet que ce que Fatou représente pour la communauté et ce que Fatou représente pour le village de Dionewar, un jour Lamine Diouf représentera ça également.

Fatou Bakhoum
Présidente du GIE Ongousso Ndiguane

Ma relation avec Fatou est une relation de paix et d'amitié qui dure depuis longtemps, c'est depuis que nous étions à Dakar. Nous étions ensemble jusqu'à ce que Fatou revienne à Dionewar. Quand je suis finalement revenue moi aussi, c'est Fatou et Mariama Thior qui m'ont forcée à venir rejoindre la FELOGIE et en même temps, à former un groupement. C'est pourquoi aujourd'hui, je suis la présidente d'un GIE qu'on appelle Ongousso Ndiguane.

À ce moment-là, je voyais ce qui se passait, je voyais comment Fatou travaille, je voyais ses démarches, qu'est-ce qu'elle fait et comment elle le fait. Je la voyais agir dans le village et je voyais que tout était positif. C'est ce qui m'a poussée et m'a motivée à rejoindre la FELOGIE.

Fatou donne l'information en temps voulu et comme on le veut. Ce n'est pas quelqu'un qui part seulement avec ses idées, c'est quelqu'un qui demande les idées des autres, des autres présidentes des groupements. Elle leur demande comment faire pour que la FELOGIE se développe, comment faire pour qu'on soit unies et comment faire pour que le développement soit plus près dans le village de Dionewar.

Fatou, son vœu le plus cher aujourd'hui, c'est l'épanouissement de la femme et c'est la liberté financière de la femme. Raison pour laquelle elle veut que tout le monde travaille. Fatou est une travaillante, c'est une battante, elle veut que tout le monde au village travaille. N'empêche qu'au village, il y a parfois des femmes qui sont paresseuses.

Toute information qu'elle a, elle me téléphone immédiatement pour me dire telle information et telle information. Elle dit toujours qu'en fonction de l'information, il y aura une réunion et elle nous précise toujours que si on ne peut pas venir, il faut envoyer quelqu'un à notre place pour qu'il nous transmette ensuite les renseignements de la réunion.

Avant de revenir, je savais que les femmes étaient alphabétisées en sérère. Je savais qu'il y avait une école qui les a formées pour cela, pour qu'elles puissent mieux gérer leur commerce et faire leur comptabilité elles-mêmes. Quand je suis rentrée, j'ai pu faire l'alphabétisation avec quatre autres filles qui étaient là. D'ailleurs, la fille de Fatou, Rocky Diouf, faisait partie des formateurs. Fatou a toujours œuvré pour que la fille aille à l'école.

Elle est la meilleure leader parce que quand elle a à partir, elle part, quand elle a à informer, elle informe, quand elle a à partager, elle partage et quand elle a à cravacher, elle cravache.

Si elle continue à faire ce qu'elle fait aujourd'hui, dans 10 ans elle pourra être leader encore. Je ne vois pas une femme qui est égale à Fatou et qui peut la remplacer aujourd'hui dans la classe qu'elle occupe.

Elle est une vraie leader, il y a pas mal de gens qui se disent leader, mais qui ne le sont pas. Mais la vraie, la réelle, c'est Fatou Sarr parce qu'elle a une capacité de dépassement. Elle sait aussi donner ce qu'elle a.

Tout récemment, lors de la Quinzaine de la femme, chaque groupement a cotisé une certaine somme d'argent pour pouvoir porter le tissu que toutes les femmes portaient. Dans mon groupement, les cotisations n'étaient pas encore toutes réunies, mais Fatou est allée chercher du tissu pour tout le monde même si l'argent n'était pas remis. C'est un leader qui fait ça. Elle a toujours fait ça dans tous les domaines, elle a toujours assisté la femme de Dionewar, elle a toujours défendu la cause des femmes de Dionewar, partout où elle va. Tu as pu la voir lors de la Quinzaine de la femme, elle a fait un discours avec des phrases courtes, mais très précises.

Seynabou Diène
Chargée de l'animation dans la FELOGIE

Je remercie le prophète Mohammed, car il m'a permis de la rencontrer et de vivre une très belle vie avec Fatou Sarr. Nous nous connaissons depuis le plus jeune âge puisque nous avons vécu notre enfance ensemble et nous sommes de la même génération. Après cela, Fatou est partie à Dakar pour un mariage. Quand elle est revenue au village, nous avons cheminé ensemble dans les GIE, les groupements d'intérêt économique. Depuis lors, nous avons un très beau parcours, un parcours d'amitié, un parcours d'intelligence, un parcours de partage et un parcours de participation au développement et à l'émancipation de la femme en quelque sorte. Donc depuis 24 ans, nous avons cheminé ensemble dans les GIE.

Fatou ne m'a jamais offensée et elle ne m'a jamais lancé des paroles choquantes. Elle a toujours été mon amie et elle a toujours été à mes côtés. J'ai toujours travaillé avec elle et j'ai vécu, avec elle, une belle vie. Je n'ai jamais entendu des paroles méchantes de Fatou envers moi. Elle est bonne, elle est ouverte et elle partage. Tout ce qu'elle a, elle le donne aux autres. S'il y a des retombées pour la fédération, elle apporte quelqu'un qui est proche d'elle, elle lui remet l'objet et elle lui dit que c'est pour la fédération. Et ce sera elle qui devra venir le remettre à la fédération. Elle est bonne, c'est la meilleure. Elle aime beaucoup sa famille aussi. Je l'aime beaucoup et j'ai un grand attachement à elle.
Parmi les témoignages, je crois être la mieux placée pour te parler de la vie et de l'œuvre de Fatou Sarr. Je prie pour que le projet canadien aille

de l'avant et qu'il continue avec la population de Dionewar, dans de très bonnes conditions, les meilleures. Tout ce que Marie Fall et son groupe feront pour Fatou Sarr et pour le village de Dionewar, c'est peu. Il faut augmenter, augmenter et augmenter parce que la personne de Fatou Sarr vaut énormément. Marie Fall ressemble beaucoup à la personne de Fatou par son ouverture, par sa bonté, par son sens du partage et par son intelligence.

Parmi les plus grandes réalisations de Fatou Sarr à Dionewar, je peux citer le rassemblement de la paix entre les femmes et je peux citer le Grand Prix du Chef de l'État qu'elle a pu décrocher avec une valeur de 10 millions FCFA. De plus, elle a construit des classes à hauteur de quatre millions FCFA pour les enfants au lycée de Dionewar. Ce sont des réalisations, mais je peux en citer d'autres et d'autres. C'est elle qui a rassemblé toutes les femmes de la communauté. Je ne crois pas qu'il y ait de plus belles réalisations que cela. Arriver à faire entendre tout le monde, pouvoir amener tout le monde à faire de Dionewar un miroir du Sénégal et pouvoir amener la femme à s'épanouir et à avoir une liberté financière, il n'y a pas de plus grande réalisation que ça.

N.B. Et d'après vous, quels sont ses plus grands défis ?

S.D. Son plus grand défi maintenant est que les îles du Saloum soient reconnues partout dans le monde, autant au niveau national qu'international. Son plus grand défi aussi, c'est qu'elle veut que la femme soit épanouie à part entière, qu'il y ait une égalité entre les sexes.

N.B. Quels sont les plus grands défis qu'elle a su surmonter ?

Le plus grand défi qu'elle a surmonté... Il lui est arrivé parfois des choses qui font mal au cœur et elle arrive à surmonter ça. Elle arrive à relever la tête et à mieux sauter. C'est déjà arrivé et je peux en citer beaucoup, mais… peut-être que (rire) c'est mieux que j'en garde.

C’est une leader. Pour le pire et pour le meilleur, c’est Fatou Sarr. C’est la présidente, on n’y peut rien, c’est elle la leader.

BILBIOGRAPHIE

Fall, M. (2018). Plate-forme d'adaptation et d'innovation face au changement climatique : des fumoirs éco énergétiques pour une meilleure résilience des femmes des îles du Saloum (Sénégal). *Revue Liaison Énergie Francophonie* (LEF), n 108 Énergie durable en Afrique et Initiatives : La transition énergétique – vers un modèle plus durable, résilient et inclusif. http://www.ifdd.francophonie.org/media/docs/publications/731_LEF-108.pdf

Fall, M. et Dimé, M. (2018). Défis et stratégies d'autonomisation foncière en contexte de changement climatique chez les jeunes du Delta du Saloum (Sénégal). *Revue Organisations et territoires*, vol. 27, no 2.

Fall, M. (2009). S'adapter à la dégradation de l'environnement dans le Delta du Saloum, variabilité des perceptions et des pratiques chez les femmes socés et niominkas. *VertigO* - la revue électronique en sciences de l'environnement, no 2, http://vertigo.revues.org/index8651.html .

Fall, M. **(**2006). Dynamique des acteurs, conflits et modes de résolution pour une gestion durable des ressources naturelles dans la Réserve de biosphère du delta du Saloum (Sénégal), Thèse de doctorat. Département de géographie. Université de Montréal. 264 p.http://books.google.ca/books/about/Dynamique_des_acteurs_conflits_et_modes.html?id=E1a86hpULc8C&redir_esc=y

Fall, M. (2001). Perceptions et gestion de l'espace dans les îles Gandoul et Betenti du Saloum. Mémoire de Diplôme d'études approfondies en géographie, Département de géographie. Université Cheikh Anta Diop de Dakar. 97 p.

Girard, C. (1997). *Culture et dynamique interculturelles, trois hommes et trois femmes témoignent de leur vie*. Chicoutimi : Éditions JCL et Les Classiques des sciences sociales. 452 p. http://classiques.uqac.ca/contemporains/girard_camil/culture_dynamique_interculturelle/culture_dynamique_interculturelle.html

Kurtness, J. (2014). *Tshinanu, nous autres, et moi qui appartiens aux trois Amériques. Entretiens de l'anthropologue Caroline Hervé avec Jacques Kurtness, négociateur innu de Mashteuiatsh*. Québec : Presses de l'Université Laval. 256 p.

Kurtness, H. et Girard, C. (1997). *La prise en charge. Témoignage d'un Montagnais. Tipeli mitishun. Ilnu utipatshimun,* Chicoutimi : Éditions JCL. Collection: interculture. 157 p. http://classiques.uqac.ca/contemporains/girard_camil/prise_en_charge/prise_en_charge.html

Siméon, A-M. et Girard, C. (1997). *Un monde autour de moi. Témoignage d'une Montagnaise. UIKUTSHIKATISHUN Ilnushkueu Utipatshimun*. Chicoutimi : Éditions JCL. Collection: interculture. 217 p. http://classiques.uqac.ca/contemporains/girard_camil/monde_autour_de_moi/monde_autour_de_moi.html

ANNEXE 1 FICHE DESCRIPTIVE DE L'ORGANISATION DES FEMMES TRANSFORMATRICES DE DIONEWAR

L'organisation des femmes transformatrices de DIONEWAR est un grand GIE fédératif de plusieurs groupements d'intérêt économique de vingt-cinq (25) GIE pour un effectif de cinq cent trente (530) membres ; constitués essentiellement de femmes transformatrices de produits halieutiques, agricoles et forestiers.

L'organisation dénommée Fédération locale des groupements d'intérêt économique des femmes transformatrices de DIONEWAR est localisée dans la région de Fatick, département de Foundiougne, arrondissement de Niodior, commune de DIONEWAR et village DIONEWAR, a vu le jour le 13 novembre 1999 avec une reconnaissance juridique survenue le 23 mars de l'année 2015 sous l'immatriculation SN-FTK-201-C-102.

Sa personne morale se nomme Fatou SARR, présidente de l'organisation, née le 21 janvier 1953 à DIONEWAR avec comme contacts : 77 449 35 42
Courriel : sophia.diouf27@gmail.com ou langora282@gmail.com

1- PATRIMOINE DE L'ORGANISATION

La Fédération locale des GIE de femmes transformatrices de DIONEWAR (FELOGIE) dispose d'importantes infrastructures de transformation telles que :

- Un site moderne de transformation de produits halieutiques, équipé pour toutes les techniques de transformation des produits de la mer : braisage — séchage — fermentation — séchage – bouilli – séchage.
- Un site moderne de transformation de produits agricoles et forestiers en jus et sirop.
- Un jardin potager pour production de légumes.

- Une centrale d'achat de produits alimentaires, cosmétiques, d'habillement et de vaisselleries.
- Deux pirogues motorisées pour la pêche et le transport.
- Une caisse villageoise d'épargne et de crédit.
- Matériels d'exploitation : claies de séchage et outillages divers pour la transformation de produits halieutiques, agricoles et forestiers.

2- ACTIVITÉS DE L'ORGANISATION

a) **Activité principale :** Transformation des produits halieutiques
   - Poissons : sardinelles, ethmalose, machoirons, raies, otolithes...
   - Crustacés : crevettes blanches.
   - Mollusques : arches, murex, huîtres, cymbium.

b) **Périodicité de l'activité :** Neuf (9) mois dans l'année.

c) Quelques exemples d'exploitation de produits halieutiques :

d) **Activité secondaire :** Transformation de produits agricoles et forestiers.
   - Produits agricoles : oseille de guinée (bissap).
   - Produits forestiers : daterium (Ditakh), pain de singe (Bouye), Tamarin, gimgimb.

e) Quelques exemples d'exploitation de produits agricoles et forestiers :

PRODUITS HALIEUTIQUES TRANSFORMÉS PAR LA FÉLOGIE

Produits	Unité de mesure	Poids en frais kg	Prix d'achat	Produits finis kg	Prix de vente unitaire	Prix de vente total	Résultat brut d'exploitation
Sardinnelle	Caisse	70	4000	22	400	8800	4800
Mulets		60	7500	30	500	15 000	7500
Machoiron		57	15 000	27	1200	32400	17 400
Cymbium		60	12 000	17	2000	34 000	22 000
Murex	Panne	27	6000	2	3500	7000	1000
Arches	Panne	42	1500	2	2000	4000	2500
Huîtres	Panne	23	800	750 g	6000	4500	3700
Total		339	46 800	100,75		105 700	58 900

PRODUITS FORESTIERS NON LIGNEUX TRANSFORMÉS PAR LA FÉLOGIE

Produits	Unité de mesure	Poids en frais kg	Prix d'achat	Volume produits finis litre	Prix de vente unitaire	Prix de vente total	Résultat brut d'exploitation
Ditakh	Panne	10	6000	18	2500	45 000	39 000
Bissap	Panne	1	6000	9	2000	18 000	12 000
Total		11		27		63 000	51 000

3- APPROVISIONNEMENT EN MATIÈRES PREMIÈRES

- **Poissons et crustacés :** Apport des unités de pêches locales et saisonnières.
- **Mollusques** (Cymbium — Murex — Arches — Huîtres) : Ramassage dans les vasières et détroquage au niveau de la mangrove.
-

a) **Problèmes d'approvisionnement : principales raisons de la** diminution notoire des ressources
   - Changements climatiques.
   - Déforestation progressive de la mangrove.
   - Forte pression sur la ressource.
   - Mauvaises pratiques de pêche (capture de juvéniles).

b) Solutions et mesures d'adaptation mises en œuvre
   - Repos biologique pour la cueillette avec arrêtés administratifs.
   - Ensemencement de vasières pour les arches.
   - Renforcement de la formation forestière mangrove (reboisement), élevage des huîtres (ostréiculture).
   - Aire marine communautaire protégée (Sangomar).
   - Cadre de concertation pour la gestion durable des ressources (CLPA).

4- COMMERCIALISATION ET ÉCOULEMENT DES PRODUITS

- Marchés locaux et régionaux : Foundiougne, Sokone, Passy, Kaolack, Dakar, Thies, foires et fiara.
- Faute d'agrément, le marché étranger n'est pas encore exploré.

5- FINANCEMENT DES ACTIVITÉS

- Fonds propres.
- Crédits.

6- ENCADREMENT ET FORMATIONS

- ONG, Projets de développement : ENDA-GRAF, PAPA-SUD, FEM, PPP (Projet pilote post-capture), FENAGIE PECHE, FENATRAMS, WWF, ONFP…
- Organismes étatiques : Direction des pêches maritimes (DPM), DITP
- Organismes étrangers : Coopérative canadienne

a) Thèmes de formation
   - Hygiène et qualité.
   - Gestion financière et comptable.
   - Bonne gouvernance.
   - Gestion organisationnelle.
   - Planification participative.
   - Techniques de transformation.

b) Visite d'échange
   - Joal-Fadiouth (ostréiculture).
   - Cayar, Dakar, Mballing, Toubacouta (site de transformation).

c) Expositions
   - Foires internationales et étrangères (Corée du Sud, Paris, Maroc, Canada, Italie,…)

d) Prix et décorations
   - Grand Prix du Chef de l'État pour la promotion des activités féminines en 1996 et 2003.

e) Partenariat
   - EFA (Entreprenariat femme et adaptation) au Québec (Canada)

- Commune mériniaque en France

7- BESOINS EN FINANCEMENT

Malgré la caisse locale d'épargne et de crédit et les réserves personnelles, la FELOGIE de DIONEWAR a des besoins énormes en moyens financiers pour renforcer la production et maximiser les revenus jugés encore faibles. Le fonds koweitien qui peut aller jusqu'à 25 millions FCFA lui permettra de relancer fortement les productions.

a) Montant sollicité : 25 millions FCFA avec un différé de remboursement de 3 à 4 mois. Le montant sera réparti aux GIE membres en fonction de leur capacité de production.

8- IMPACTS DE L'ORGANISATION DANS LE MILIEU

- Création d'emplois.
- Création de revenus au niveau des ménages.
- Amélioration de l'alimentation des populations (protéines).
- Participation financière aux œuvres sociales du village (lieux de culte, éducation).
- Gestion des ressources naturelles et environnementales.
- Cohésion sociale.
- Promotion du village de DIONEWAR aux niveaux national et international.